

LA VIE
DE
PHILIPPE
D'ORLEANS,
PETIT-FILS DE FRANCE,
REGENT DU ROYAUME PENDANT
LA MINORITÉ DE LOUIS XV.
Par Mr. L. M. D. M.
TOME SECOND.



A LONDRES,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
M D C C X X V I.

PHILIPPE

STILINS DE FRANCE

ME L. M. D. M.





WILLIAM J. L. W.



JEAN LAW.

LA VIE

D E

PHILIPPE D'ORLEANS,

PETIT-FILS DE FRANCE,

*Regent du Royaume pendant la
Minorité de LOUIS QUINZE.*

CES dispositions ne furent pas de longue durée, aussi n'étoient-elles que pour la forme. Tous ces messieurs, le Garde des Sceaux lui-même quelque confiance qu'on eût en lui, n'étoient point du secret & des vûes singulières qu'avoit la politique du Prince. Il n'écoutoit que Law, qui, d'abord sans titre, gouverna tout, & le fit ensuite publiquement en qualité de Controleur des Finances. Il est tems que je fasse connoître cet homme, né pour la ruine de presque tout ce qu'il y avoit d'honnêtes Gens en France.

Jean Law étoit Ecoffois, fils d'un

Tome II.

A

Caractère de
or- re de
Law.

A LA VIE DE

orfèvre d'Edimbourg. Jamais homme ne posséda en un degré aussi parfait l'esprit de combinaison & de calcul. Il suivit son talent & son goût. Il étudia à fonds tout ce qui concernoit les Banques, les Lotteries, les Compagnies de Commerce de Londres, les moyens de les soutenir, d'animer l'espérance & la confiance du Public, de le tenir en haleine & de le mettre en mouvement, il en pénétra les secrets & les mystères. Il tira encore de plus grandes lumières de la nouvelle Compagnie qu'avoit établie monsieur Harley comte d'Oxford pour acquitter les dettes de l'Etat. Ayant ensuite obtenu un emploi de secrétaire auprès de quelque Agent ou Résident en Hollande, il s'instruisit à fonds de la fameuse Banque d'Amsterdam, de ses fonds, de son produit, de ses ressources, des comptes que les Particuliers avoient sur elle, de leurs variations, des différentes manières qu'on employoit pour les faire hausser & baisser, pour retirer ses fonds, pour les distribuer & les répandre, de l'ordre qu'elle tenoit dans ses registres & dans ses bureaux, de ses dépenses même, & de

PHILIPPE D'ORLÉANS. §

de la forme de son gouvernement. A force de réfléchir sur ces connoissances, & de combiner ces différentes idées, il en forma un système, admirable pour l'ordre & l'enchaînement de la multitude des opérations qui le composent : système qui étoit fondé pour le moins autant sur la connoissance du cœur humain que sur la science des nombres, mais dont la bonne foi, l'équité, l'humanité, étoient absolument exclus, pour mettre à leur place la perfidie, l'injustice, la violence & la cruauté. Aussi ce malheureux étoit-il sans mœurs & sans religion ; il se fit Catholique à Paris, comme il se seroit fait Mahometan à Constantinople ; ayant tué ou assassiné un homme, il fut obligé de se sauver de la Grande Bretagne ; il emmena une femme mariée, avec laquelle il a vécu plusieurs années comme avec son épouse légitime. Il étoit d'une avidité insatiable : dans le bouleversement qu'il causa en France, il eut l'audace d'acheter les plus belles terres du royaume, sans compter les sommes immenses qu'il fit passer dans les pays étrangers.

Je sens qu'on attend ici de moi que

Exposi-

tion de

je son systé-

me.

je développe ce système que je traite si mal, ce pourroit être en effet le morceau le plus curieux de cette histoire: je sens encore mieux que je ne suis guères en état de pénétrer & de dévoiler ces mystères de l'iniquité la plus raffinée, il n'importe, je l'entreprends, esperant que du moins on me saura gré de l'avoir entrepris.

Law, plein d'ambition & passionné pour ce qu'on appelle une grande fortune, n'eut point d'autre vûe dans ses combinaisons. Il ne pensa à rien moins qu'à se rendre utile ou même nécessaire à quelque Etat, en un mot, il pensa à devenir ce qu'il devint en effet. Sans doute que l'épuisement où la guerre avoit réduit les Puissances de l'Europe, soit qu'elles eussent vaincu soit qu'elles eussent été vaincues, le confirma dans son dessein & fortifia ses espérances. Son plan n'avoit donc pour objet ni le Commerce, ni la facilité de lever les impôts sans les diminuer, ni le retranchement des dépenses, ni la culture des terres, ni la consommation des denrées, ni même la circulation des espèces, il l'avoit dressé pour qu'un Souverain pût payer ses dettes

PHILIPPE D'ORLEANS. 3

dettes, en attirant à soi l'or & l'argent de ses Sujets de manière qu'ils le donnaissent volontiers, c'est peu, avec empressement, & qu'ils ne pussent s'en prendre qu'à leur avidité quand ils se verroient dépouillés. Projet étonnant, & que tout autre que ce vaste génie eût réjetté comme une chymère s'il s'étoit présenté à lui. Il s'y attacha pourtant. Et voici la forme qu'il lui donna : une Banque ou une Compagnie, dont le fonds réel seroit les Revenus de l'Etat & le fonds imaginaire quelque Commerce inconnu, devoit se charger d'acquitter toutes ses dettes : pour multiplier ses fonds, & les égaier en quelque sorte aux dettes qu'elle auroit à payer, elle devoit créer sur elle-même quantité d'Actions, c'est-à-dire des espèces de Contrats, qui donneroient droit de partager avec elle les profits qu'elle feroit avec ses propres fonds & avec ceux que lui fournissoit la vente de ses Actions, ces Actions devoient s'acheter partie en billets, en quoi consistoient les dettes de l'Etat, partie en argent. Il devoit être libre aux Actionnaires de retirer

A 3

leur fonds de la Banque en lui remettant leurs Actions.

La Banque devoit faire tous ses payemens en billets. Pour donner du prix aux Actions, elles devoient gagner considérablement, & produire subitement de grandes fortunes, étant certain par ce qui arrive dans les Lotteries, que quelques exemples de cette nature produiroient une ardeur générale. Pour donner du crédit aux billets, & même leur obtenir la préférence sur l'argent, on devoit par de fréquents changemens rendre sa valeur incertaine, & faire craindre aux possesseurs qu'il ne déperît entre leurs mains; & toujours le prix en devoit être au moins le double de sa juste valeur, c'est-à-dire, de ce qu'il valoit dans les autres Etats. Le décri de l'argent, conduoit Law, en diminuer l'interêt, l'interêt diminué fera que chacun éteindra ou réduira les rentes dont il est chargé: le Souverain pourra faire ce qu'auront fait les Particuliers, & s'acquitter ainsi d'une grande partie de ses dettes sans rien déboursier. De plus, comme on ne saura que faire de l'argent provenu des remboursements,

PHILIPPE D'ORLÉANS. 7

ments, & que la crainte de son dépe-
rissement sera entretenue & augmentée
à propos, on le changera en billets
ou on cherchera à l'employer en des
effets plus solides : cet empressément
général augmentera infailliblement le
prix des terres, des marchandises, des
denrées, & produira pour tous ceux
qui doivent, la facilité de s'acquitter.
Or, continuoit-il, ceux qui compo-
sent un Etat peuvent être distingués
en trois classes, la Noblesse, les bons
bourgeois, le menu peuple des villes
& les habitans de la campagne. La
classe mitoyenne est la ressource des
deux autres, c'est à elle qu'elles s'a-
dressent pour avoir de quoi fournir à
leurs dépenses excessives ou à leurs be-
soins. Ces deux classes trouvant, par
ce système, le moyen de s'acquitter en
tout ou en partie, lui seront sans doute
favorables, & que peut-on craindre de
la troisième quand on aura les deux
premières pour soi ? épuisée, comme
elle sera, que pourroit-elle faire ?

D'ailleurs, la Banque sera en état
d'appaiser par ses largesses ceux des
Grands qui voudroient s'y opposer,
& l'intérêt général qu'on prendra à sa

conservation, donnera lieu de faire tous les Réglements qu'on jugera nécessaires pour l'entière exécution de ce système. Quand on en sera venu là, & qu'il aura produit un renversement général, on jugera le mal sans remède; les Billets de Banque s'anéantiront d'eux-mêmes, les choses reprendront leur train ordinaire, & chacun ne pensera qu'à conserver sa fortune ou à la rétablir.

Tel étoit le Plan que Law avoit formé. Il ne pouvoit être exécuté qu'en France, où l'autorité du Souverain n'a point de bornes. Louis quatorze, à qui il l'avoit exposé seulement en général, l'avoit rejeté avec une espèce d'exécration. Il n'en fut pas de même du Duc d'Orleans. Ce Prince, d'un génie tout autre que Louis quatorze, plus hardi, plus entreprenant, & sans comparaison moins scrupuleux, en fut charmé: il le pénétra aisément, d'un coup d'œil il en vit toutes les suites, & ce furent ces suites, favorables à ses prétentions, qui le déterminèrent à l'exécuter.

Le peu de tems qu'il y avoit que ce dessein avoit été désapprouvé, sa puissance qui n'étoit pas assez affermie,

PHILIPPE D'ORLÉANS.

les Alliances qu'il avoit commencées à ménager n'étant pas encore conclues, la loi qu'il s'étoit imposée à lui-même de suivre la pluralité des voix, l'empêchèrent de mettre en œuvre ce projet aussi-tôt qu'il l'auroit souhaité. Il se contenta d'abord de permettre à Law d'établir une Banque, afin d'accoutumer peu à peu les peuples à cette dangereuse nouveauté. L'Edit qui autorisoit cet établissement fut porté le second de mai mille-sept-cent-seize. On y disoit d'abord, que les avantages procurés par les Banques publiques à plusieurs Etats de l'Europe, dont elles avoient soutenu le credit, & entretenu les manufactures, avoient persuadé de l'utilité qu'on retireroit en France d'un pareil établissement. „ Le „ sieur Law, disoit-on ensuite, nous „ ayant proposé il y a quelques mois „ d'en former une dont le fonds seroit fait de nos deniers & qui seroit administrée en notre nom & sous notre autorité, le projet en fut examiné dans notre Conseil de finances, où, plusieurs banquiers, négociants, & députés des villes de Commerce, ayant été appelés pour

Com-
ment il
s'établit

„ avoir leur avis , ils convinrent tous
 „ que rien ne pouvoit être plus avan-
 „ tageux à notre royaume , qui par
 „ sa situation & sa fertilité , jointes à
 „ l'industrie de ses habitans , n'a besoin
 „ que d'un credit solide pour y attirer
 „ le Commerce le plus florissant , ils
 „ crurent néanmoins que les conjonc-
 „ tures du tems n'étoient pas favora-
 „ bles & qu'il conviendrait mieux
 „ qu'un tel établissement fût fait sur
 „ le compte d'une Compagnie. Ces
 „ raisons , jointes à quelques condi-
 „ tions particulières du projet , nous
 „ déterminèrent à le refuser. Mais le
 „ dit sieur Law nous a supplié de
 „ vouloir lui accorder la faculté d'é-
 „ tablir une autre espèce de Banque,
 „ dont il offre de faire les fonds , tant
 „ de ses deniers que de ceux de sa
 „ Compagnie , & par le moyen de la-
 „ quelle il se propose d'augmenter la
 „ circulation de l'argent , faire cesser
 „ l'usure , suppléer aux voitures des es-
 „ pèces entre Paris & les Provinces ,
 „ donner aux Etrangers le moyen de
 „ faire des fonds avec sûreté dans nô-
 „ tre royaume , & faciliter à nos peu-
 „ ples le débit de leurs denrées &
 „ le

„ le payement de leurs impositions.
 „ La grace qu'il nous demande, c'est
 „ de lui donner un privilège pendant
 „ l'espace de vingt années, & de lui
 „ permettre de stipuler en écus de
 „ Banque, qui étant toujours du mê-
 „ me poids & du même titre, ne pour-
 „ ront être sujets à aucune variation :
 „ condition essentielle & absolument
 „ nécessaire pour procurer & conser-
 „ ver la confiance de nos Sujets &
 „ celle des Etrangers. Nous suppliant
 „ en même-tems de vouloir nommer
 „ des personnes, d'une probité & d'une
 „ intelligence connues, pour avoir ins-
 „ pection sur la Banque, viser les Bil-
 „ lets, cotter & parapher les Livres,
 „ afin que le Public soit pleinement
 „ persuadé de l'exactitude & de la fi-
 „ délité qui y seront observées. Et
 „ comme il nous paroît, que cet éta-
 „ blissement, de la manière dont il
 „ nous est proposé, ne peut causer
 „ aucun inconvénient, qu'il y a au
 „ contraire tout sujet d'espérer, qu'il
 „ aura un succès prompt & favora-
 „ ble, & qu'il produira des effets a-
 „ vantageux, à l'exemple de ce qui
 „ se passe dans les Etats voisins, nous
 „ A 6 „ avons

„ avons crû devoir accorder, audit
„ sieur Law, dont l'expérience, les
„ lumières & la capacité nous sont
„ connues, le privilège qu'il nous de-
„ mande pour lui & pour sa Compa-
„ gnie. Et nôtre très-cher & très-
„ aimé oncle le Duc d'Orleans Ré-
„ gent de notre royaume, attentif à
„ tout ce qui peut apporter du sou-
„ lagement à nos peuples & procu-
„ rer le bien de nôtre Etat, a crû
„ qu'il n'étoit point indigne de son
„ rang & de sa naissance d'en être dé-
„ claré Protecteur.

„ Le fonds de la Banque sera com-
„ posé de douze cents Actions, de
„ mille écus chacune; ainsi, le Capi-
„ tal sera de douze cent mille écus de
„ Banque, c'est-à-dire, de six mil-
„ lions argent comptant.

„ Il sera ouvert un Registre chez le
„ sieur Law, Directeur, pour y re-
„ cevoir les souscriptions des personnes
„ qui voudront y prendre intérêt &
„ y acquérir tel nombre d'Actions
„ qu'elles voudront.

„ Le Registre sera cotté & paraphé
„ par le Directeur & par l'Inspecteur
„ de ladite Banque.

„ Les

„ Les Actionnaires formeront la
 „ Compagnie & choisiront les officiers
 „ nécessaires pour la régie & le détail
 „ ordinaire de la Banque.

„ Tout se passera dans les Assem-
 „ blées à la pluralité des voix, qui se-
 „ ront comptées de la manière suivan-
 „ te: ceux qui auront cinq Actions,
 „ & moins de dix, n'auront qu'une
 „ voix; ceux qui auront dix Actions,
 „ & moins de quinze, auront deux
 „ voix; & ainsi de cinq en cinq, &
 „ ceux qui auront moins de cinq Ac-
 „ tions n'auront point de voix.

„ Chaque année il y aura deux Af-
 „ semblées générales, à six mois l'une
 „ de l'autre. Dans chacune de ces Af-
 „ semblées on réglera les dividendes ou
 „ répartitions, qui seront payés aux
 „ Actionnaires.

„ Les Billets de la Banque seront
 „ signés par le Directeur, par un des
 „ Associés nommé à la pluralité des
 „ voix, & par l'Inspecteur.

„ Il sera libre à toutes personnes de
 „ porter leur argent à la Banque, pour
 „ lequel il leur sera délivré des Billets
 „ payables à vue.

„ La Compagnie ne fera par terre

„ ni par mer aucun Commerce de
 „ marchandises ; elle ne se chargera
 „ point des affaires des Négociants, tant
 „ au-dedans qu'au-dehors le royaume,
 „ elle ne pourra emprunter à intérêt,
 „ sous quelque prétexte ni de quel-
 „ que manière que ce puisse être.

„ La Banque pourra se charger de
 „ la Caisse des Particuliers, & fera les
 „ payemens comptant, moyennant cinq
 „ sous de Banque pour mille écus de
 „ Banque ; ces cinq sols sont le quart
 „ de l'écu “.

Un pareil Etablissement ne paroîs-
 soit guères mériter une si grande at-
 tention de la part de la Cour, & il
 étoit inconcevable qu'il pût produire
 les grands effets qu'on avoit annoncés.
 Le seul avantage qu'en tiroit le Pu-
 blic, c'étoit la modicité de l'escompte.
 Comme c'étoit là le seul profit
 que cette Compagnie pouvoit faire,
 tout Commerce direct ou indirect,
 par commission ou autrement, lui é-
 tant défendu, il étoit bien difficile de
 deviner d'où viendrait le gain des Ac-
 tionnaires : car les cinq sous par mille
 écus ne produisoient, par rapport au
 fonds total de la Banque, que quinze
 cent

PHILIPPE D'ORLÉANS. 15

cent francs monnoie courante. Quand ce fonds, ce qui étoit impossible, seroit rentré & sorti toutes les semaines, il n'auroit produit par an que vingt-six mille écus, ce qui n'étoit guères que le quart de ce qu'il auroit donné s'il eût été constitué au denier vingt. L'argent par lui-même ne produit rien, ce n'est qu'en le travaillant qu'on le rend fécond : or, la manière dont cette Compagnie le travailloit, suivant ce que je viens de dire, suffisoit à peine pour les fraix de travail, je veux dire pour les gages du Directeur, de l'Inspecteur, du Trésorier, des Caissiers. On avoit donc d'autres vûes, en faisant cet établissement, que celles qu'on paroïssoit avoir.

L'essentiel étoit de lui donner un credit qui répondit aux grandes entreprises qu'elle devoit faire. L'expédient qu'on prit pour y réussir ne pouvoit être mieux choisi. Le dix d'avril mille-sept-cent-dix-sept on publia une Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, qui ordonnoit que *les Billets de la Banque générale seroient reçus comme argent dans tous les Bureaux des Fermes de Sa Majesté, pour le paiement de toutes les espèces* Ses pro- grès.

ces de droits & impositions, en plûôt
que ces Bureaux seroient correspondants
de la Banque. Cet Arrêt avoit été
dressé avec un grand artifice, quoi-
qu'il parût fort simple, il faisoit passer
par les mains de la Banque presque tout
l'argent du royaume.

„ Le Roi, disoit le préambule, a-
„ yant accordé au sieur Law & Com-
„ pagnie le privilège d'établir une
„ Banque générale, les Billets de ladi-
„ te Banque se sont déjà tellement ac-
„ crédités au dedans du royaume &
„ dans les Pays étrangers, que mal-
„ gré la difficulté des tems, les rémi-
„ ses d'argent en sont devenues beau-
„ coup plus faciles, les escomptes mo-
„ derés, l'usure considérablement di-
„ minuée. Et comme il est extrême-
„ ment important pour la commodité
„ des Sujets de Sa Majesté & des É-
„ trangers, de faire trouver dans tou-
„ tes les parties du royaume la valeur
„ desdits Billets, d'accélérer les rémi-
„ ses qui doivent être faites à Paris
„ des sommes qui sont reçues journal-
„ lement dans les provinces pour le
„ payement des droits & des imposi-
„ tions, de ne pas laisser l'argent oisif

„ &

„ & inutile dans les Bureaux des re-
 „ cettes, & d'empêcher en même-
 „ tems le plus qu'il est possible le trans-
 „ port des espèces des provinces à
 „ Paris, ce qui cause toujours une in-
 „ terruption & un dérangement dans
 „ le Commerce, dont le rétablisse-
 „ ment est le principal objet de Sa
 „ Majesté & le commun vœu de ses
 „ peuples, Elle a jugé, que rien ne
 „ pouvoit être plus utile pour eux &
 „ plus propre à avancer les recouvre-
 „ mens & plus capable d'augmenter
 „ la circulation & par conséquent d'a-
 „ nimer le Commerce, que d'ordon-
 „ ner à tous les officiers comptables,
 „ Fermiers & Sous-fermiers & Prépo-
 „ sés, à tous leurs Receveurs, Caissiers
 „ & Commis comptables & autres
 „ chargés du maniment de ces deniers,
 „ de recevoir comme argent les Bil-
 „ lets de la Banque en payement des
 „ impositions, droits & revenus de Sa
 „ Majesté & d'acquiter tous ceux qui
 „ leur seront présentés, attendu que
 „ lesdits Billets doivent toujours être
 „ acquités à vûe au Bureau de la Ban-
 „ que établie à Paris.
 „ En conséquence ordonne Sa Ma-
 „ jesté,

„ jecté, qu'à commencer du jour de
„ la publication du présent Arrêt,
„ les Billets de la Banque générale se-
„ ront reçus comme argent dans tous
„ les Bureaux du Roi. Ordonne en
„ outre, qu'à commencer du même
„ jour, tous les officiers comptables
„ seront tenus d'acquiter à vûe, &
„ sans aucun écompte, les Billets de
„ ladite Banque jusqu'à concurrence
„ des sommes qu'ils auront en caisse,
„ & que lorsqu'ils n'auront pas de
„ fonds, ils acquiteront lesdits Billets
„ des premiers deniers qu'ils rece-
„ vront, leur défendant de remettre
„ aucune partie des fonds de leur re-
„ cettes en Lettres-de change ou par
„ voiture, d'acquiter aucune rescrip-
„ tion si ce n'est de l'excédent qu'ils
„ auront en caisse après avoir préa-
„ lablement & par préférence ac-
„ quité lesdits Billets de la Banque
„ qui leur auront été présentés.
„ Veut Sa Majesté, qu'à mesure
„ qu'ils recevront lesdits Billets, ils
„ les envoient à ceux à qui ils sont
„ tenus de remettre les fonds de leur
„ maniment, pour en recevoir la va-
„ leur à vûe au Bureau général de la
„ Banque à Paris. „ Le

„ Le tout, à peine, contre les con-
 „ trevenants, de destitution de leurs
 „ Offices & de révocation de leurs
 „ Emplois “.

Le crédit de la Banque, devenue
 par cet Arrêt le Bureau général des ré-
 cettes du royaume, augmenta consi-
 dérablement ; & de Banque générale
 qu'elle étoit, elle devint l'unique. El-
 le ne se contenta plus alors de cinq
 sous pour l'écompte de mille écus de
 Banque elle le prit à raison de quatre
 pour cent. Par cette augmentation elle
 se trouva assez riche pour assigner sept
 & demi pour cent d'intérêt aux Action-
 naires, & cela seulement pour six
 mois, de manière que la valeur des Ac-
 tions monta tout d'un coup fort haut.

A mesure que les Billets de Banque
 augmentoient en crédit, ceux de l'E-
 tat diminueoient de valeur & perdoient
 jusqu'à cinquante & soixante pour
 cent. Quoi qu'on en eût acquisé un
 grand nombre, il en restoit encore
 au moins pour deux cent millions, ou-
 tre les quatre pour cent d'intérêt. La
 Banque se chargea d'acquiescer ces det-
 tes. Pour y réussir, sans cesser d'être
 ce qu'elle étoit, elle se transforma en

Com-

Fiction
du Missis-
sipi.

Compagnie de Commerce, sous le titre de *Compagnie d'Occident ou du Mississipi*. On fit tout ce qu'il falloit pour persuader au Public que ce Commerce seroit extrêmement avantageux, & qu'il viendrait de ces nouveaux Pays des trésors immenses. On en donna les descriptions les plus magnifiques. Le Perou n'étoit rien en comparaison. De tous côtés on enlevoit les pauvres & les vagabonds, pour peupler & pour cultiver ces terres. On alla jusqu'à créer une Amirauté particulière, qui, sous les ordres de la Banque, auroit la direction des Flottes qui iroient dans ces riches Contrées & en reviendroient.

Il étoit pourtant vrai, que ce pays n'a rien de singulier, qu'il n'a ni mines d'Or ni d'Argent, qu'il ne produit point d'Aromates, que les bois même n'ont rien de précieux. Le climat en est doux & temperé, le vin, le blé y croïtroient en abondance, on pourroit y élever quantité de bestiaux : mais la France n'a pas besoin de ces denrées, & a bien de la peine à se défaire de ce qu'elle en a de trop. La pelleterie étoit la seule espèce de Commerce qu'on pût y faire avec avantage pour enri-

enrichir quelques Particuliers, mais non pour enrichir un grand peuple & rétablir un royaume épuisé. On devoit connoître en France le Mississippi: Louis quatorze, par une espèce de Traité fait avec monsieur Croizat, fameux Négociant, lui avoit abandonné tous les profits qu'il en pourroit tirer pendant un certain nombre d'années, à condition qu'il y établiroit quelques Colonies, & ses grandes richesses n'étoient assurément point venues de ce Pays. Plusieurs y avoient été pour y faire quelque fortune, & en étoient revenus plus pauvres encore qu'ils n'y étoient allés. Tous déposoient unanimement ce qu'ils avoient éprouvé. Ils parlèrent en vain; cette chimère prit tellement le dessus, que presque toute la France en fut la dupe.

On créa d'abord sur cette Compagnie pour cent millions d'Actions. On les acheta partie en Billets d'Erat & de finances, partie en argent. Les Fermes générales du royaume furent assignées, pour servir tout à la fois de fonds à la Banque-Compagnie, & de caution aux Actionnaires. Les Tailles, les Recettes générales, étoient char-

Com-
mence-
ment du
négoce
du Pa-
pier.

chargées de quantité de Rentes. Dès le commencement de la Régence, on en avoit ordonné la conversion en nouvelles Rentes au denier vingt-cinq. Plusieurs propriétaires avoient gardé leurs Contrats, espérant apparemment que les choses se rétablissent sur l'ancien pied. Par un nouvel Edit il fut déclaré que ceux qui n'auroient pas fait la conversion de leurs Rentes avant le dernier decembre mille-sept-cent-dix-huit, perdroient les arrérages des années précédentes & de celle où l'on alloit entrer, à moins qu'avant le premier avril suivant ils n'eussent employés leurs Contrats à acquérir des Actions. Comme les Actions étoient au moins de mille écus, & que pour les acquérir il falloit des anciens papiers, c'est-à-dire des Contrats de Rentes, des Billets de l'Etat, & autres de pareille nature, & des Billets de Banque, ou, ce qui étoit la même chose, de l'argent, ceux qui vouloient devenir Actionnaires & qui n'avoient point assez de l'une ou l'autre de ces espèces cherchoient à en avoir. C'est ainsi que le Négoce du Papier s'établit & devint bien-tôt, non-seulement

ment universel, mais nécessaire.

De plus, le grand crédit de la Banque absorboit tous les autres, si je puis ainsi m'exprimer. On n'avoit de confiance qu'en ses Billets, on s'empressoit de se défaire de tous les autres, & comme leur quantité excédoit de beaucoup les cent millions d'Actions, il y eut plus de vendeurs que d'acheteurs, & on ne put les négocier qu'avec beaucoup de perte. Les Contrades perdoient trente pour cent, & les Billets de l'Etat entre cinquante & soixante. On amusoit cependant le Public en publiant & affichant par-tout la Liste des Billets de l'Etat qu'on brûloit chaque semaine à l'Hôtel-de-ville, & à peine y eut-il quelqu'un qui fit réflexion que bien-tôt on seroit obligé d'en faire autant à ceux qu'on avoit substitué en leur place. On affectoit aussi un grand soin de payer les Rentes de l'Hôtel-de-ville. Dans les Réglements qu'on publoit à cet égard, on disoit les plus belles choses du monde, & les plus propres à persuader qu'on ne penseroit jamais à y toucher. C'étoit, disoit-on, le soutien du crédit du Roi, & la subsistance de ce qu'il y

avait

avoit de plus honnêtes gens dans le royaume, sur-tout à Paris.

Riches-
ses de
Law.

Ainsi la Banque, ou la Compagnie d'Occident, s'établit avec la satisfaction des peuples. Le Parlement, sentant en connoître tout le mystère, entreprit inutilement de s'y opposer. Ce fut même en grande partie ce qui lui attira les disgrâces dont j'ai parlé. La hardiesse de Law à faire montre des grandes richesses qu'il avoit acquises en si peu de tems, le tour qu'il avoit su faire prendre à sa Banque pour avoir entre ses mains presque tous les Revenus de l'Etat, fondoient assurément de justes soupçons de sa fidélité & des appréhensions qu'il ne la portât encore plus loin. En moins d'un mois, il avoit acheté du comte d'Evreux, pour la somme de huit-cent mille livres, la comté de Tancarville en Normandie; il avoit offert au Prince de Carignan quatorze-cent mille livres de l'Hôtel de Soissons; il avoit présenté cinq-cent mille livres à la marquise de Bouveron pour sa Terre de l'Isle-Bonoe; enfin, il n'avoit tenu qu'au duc de Sully, de recevoir dix-sept-cent mille livres de son marquisat de Rohan.

Sur

co
ver
son
sain
ren
sien
rite
me
à t
s'im
que
mar
ces.
tu,
état
son
C
la F
y jo
recti
quat
huit
roya
chan
" re
" N
" Ba
" fa
To

Sur ces acquisitions, qu'on regarda comme des preuves certaines de sa malversation, il fut ajourné à comparoir personnellement par-devant un commissaire nommé par le Parlement, pour rendre compte de sa conduite. Monsieur le Régent usa de toute son autorité pour parer ce coup. Le Parlement rendit un Arrêt, qui défendoit à tout Etranger, même naturalisé, de s'immiscer en aucune façon, sous quelque prétexte que ce pût être, du maniment ou gouvernement des finances. Le Parlement humilié & abattu, Law prit le dessus, & devint en état d'exécuter son projet dans toute son étendue.

On commença par lui abandonner la Ferme du tabac; bien-tôt après on y joignit toutes les autres, avec la direction & la régie des monnoies. Dès le quatre décembre, mille-sept-cent-dix-huit, la Banque fut déclarée Banque royale. La Déclaration qui fit ce changement s'exprimoit ainsi: „Ayant
 „ reconnu par expérience l'utilité que
 „ Nous & nos Sujets retiroient de la
 „ Banque générale, par la facilité de
 „ faire venir à Paris les deniers royaux

Son système
 loué dans
 les Edits
 du Roi.

„ sans fraix & sans dégarnir les Pro-
„ vinces d'espèces ; que les particu-
„ liers ont trouvé par-là le moyen d'é-
„ tablir des fonds dans tous les lieux du
„ royaume & dans les Pays étrangers,
„ dans un tems où la confiance étoit
„ entièrement perdue ; que l'intérêt
„ modique auquel la Banque a escom-
„ pté les Lettres de change, a fait di-
„ minuer l'usure, & empêché nos
„ Sujets d'emprunter en Pays étran-
„ gers ; que les sommes que la Ban-
„ que a prêtées aux Manufactures &
„ Négociants, en ont soutenu le cré-
„ dit & augmenté les affaires ; qu'on
„ a vû cesser les dérangemens dans le
„ Commerce ; que les Changes étran-
„ gers ont été soutenus en faveur de
„ nos Sujets ; que les Etrangers se
„ sont servis des Billets de la Banque
„ pour faire leurs Fonds dans toutes
„ les parties du royaume, pour leurs
„ achats de marchandises & denrées,
„ dont la sortie est si avantageuse &
„ si nécessaire.

„ Le succès de cet Etablissement
„ nous a porté à faire examiner le pre-
„ mier projet dudit sieur Law, & a-
„ yant été pleinement informé qu'il

„ con-

com
favo

„ convenoit au bien général du Com-
 „ merce & de nos Sujets que la Ban-
 „ que fût continuée sous le titre de
 „ BANQUE ROYALE, & que la
 „ régie s'en fît en notre nom & sous
 „ notre autorité, Nous aurions, pour
 „ y parvenir, fait acquérir pour Nous
 „ les Actions de ladite Banque, dont
 „ Nous avons fait rembourser aux Ac-
 „ tionnaires en deniers effectifs leurs
 „ Capitaux qu'ils avoient portés en
 „ Billets de l'Etat pour former le
 „ Fonds de la Banque, lesquels ont
 „ été converties depuis en Actions de
 „ la Compagnie d'Occident. Et en
 „ conséquence de ces remboursemens
 „ qui ont été faits aux Actionnaires
 „ de nos deniers, Nous sommes deve-
 „ nus seuls propriétaires de toutes les
 „ Actions de ladite Banque, en sorte
 „ qu'il est nécessaire d'expliquer Nos
 „ Intentions, tant au sujet de la régie
 „ de ladite Banque que par rapport à
 „ l'ordre qui doit être observé pour la
 „ reddition des comptes. A ces cau-
 „ ses, &c."

Il étoit extrêmement difficile de comprendre comment ce changement favorisoit le Commerce & étoit si avan-
 tageux. Raisons
généra-
les con-
tre ce
système;

vantageux à la France. Le Roi, devenu par cette Déclaration le banquier universel de son royaume, faisoit lui-même tout le profit que les banquiers particuliers auroient fait : les Actions de la Banque étant devenues Actions de la Compagnie d'Occident, leur acquisition lui donnoit la meilleure part aux gains immenses que cette Compagnie devoit faire, & il est visible que ce gain particulier du Prince faisoit perdre à ses Sujets celui qu'ils auroient fait s'il ne s'étoit pas mis à leur place. La vraie manière pour un Prince de favoriser le Commerce, ce n'est pas de s'en emparer, c'est de donner à ceux qui le font beaucoup de liberté & une grande protection, c'est de le rendre facile entr'eux & avec l'Etranger, dès qu'il s'en empare, il le ruine, dès-là il y jette la défiance : & il est impossible qu'il s'enrichisse sans appauvrir le grand nombre de ses Sujets, appauvrissement qui ne peut manquer de retourner sur lui, & de lui causer plus de perte qu'il n'aura fait de profit en s'attirant leur Commerce. De plus, par ce changement, tous les Effets de la Banque, ses Billets,

lets, ses Actions, devenoient des Effets royaux. Le sort des Billets de l'Etat, & de toutes les autres espèces de Papiers, ne devoit-il pas faire trembler? Enfin, la Banque s'étant chargée de quantité de Caisses particulières, c'est-à-dire que plusieurs Particuliers avoient des comptes en Banque, ce mélange des deniers du Roi avec ceux de ses Sujets ne pouvoit guères manquer de produire de la confusion; le sort ordinairement emporte le foible, & les comptes qu'on fait avec son Souverain sont presque toujours des comptes de clerc à maître.

Ces réflexions, & quantité d'autres qu'il étoit naturel de faire, causèrent quelque inquiétude dans le Public. Pour la calmer, le Conseil d'Etat du Roi donna le vingt-sept décembre un Arrêt, qui expliquoit & confirmoit le précédent: mais il étoit sans comparaison plus propre à l'augmenter, & si l'esprit de vertige n'avoit dominé, il auroit ouvert les yeux sur les scènes étranges qu'on préparoit. Voici l'abbregé de cet Arrêt, on en jugera:

„ Sa Majesté ayant acquis toutes les
„ Actions de la Banque, a crû qu'il étoit

„ du bon ordre qu'elle fût connue &
 „ déclarée Royale, & s'en est ainsi
 „ expliquée par la Déclaration du qua-
 „ tre du présent mois envoyée au Par-
 „ lement le douze d'icelui, & par
 „ conséquent réputée & tenue pour
 „ enrégistrée aux termes de l'article
 „ second des Lettres-patentes du vingt-
 „ six août dernier, régistrées au Par-
 „ lement le même jour le Roi y
 „ séant en son Lit de Justice.

Autres
 mesures
 pour le
 faire pré-
 valoir.

Il est aisé de voir dans ces paroles la connexion du Lit de Justice avec les affaires de Law & l'établissement de son fatal système. Persuadé qu'on étoit que le Parlement n'y consentiroit jamais, il avoit fallu l'abattre, & trouver le moyen d'autoriser d'avance tous les Réglements qu'on méditoit de faire à cet égard.

La Déclaration continuoit ainsi : „ Et
 „ d'autant que pour reprimer les bruits
 „ malicieusement répandus par gens
 „ mal-intentionnés, soit en vûe de se
 „ maintenir dans l'usage des usures ex-
 „ cessives dont ils se sont fait une es-
 „ pèce de profession, soit à dessein de
 „ diminuer le crédit que la Banque
 „ s'est acquis dans le royaume & dans
 „ les

PHILIPPE D'ORLEANS. 51

„ Pays étrangers malgré les divers
„ obstacles qu'on a affecté d'y oppo-
„ ser, il est nécessaire que les Inten-
„ tions de Sa Majesté, tant sur la ré-
„ gie intérieure, la forme & l'admi-
„ nistration de la Banque, qu'à l'é-
„ gard du crédit que doivent avoir ses
„ Billets, soient entièrement connues
„ du Public, Sa Majesté a jugé à pro-
„ pos de s'en expliquer par le présent
„ Arrêt d'une manière à ne laisser
„ plus aucun doute à ses Sujets sur
„ l'objet dudit Etablissement ni sur
„ les moyens qu'Elle a dessein d'em-
„ ployer pour y concourir, persuadée
„ qu'ils y trouveront de tels avanta-
„ ges, qu'il ne se peut que l'expé-
„ rience qu'ils en feront ne prévale sur
„ les préventions contraires.

„ Sa Majesté étant aussi informée
„ que la rareté apparente des espèces
„ de billon & des monnoies de cuivre
„ dans les payemens, & le haut prix
„ d'argent dans le Commerce, ne pro-
„ viennent pas du manque d'espèces,
„ dont il y a une grande quantité
„ dans le royaume, mais du défaut
„ de règle & d'ordre dans les paye-
„ ment, & de ce que les Billets de la

„ Banque n'ont pas la même faveur
 „ que dans les autres pays & villes de
 „ Commerce où de pareilles Banques
 „ sont établies, a estimé qu'il conve-
 „ noit d'y pourvoir.

„ Veut Sa Majesté, que dans le pre-
 „ mier mars prochain, outre le Bu-
 „ reau général de Paris, il soit établi
 „ dans les villes de Lion, la Rochel-
 „ le, Tours, Orleans & Amiens, un
 „ Bureau particulier de Banque, com-
 „ posé de deux Caisses, l'une en ar-
 „ gent pour acquiter à vûe les Billets
 „ qui y seront présentés, & l'autre en
 „ Billets pour fournir à ceux qui en
 „ demanderont “.

Rouën, Rennes, Toulouse, Bour-
 deaux, furent privés de ces Bureaux,
 qu'on prétendoit être si avantageux,
 à cause des Parlemens dont on crai-
 gnoit des oppositions semblables à cel-
 les qu'avoit faites le Parlement de Pa-
 ris. Lille, Marseille, Nantes, Saint-
 Malo, Bayonne, en furent aussi
 exempts, parce qu'on se doutoit qu'ils
 ne seroient pas de leur goût & qu'on
 ne vouloit pas les mécontenter.

„ Ordonne pareillement Sa Majesté,
 „ que dans sa bonne ville de Paris, à
 „ com-

„ commencer du jour de la publication
 „ du présent Arrêt, & du premier mars
 „ prochain, dans les villes ci-dessus
 „ nommées, les espèces de billon &
 „ monnoies de cuivre ne pourront é-
 „ tre données ni reçues dans les paye-
 „ mens qui passeront six livres, si ce
 „ n'est pour les appoints.

„ Et à l'égard des espèces d'ar-
 „ gent, veut Sa Majesté qu'elles ne
 „ puissent être reçues ni données dans
 „ les payemens qui excéderont la som-
 „ me de six-cent livres, excepté pour
 „ les appoints (c'est-à-dire pour les
 „ fractions ou portions de cent livres,
 „ pour lesquels on ne pouvoit avoir
 „ des Billets de Banque.) Et que
 „ pour les sommes excédentes, le paye-
 „ ment en soit fait en espèces d'or ou
 „ en Billets de Banque.

„ Et attendu que les Billets de Ban-
 „ que seront toujours payés à vue, Sa
 „ Majesté défend à tous notaires, ser-
 „ gent, & huissiers, de faire aucun
 „ protest ni autres actes contre ceux
 „ qui offriront lesdits Billets en paye-
 „ ment, à peine contre les contreve-
 „ nans de la perte de leurs charges &
 „ offices. Et néanmoins, ne sera la

„ présente disposition exécutée que
 „ dans les villes où il y aura des Bu-
 „ reaux particuliers de Banque.

„ Pour prévenir tous les bruits que
 „ des gens mal-intentionnés pour-
 „ roient encore repandre, & convain-
 „ cre de plus en plus les personnes
 „ qui désirent véritablement l'avanta-
 „ ge & la facilité du Commerce que
 „ ledit Etablissement ne sera suscepti-
 „ ble d'aucun inconvenient, ni pour
 „ le présent, ni pour l'avenir, Sa
 „ Majesté veut, & entend, qu'au cas
 „ qu'il arrivât dans quelqu'un des Bu-
 „ reaux de la Banque, que les Billets
 „ d'icelle ne fussent pas payés sur le
 „ champ & à vue, il soit permis aux
 „ notaires, huissiers & sergents de
 „ protester contre les offres qui se-
 „ roient faites en Billets de Banque,
 „ & de faire à cet effet tous Actes
 „ qu'il appartiendra „.

Mauvai-
 se foi de
 Law.

Qu'il me soit permis de le dire, je
 ne comprends pas de quel front, Law,
 sans doute auteur de ces Arrêts, pou-
 voit dire qu'ils avoient pour objet la
 facilité du Commerce, tandis qu'ils
 le gênoient excessivement. L'usage,
 de ce qu'on appelle petite monnoie,
 défen-

défendu dans les payemens au-dessus de six livres, ne jectoit-il pas dans de très-grands embarras les artisans, les payans, les marchands-en-détail ? où pouvoient-ils trouver de l'argent ? s'ils en trouvoient, se chargeoit-on gratis de leurs monnoies ? Ainsi, l'a-ture, qu'on prétendoit avoir détruite, se rétabliroit par les Edits mêmes où l'on se glorifioit d'avoir fait cette espèce de miracle. La contrainte par rapport aux payemens des sommes au-dessus de six-cent livres, qu'il falloit faire en or ou en Billets de Banque, n'étoit-elle pas capable d'anéantir le Commerce, en fermant toutes les bourses, en faisant disparoitre l'or & l'argent, qu'on devoit garder d'autant plus soigneusement qu'il étoit plus aisé de s'appercevoir que toutes les manœuvres de la Banque ne tendoient qu'à s'en emparer ? Et certes, le dispositif de cet Arrêt & de tous les autres qui le suivirent en foule, les assurances qu'on y donnoit de n'avoir en vue que de procurer le bien public & la facilité du Commerce, n'eussent point dissipé les justes craintes que ces ordres extraordinaires inspiroient, si l'on n'e-

voit trouvé moyen d'entraîner la multitude, & de forcer les honnêtes gens à faire eux-mêmes ce qu'ils condamnoient dans ces insensés. Quand on propose à un peuple des moyens sûrs & faciles de s'enrichir, il y entre de lui-même sans qu'il soit besoin de l'y contraindre, dès qu'il en faut venir là, c'est une marque sûre que ces moyens ne sont pas tels qu'on les croit, ou qu'on a des intentions aussi funestes qu'on les veut faire croire avantageuses.

Jusqu' alors les Actions de la Banque n'avoient pas fait une grande fortune, mais quand elle fut devenue Compagnie commerçante, que les Revenus du Roi furent à sa disposition, & qu'on se fut imaginé que le Mississipi renfermoit autant de trésors que le reste du monde, l'empressement pour en avoir alla bien vite jusqu'à la fureur. Une Assemblée, où il fut décidé que le Roi se chargeroit des fraix de régie, qu'il fourniroit chaque année trois-cent-mille livres pour le paiement des Troupes qui serviroient le Mississipi, qu'il lui céderoit le Port & les Magazins du Port-Louis, & qu'enfin elle
au-

auroit droit de faire la Guerre ou la Paix dans les Terres de son Etablissement & de nommer les Officiers des Troupes qui le serviroient, cette Assemblée, qui se tint au mois mai, fut l'époque de l'espèce de phrénésie qui agita la France, & que les gains excessifs de quelques Particuliers rendirent incurable.

Une certaine veuve de Namur, nommée la Chaumont, qui avoit fourni aux Armées des Tentes & autres marchandises de cette espèce, se trouva à la mort de Louis quatorze chargée d'une assez grosse quantité de Billets, elle les changea en Billets de l'Etat: la Banque ouverte, elle prit des Actions, les négocia, employa les profits à en acquérir d'autres, de manière qu'elle se vit entre les mains pour soixante & dix-millions de Billets de Banque. Il se fit quantité d'autres fortunes; laquais, cochers, valets de chambre, devinrent gros seigneurs. On créa de nouvelles Actions. L'empressement devint général. Du fonds des Provinces on se rendit en foule à Paris. Les Etrangers, sur tout les Anglois, y accoururent aussi. Plusieurs vendirent

Fortunes
immenses.

leurs biens, leurs Contrâtes de Rente, ou les engagèrent pour avoir de quoi faire ce négoce nouveau. Les Princes & ce qu'il y avoit de plus distingué en France s'en mêlèrent aussi. Law, pour se soutenir, leur avoit donné des Actions. Le duc de Bourbon fut un de ceux qui y gagna davantage, soit qu'il y eut plus de bonheur, soit qu'il fût instruit à propos des moments heureux. Ce Prince acheta tout ce qui se trouva à sa bienséance, sur-tout en Picardie, où il possède aujourd'hui presque tous le pays qui est situé entre l'Oise & la Somme; il fit rebâtir de fond en comble Chantilly avec une magnificence royale, il y forma une ménagerie, sans comparaison mieux fournie que celle du roi; il fit venir d'Angleterre en une seule fois cent-cinquante coureurs, dont chacun, sur le pied qu'étoit alors l'argent en France, lui revenoit à quinze ou dix-huit cent francs; la superbe fête qu'il donna à la duchesse de Berri quatre ou cinq jours durant, lui coûta des sommes immenses: en un mot, ce Prince habile profita autant qu'il put des ménagements qu'on avoit pour sa qualité de

o,
oi
res
ue
v,
ce
an
bit
H
u-
ui
in
f-
re
le
le
le
x
ir
e
e
a
q
e
e
e
e



de premier Prince du sang, de manière, que lorsqu'on le vit premier Ministre on fut persuadé qu'il ne penseroit point à s'enrichir davantage.

Quelque confiance qu'on eût en la Banque, le grand nombre pourtant préferoit l'argent à ses Billets; plusieurs refusoient de s'en charger, & stipuloient dans leurs Contrats qu'on les payeroit en argent sonnante. Chacun cherchoit à réaliser ses papiers, c'est ainsi qu'on s'exprimoit, & c'étoit sur-tout en argent qu'on s'efforçoit de le faire. La Banque étoit perdue si on n'avoit trouvé le moyen de parer à cet inconvénient, les déficits eussent été confondus, & ses papiers lui fussent restés. On le fit, partie par adresse, partie par violence: l'essentiel étoit de donner plus d'estime & plus de confiance pour le papier que pour l'argent.

Manège
de la
Banque.

D'abord, pour mettre la Banque en état de satisfaire les *spindres*, ainsi parloient Monsieur le Régent & Law, on mit l'or & l'argent au triple de sa valeur ordinaire. Pour répondre à cette augmentation d'espèces, on multiplia les Billets: on en fabriqua au moins pour

pour quinze-cent-millions; car à leur chute, lorsqu'il s'agit de les réduire & de les anéantir, il s'en trouva pour plus de deux milliards. Ces Billets ne furent plus en écus de Banque, mais en livres tournois. Pour la commodité des porteurs on en fit de différents prix; il y en avoit de dix-mille francs, de mille, de cent & de dix. On déclara que ces Billets de livres tournois ne seroient sujets à aucune diminution ni augmentation, malgré tous les changemens qui pourroient arriver dans les espèces. On ôta les restrictions de l'Edit que je viens de rapporter, & ce qui avoit été ordonné pour les payemens dans les villes où l'on avoit établi des Bureaux de Banque devint une loi générale pour tout le royaume. On dispensa en faveur de ces Billets, d'observer les promesses, les sermens qu'on avoit fait, je veux dire qu'on annulla toutes les stipulations faites de payer & de ne recevoir que de l'argent sonnant.

Ayant ainsi assuré la confiance & rendu nécessaire l'usage du papier, on attaqua l'argent, si je puis m'exprimer de la sorte, on le déclara jusqu'à obliger

ger
mer
fou
Hô
Bur
huit
l'or
mou
cou
ces
on f
dre
on é
inco
plus
gnez
re,
la B
liers
cher
pou
cent
L
qui
pier
fiter
défa
gent

ger de s'en défaire avec un empressement si extrême que la Banque ne put fournir à le recevoir, & que tous les Hôtels-de-monnoie furent changés en Bureaux de Banque. On publia le huitième mai un Arrêt qui diminuoit l'or & l'argent. Il est incroyable quels mouvemens il excita dans Paris. On couroit en foule à la Banque changer ces espèces en papier, on conjuroit, on supplioit les receveurs de les prendre, & on se croïoit heureux quand on étoit exaucé. Sur quoi un plaisant inconnu dît fort spirituellement aux plus pressés: *Eh messieurs ne craignez point que votre argent vous demeure, on vous le prendra tout.* Ce que la Banque ne pouvoit faire les Particuliers le firent entr'eux. Par tout on cherchoit des Billets, & on perdoit, pour en obtenir, trois ou quatre pour cent sur l'argent.

Les opiniâtres, c'est-à-dire ceux qui ne pouvoient s'imaginer que le papier valût mieux que de l'argent, profiterent de ces mouvemens pour se défaire de leurs Billets, ils prirent l'argent qu'on leur offroit, & allèrent à la Ban-

Banque à leur tour changer leurs papiers en or & en argent.

Law, qui savoit au juste ce qu'il y avoit d'or & d'argent dans le royaume, calcula & comprit, & ayant trouvé qu'il s'en falloit beaucoup que tout ne fût venu entre ses mains, il tendit aux opiniâtres un piège dans lequel la plupart donnerent. Peu de jours après, il augmenta les espèces d'un quart, en sorte que trente-mille francs par exemple, en valurent trente-sept-mille cinq-cent. Ceux qui les avoient gardés succombèrent à la tentation d'assurer le profit qu'ils venoient de faire en un moment, ils portèrent à la Banque ce qu'ils avoient gardé ou ce qu'ils avoient été y prendre. Cette manœuvre fut répétée plus d'une fois, & l'espèce de flux & de reflux qu'elle causa dans les Billets & dans l'argent fut dirigé avec tant d'habileté, que l'argent resta enfin à la Banque & que le Public n'eut que du papier. Pour en venir là, on eut besoin de l'autorité absolue, & on sçût l'employer à propos, & lui donner une étendue qu'elle n'avoit point eue depuis l'établissement

ment

men
crie
teré
troi
mi,
peu
mai
tou
les
fût
eux
d'av
gen
delà
ame
des
som
Pou
que
on
surp
fév
pou
pen
Du
lais
Ban
qui
aux

ment de la Monarchie. L'or fut décrié & retranché du Commerce; l'intérêt de l'argent fut fixé, d'abord à trois & demi, ensuite à deux & demi, enfin à deux pour cent. C'est peu; on publia un Edit qui n'avoit jamais eu d'exemple: il fut défendu à tous les Sujets du Roi, sous les peines les plus grièves, Law vouloit que ce fût sous peine de mort, de garder chez eux aucune espèce ou matière d'or, & d'avoir plus de cinq-cent francs en argent; tout ce qui seroit trouvé au-delà devoit être confisqué, outre une amende proportionnée à l'importance des sommes trouvées. Le tiers de ces sommes étoit pour le dénonciateur. Pour intimider le Public on fit quelques recherches chez des gens avec qui on étoit convenu qu'ils se laisseroient surprendre dans le cas de l'Edit: on sévit contre eux, on les emprisonna pour quelques jours, & on les récompensa de leur connivence. Plusieurs Dupes, c'est ainsi qu'on parloit au Palais-royal & chez le Directeur de la Banque, obéirent à l'Edit: tout ce qui étoit en dépôt chez les notaires, aux Bureaux des consignations, fut chan-

Arrêt
singulier

changé en Billets. Ceux, en particulier qui n'étoient pas bien au Palais-royal, qui avoient sujet de craindre qu'on ne se servît de cet Edit pour se vanger, pour achever de les accabler, obéirent ponctuellement. Monsieur de Pontchartrain, jadis Chancelier, & retiré alors à l'Institut, c'est le noviciat des Peres de l'Oratoire, envoya à la Banque cinquante-sept-mille louis, qui je pense valoient alors soixante & douze livres la pièce. Cette capture divertit autant son Altesse royale que la conduite d'un autre magistrat dut le chagriner.

Le Président Lambert de Vermon, un des plus honnêtes hommes de Paris & des plus rangés, par conséquent fort bien dans ses affaires & en argent comptant, d'autant plus qu'il n'avoit point de famille, alla trouver Monsieur le Régent. Il lui dit, que pour obéir au dernier Arrêt il venoit dénoncer un quelqu'un qui avoit en or cinq-cent-mille livres, qu'il demandoit le tiers de cette somme qui lui étoit dûe selon le même Edit, qu'il s'étoit adressé à son Altesse royale afin d'être plus assuré du secret. Ce Prin-

ce étonné au dernier point qu'un homme de ce caractère fit une démarche si odieuse, ne put s'empêcher de lui dire à sa manière, car quelquefois il s'exprimoit en Soldat : *ah, monsieur, quel diable de métier faites-vous là ?* Le Président Lambert lui repliqua avec un grand phlegme, *c'est moi-même, Monseigneur, que je viens dénoncer, pour me mettre à couvert des rigueurs de votre Edit, & j'aime beaucoup mieux cent mille francs en espèces que tous les Billets de la Banque.*

Tandis que la Banque achevoit de remplir ses coffres de ce qu'une sage économie avoit amassé dans les plus honnêtes familles, les remboursemens achevèrent de les ruiner. Tous ceux qui devoient, avoient une si belle occasion de s'acquitter qu'il étoit naturel qu'ils en profitassent. Toutes les communautés des villes & de la campagne réduisirent ou éteignirent les Rentes dont elles étoient chargées. En moins de six mois la Congrégation de Saint Maur réduisit trois fois les Rentes qu'elle devoit, les Etats de Bretagne, le Clergé, les Jésuites, les Maisons religieuses en firent autant. L'envie de

Ruine de
l'Etat
milroyen:

de réaliser les Billets donnoit cette facilité. Une Terre de quatre-mille livres de rente se vendoit jusqu'à six-cent-mille livres, les maisons, les Charges, les marchandises, augmentèrent à proportion: ainsi on payoit ses dettes sans presque s'en appercevoir, & avec un fonds ou des effets qui ne valloient dans eux-mêmes que mille écus, par exemple, on payoit dix-huit-mille francs de dettes. Aussi, tous ceux qui devoient se liberèrent, rentes, pensions, douaires, argent prêté, obits, fondations, tout fut remboursé, nonobstant toutes conditions & stipulations contraires à la disposition présente des Edits & au nouveau droit qu'elles introduisoient, de manière que ceux qui ne devoient point, & à qui il étoit dû, furent les seuls maltraités.

Le comble du malheur pour eux, c'est que l'Hôtel-de-ville de Paris, ou plutôt le Roi, prit aussi l'étrange parti de se liberer. Ces Rentes, auxquelles on avoit assuré qu'on ne toucheroit jamais, qu'on avoit payées avec soin, pour le payement desquelles on avoit rétabli les impôts les plus odieux, qu'on avoit appelé le patrimoine de sa
bon.

bon
en g
du
jetter
autre
cinq
Ces
inut
On
trac
la ch
parl
On
aup
de F
pass
peu
tren
A
che
tud
pre
lisc
ris
fuf
ver
ref
en
gn

bonne ville de Paris en particulier, & en général des plus honnêtes familles du Royaume, ces Rentes furent sujettes aux mêmes vicissitudes que les autres; elles furent réduites au denier cinquante ou remboursées en papier. Ces Effets, autrefois si solides, devinrent inutiles à ceux qui en étoient porteurs. On vit des gens d'honneur, leurs Contrats à la main, solliciter inutilement la charité de ceux à qui ils pouvoient parler sans être entendus des autres. On vit des familles, qui jouissoient auparavant de cinq ou six-mille livres de Rente, obligées, pour vivre, de se passer de domestiques & de vendre peu à peu leur argenterie & leurs autres meubles.

A toutes ces misères se joignit la cherté excessive des denrées. La multitude des Etrangers, l'avidité, l'empressement de ceux qui vouloient réaliser en furent la cause. Je passai à Paris dans ces tems d'horreur & de confusion, je puis assurer que le pain s'y vendoit jusqu'à six sols la livre, & le reste à proportion. Presque tout étoit en parti, l'usure, les monopoles regnoient impunément & s'exerçoient par

par les personnes les plus qualifiées certain Duc & Pair, dont l'affaire fit dans la suite un très-grand bruit, acheta presque tous les luis, graisses, & savons, un autre le café, celui-ci les avoines, les foin, celui-là les sucres & les épiceries. Je me lasse de ces spectacles, également odieux & touchans, que je suis forcé de représenter, & je ne crois pas qu'on trouve mauvais que je m'interrompe ici moi-même pour raconter d'autres événemens, moins curieux à la vérité & moins intéressans, mais plus agréables.

Ten-
dresse du
Régent
pour sa
famille.

Malgré ces affaires épineuses & cette multitude prodigieuse d'Edits, d'Arrêts, de Déclarations, qui paroissent tous les jours, & dont le recueil est de douze gros volumes in quarto, Monsieur le Régent pensoit à sa famille & à ses enfans naturels. Il fit du bien à tous ceux qu'il put reconnoître avec quelque bienfaisance; l'abbé de Saint Albin eut l'abbaye de Saint Oüen de Rouen, en attendant qu'il eut l'âge d'être Evêque; & le chevalier d'Orléans, légitimé du tems de Louis quatorze, fut fait Grand Prieur de France & Général des Galères, la Maison de ma-
dame

dame la duchesse de Berri fut entretenue avec beaucoup d'éclat, le Palais du Luxembourg lui fut assigné pour demeure. Monsieur Fleurlau d'Armenoville fut prié de lui céder la Meute, maison de campagne, petite mais infiniment agréable en elle-même, & par sa situation dans le Bois de Boulogne; cette Princesse souhaita d'avoir Meudon, il lui fut accordé. Le choix qu'on fit du gouverneur de ce château fut applaudi de tout Paris: ce fut le comte de Riom, homme, à ce qu'on a prétendu le plus favorisé qui fut jamais de cupidon & de sa mere, & mari de la Princesse comme madame de Maintenon avoit été épouse de Louis quatorze. La duchesse de Berri aimoit la joie, & Monsieur le Duc d'Orleans son pere avoit la complaisance de se trouver souvent à ses parties de plaisir. A l'âge de quinze ou seize ans c'étoit une beauté accomplie; depuis son mariage, & plus encore depuis qu'elle fut veuve, elle devint extrêmement grasse, malgré les liqueurs qu'elle buvoit abondamment. Elle eut toujours les plus belles mains du monde, dont on prétendoit que Monsieur le

Regent étoit idolâtre. Elle se retiroit de tems en tems dans quelque Communauté Religieuse, où elle avoit de bons sentimens. Il y eut entr'elle & madame la Duchesse d'Orléans quelque dispute de rang & de préséance, le Régent décida, comme il le devoit, en faveur de sa fille, contre son épouse: le peuple attribua cette décision à sa tendresse; mais, comme je l'ai déjà observé, jamais Prince ne fut si souvent & si grossièrement calomnié.

Calom-
nie gros-
sière.

L'esprit de devotion s'empara tout-à-fait de mademoiselle de Chartres: près madame la duchesse de Berri: elle étoit la plus aimée; rien ne fut capable de l'arrêter, elle prit l'habit de Religieuse à Chelles, monastère de Benedictines. Ce n'étoit pas assurément une victime de rebut; sa taille, sa figure n'avoient rien que d'extrêmement avantageux. Elle fit profession au tems marqué: le Duc d'Orléans s'y trouva; la cérémonie fut une fête superbe. La nouvelle Religieuse demanda en grace qu'on ne pensât point à la faire abbesse, disant qu'elle avoit besoin de tems pour connoître & pour pratiquer.

PHILIPPE D'ORLEANS. 31

pratiquer les devoirs de son état: on ne la crut pas, peu de tems après l'Abbesse, qui étoit parente du Maréchal de Villars, donna la démission & se retira ailleurs avec une pension de douze-mille livres. Cette Princesse étant pour le moins aussi spirituelle que belle, Monsieur le Duc d'Orleans alloit la voir assez souvent, sur-tout depuis la mort de madame la duchesse de Berri, qu'une apoplexie enleva le vingtième juillet mille-sept-cent-dix-neuf dans la vingt-cinquième année de son âge. La calomnie impitoyable voulut encore faire soupçonner du crime dans ces visites: mais elle réussit encore moins qu'à l'égard de madame la duchesse de Berri, tous les honnêtes gens s'accorderent à regarder ces bruits comme des efforts d'une haine enragée.

Le succès qui accompagnoit presque toutes ses entreprises le dédommageoit abondamment de ces vaines rumeurs. Il étoit sûr de l'Empereur, du Roi d'Angleterre, & ses armes furent aussi efficaces contre le Roi d'Espagne que les Arrêts l'étoient contre ceux qui avoient peine à se défaire de leur argent, car c'étoit dans le même

tems que ces deux espèces de Guerres se faisoient.

Guerre
contre
l'Espa-
gne. E-
crits des
deux cô-
tés.

Philippe cinq comptoit moins sur ses propres Troupes que sur celles qu'on avoit envoyées pour l'attaquer. Il vint à son Armée, & crut qu'une simple Déclaration feroit passer dans son camp la plûpart des François. „ Personne „ n'ignore, disoit ce Prince, à quelle „ fin tendent les Alliances contractées „ avec les implacables ennemis des „ deux Monarchies, les indignes arti- „ fices & les sommes exorbitantes „ qu'on emploie pour les cultiver, „ ne sont que trop connus.

„ On sait que je n'ai rien oublié „ pour rompre les mesures de nos „ communs ennemis, mais puisqu'on „ a rendu inutiles mes avances les plus „ engageantes, mes persuasions les plus „ fortes & mes prières les plus vives, „ l'unique ressource qui me reste c'est „ de me mettre à la tête de mes Trou- „ pes, tant pour satisfaire à la rendre „ amitié que j'ai pour le Roi mon „ cher neveu que pour soutenir les in- „ terêts de ma couronne, insépara- „ bles de ceux de la couronne de Fran- „ ce. J'espère que les Troupes Fran- „ çaises,

„ coïses, attirées par mon exemple,
 „ s'uniront aux miennes ou en corps
 „ entier ou séparément, & que les unes
 „ & les autres, animées du même es-
 „ prit, assûreront aux Parlemens, ou
 „ même aux Etats généraux, la liberté
 „ de s'assembler, d'examiner & de ré-
 „ gler des affaires aussi importantes
 „ que sont celles de la conjoncture
 „ présente, à tirer la Noblesse & les
 „ François bien-intentionnés de l'op-
 „ pression, & enfin, à prévenir de
 „ bonne heure la ruine entière du
 „ royaume.

„ Comme ce royaume est ma pa-
 „ trie, & que son Roi n'est uni par le
 „ sang avec qui que ce soit plus étroi-
 „ tement qu'avec moi, je suis obligé
 „ plus qu'aucun autre de procurer le
 „ remède à de si grands maux. Si les
 „ Troupes Françaises veulent con-
 „ courir à une action si juste & si gé-
 „ nèreuse, elles ne doivent pas douter
 „ que le jeune Roi, parvenu à un âge
 „ plus avancé, ne sache gré à ceux
 „ qui auront coopéré à la sûreté de sa
 „ vie & de la couronne.

„ Que si cet avertissement, qu'on
 „ peut regarder comme une insinua-

„ tion obligeante de mon amitié, ou
 „ comme un commandement juste par
 „ rapport aux Prérogatives de ma nais-
 „ sance, ne trouve ni attention ni cor-
 „ respondance générale, je ne laisse-
 „ rai pas d'avoir des égards particu-
 „ liers pour tous ceux qui se range-
 „ ront sous mes étendards.

„ Je conserverai les Corps entiers
 „ avec les mêmes Officiers & les mê-
 „ mes soldats, je les distinguerai par
 „ tous les honneurs & les récompenses
 „ qu'ils peuvent attendre de leurs ser-
 „ vices & se promettre de ma parole
 „ royale^{te}.

Le Duc d'Orleans avoit prévu ces tentatives, il avoit fait choix des Trou-
 pes & des Officiers sur qui il comptoit
 le plus : il crut pourtant devoir répon-
 dre à cette Déclaration. Cette répon-
 se, qui parut en forme de Lettre du
 Roi au Maréchal de Berwik Géné-
 ral de son Armée, est un morceau a-
 chevé : lui seul, ou le Garde des Sceaux
 pouvoit en être l'auteur. Je erois
 ôter à cette histoire un de ses plus
 beaux ornemens, si je ne la transcri-
 vois.

„ MON COUSIN, J'ai reçu l'E-
 „ crit

crit imprimé que vous m'avez en-
voyé, qui a pour titre *Déclaration*
de sa Majesté Catholique, &c. du
vingt-septieme avril mille-sept-cent-
dix-neuf. Et comme vous me mar-
quez qu'on en a repandu plusieurs
exemplaires dans mes Armées, je
vous écris cette Lettre pour vous
instruire de mes sentimens.

La Guerre que je suis obligé de
porter en Espagne n'a pour objet ni
son Roi, qui m'est uni de si près
par les liens du sang & à qui j'ai
donné jusqu'ici les preuves de l'ami-
tié la plus sincère, ni la nation Es-
pagne, que la France a si con-
stamment secourue de son sang & de
ses trésors pour lui conserver son
Roi, mais seulement un gouverne-
ment étranger qui opprime la na-
tion, qui abuse de la confiance du
Souverain & qui n'a pour but que le
renouvellement d'une guerre généra-
le. Tout ce que mes armes pré-
tendent, c'est que le Roi d'Espagne
consente, malgré son Ministre, à
être unanimement reconnu par tou-
te l'Europe Souverain légitime de
l'Espagne & des Indes, & qu'il

„ soit pour jamais affermi sur son
„ trône.

„ C'est au seul Ministre de l'Espa-
„ gne, ennemi du repos de l'Europe,
„ que j'impute les résistances du Roi
„ Catholique à la paix, les Conspira-
„ tions traînées en France, & tous ces
„ Ecrits également absurdes dans leurs
„ principes & injurieux à mon Auto-
„ rité, qu'on attaque dans la person-
„ ne de mon Oncle le Duc d'Orléans
„ qui en est le dépositaire.

„ Les sentimens de la Nation Fran-
„ çoise sur ces Ecrits sont assez con-
„ nus par la prompte condamnation
„ que les Parlemens en ont portée, en
„ qualifiant de crime de lèse-majesté
„ la seule lecture de ces ouvrages sé-
„ ditieux & qui sont autant de Mani-
„ festes que l'Espagne me fournit elle-
„ même pour justifier mes armes.

„ Le Roi d'Espagne m'y reproche
„ d'être uni avec ses Ennemis. Ce sont
„ des Ennemis qu'il a attaqués & qui
„ lui offrent la Paix avec de grands a-
„ vantages, & qui sont bien plus dans
„ ses intérêts que son propre Ministre,
„ qui, pour satisfaire son ambition par-
„ ticulière, veut le replonger dans les
„ hor-

„ horreurs d'une Guerre dont il n'a
 „ déjà que trop éprouvé les dangers.
 „ Mes peuples savent assez que les Al-
 „ liances que j'ai faites n'ont eu d'au-
 „ tre fin que leur sûreté & leur tran-
 „ quillité, & les projets de l'Espagne
 „ leur apprennent encore mieux tous
 „ les jours combien elles étoient né-
 „ cessaires.

„ Cependant on qualifie ces entre-
 „ prises du Roi d'Espagne du nom de
 „ zèle & d'affection pour sa patrie, &
 „ l'on veut les faire passer pour un gé-
 „ nereux dessein d'affranchir les Fran-
 „ çois de l'oppression; mais ces senti-
 „ ments de tendresse qu'on attribue au
 „ Roi d'Espagne se réduisent à de sim-
 „ ples paroles, tandis qu'on espère que
 „ les effets en seront plus dangereux que
 „ des hostilités déclarées. Et en effet,
 „ quelle plus grande hostilité contre
 „ une nation que d'y vouloir porter
 „ le feu des Guerres civiles, d'y sou-
 „ lever les Sujets contre leur Prince,
 „ d'y prétendre assembler des Etats
 „ sans Convocation, sans autorité, de
 „ chercher enfin à ébranler, s'il se
 „ pouvoit, la fidélité des Troupes, en
 „ leur offrant le prix de leur désertion

„ Et en les flattant même de la grati-
„ tude royale du maître qu'elles ôse-
„ roient trahir.

„ On fait faire encore plus au Roi
„ d'Espagne. Tout Prince étranger
„ qu'il est devenu à l'égard de la Fran-
„ ce par sa renonciation solennelle,
„ on lui fait usurper dans mon Royau-
„ me une autorité imaginaire, qui ren-
„ verseroit tous les fondemens de la
„ mienne. On lui fait rejeter la Ré-
„ gence du Duc d'Orléans, si solide-
„ ment établie par les droits du sang,
„ & reconnue si unanimement par
„ tous les Ordres de l'Etat à la mort
„ du Roi mon Beaux-père, que l'Ambas-
„ sadeur même d'Espagne n'hésite pas
„ à y souscrire, tant les droits du Duc
„ d'Orléans étoient évidens & incon-
„ testables.

„ Le Roi Catholique ne contestoit
„ pas la Régence au Duc d'Orléans
„ quand son Ministre lui a offert de
„ confirmer tous ses droits à son gré,
„ s'il vouloit contre la foi des Trai-
„ tez se joindre avec l'Espagne pour
„ renouveler la Guerre. Depuis quand
„ fait-on méconnoître cette Régence
„ par le Roi d'Espagne? depuis que,

„ par

„ par les conseils du Régent, j'ai op-
 „ posé des Alliances solides, & des
 „ Traités nécessaires, aux vues ambi-
 „ tieuses d'un Ministre qui ne respire
 „ que l'embrasement de l'Europe. Un
 „ Régent trop ami de la paix & trop
 „ attentif à la sûreté de mon Royau-
 „ me perd tous ses droits aux yeux
 „ d'un ennemi dont il déconcerte les
 „ desseins, & l'on emploie sans rete-
 „ tenuë contre lui des calomnies & des
 „ injures, inconnues jusqu'à présent
 „ parmi les Princes.

„ Le dernier Edit qu'on vient de
 „ repandre au nom du Roi d'Espagne,
 „ ne tend pas à moins qu'à faire revol-
 „ ter mes Troupes & à leur faire tour-
 „ ner leurs armes contre leur Souve-
 „ rain. Le Roi d'Espagne, à qui son
 „ Ministre attribue la qualité de Ré-
 „ gent de France, & qui sous ce ti-
 „ tre va jusqu'à commander à mes
 „ Troupes, connoît-il donc si peu la
 „ fidélité Francoise? L'injure qu'il leur
 „ fait redoubleroit s'il étoit possible
 „ leur zèle & leur courage. Elles ne
 „ se croiront lavées de cet affront que
 „ par des efforts plus grands & des
 „ succès plus rapides. Et la présence

„ même du Roi d'Espagne à la tête
„ de ses Armées, qui lui seroit glorieu-
„ se en toute autre occasion, ne leur
„ paroitra qu'une invitation odieuse
„ contre leur devoir, qui les animera
„ davantage à le remplir.

„ Je ne leur ordonne donc que ce
„ que leur amour & leur fidélité leur
„ prescrivent. Qu'elles combattent
„ vaillamment pour la Paix, c'est l'u-
„ nique fruit que j'attends de la Guer-
„ re. Je ne rougis point de demander
„ toujours au Roi d'Espagne cette
„ Paix si nécessaire, il peut d'un seul
„ mot assurer sa gloire & le bonheur
„ de ses Sujets & des miens. J'espère
„ que la Nation Espagnole, & sur-
„ tout cette Noblesse si fameuse par
„ sa rare valeur & par sa fidélité hé-
„ roïque pour ses Rois, la demandera
„ avec moi & qu'elle s'unira aux Fran-
„ çois pour obtenir de son Roi qu'il
„ la delivre & se delivre lui-même d'un
„ joug étranger si préjudiciable à sa
„ gloire & à ses intérêts : c'est ainsi
„ qu'il lui convient de prouver son af-
„ fection aux Espagnols & aux Fran-
„ çois. Ses Ennemis sont prêts à sa-
„ crifier leurs ressentimens au repos

„ pu-

„ public, & à jurer avec lui la Paix
 „ la plus ferme dès qu'il leur en don-
 „ nera pour garants, non la parole
 „ d'un Ministre qui compte pour rien
 „ la foi publique & les Traités les plus
 „ solennels & qui n'a que trop fait
 „ entendre qu'on n'obtiendrait jamais
 „ de lui qu'une Paix simulée, mais sa
 „ parole royale & la foi d'une Nation
 „ qui quand elle n'auroit pas un Roi
 „ de mon sang s'attireroit toujours de
 „ moi une estime particulière“.

Une seule Campagne finit cette Guerre. Les Négociations recommen-
 cèrent : le Roi d'Espagne, forcé par
 les malheurs qui avoient dérangé tous
 les projets de son Ministre, subit la loi
 qu'on étoit convenu de lui imposer &
 qu'on lui avoit signifiée d'avance, pour
 sauver en partie son honneur, il parut
 le faire par égard & par complaisance
 pour les Etats-Généraux des Provin-
 ces-Unies. Et certes il devoit leur fa-
 voir gré des ménagemens qu'ils avoient
 eu pour lui : quelque instance qu'on
 leur eût faite de la part des trois Puif-
 sances contractantes, ils avoient sous
 différens prétextes évité de s'engager
 à lui faire la Guerre, ils avoient mé-

me fait l'office de Médiateurs, demandant pour ce Prince & pour eux de nouveaux délais. Le Roi Catholique leur témoigna sa reconnoissance par les termes les plus gracieux :

Comme vous m'embortez, leur disoit ce Monarque, de me conformer en ce tems aux conditions de Pain qui sont déclarées dans ladite Alliance, je dois vous assurer de l'estime & de la reconnoissance avec laquelle je reçois cette nouvelle marque de votre amitié & bonnes intentions. Et souhaitant de condescendre à vos persuasions & instances réitérées, j'ai consenti d'adhérer au substantiel dudit Traité, avec quelques conditions & additions, dont le marquis Beretti-Landi mon ambassadeur a ordre de vous rendre compte, afin que vous puissiez les communiquer aux Alliés intéressés dans ce Traité. J'ai lieu d'espérer de votre amitié que vous écouterez favorablement mes propositions, que vous y ferez l'attention & les réflexions qu'elles méritent, & que vous continuerez à employer vos bons offices pour qu'elles soient acceptées & approuvées.

Ce fut à l'occasion de l'adresse de leurs Hautes-Puissances à éluder de signer

gner le Traité convenu entre l'Empereur, la France & l'Angleterre contre l'Espagne, que le marquis de Beretti-Landi fit frapper une médaille qui parut fort ingénieuse. D'un côté on y voioit un char, portant les hérauts d'Autriche, d'Orleans & d'Angleterre, tous trois tendant la main à la Hollande assise sur son Lion, tenant d'une main le symbole de la Liberté, & de l'autre la quatrième rouë qu'elle refuse constamment de joindre aux trois autres. On y lisoit ces mots *Sistit adhuc, quartâ deficiente rotâ*. Au revers étoient ces paroles. *Fœdus quadruplex imperfectum, Republica Batava fortiter prudenterque cunctante*.

Le char marcha pourtant. L'Empereur s'empara de presque toute la Sicile, les Anglois inquiétèrent fort les côtes d'Espagne, & le Duc d'Orleans y alla si sérieusement, que le Colonel Stanhope, qui étoit dans l'Armée de France témoin de ses opérations, en fut fort content. Quoi qu'il en soit la Guerre cessa par l'accession de Philippe cinq. La Paix fut aisée à faire entre l'Espagne, la France & l'Angleterre. Il n'en fut pas de même de l'Em-

l'Empereur: ce Prince vouloit absolument retenir le titre de Majesté Impériale & Catholique, & continuer de créer des chevaliers de la toison d'or. Philippe cinq ne pouvoit se résoudre à lui passer ces deux Articles: ils s'accorderent pourtant après quelques années de conférences & de négociations.

On met
l'Univer-
sité en
état d'en-
seigner
gratis.

En ce même tems l'Université eut aussi un succès fort distingué, à quoi elle fut d'autant plus sensible que naturellement il devoit tourner au désavantage des Jesuites. La multitude d'écoliers qui fréquentoient le collège de ces Pères pour y apprendre les Humanités, chagrinoit depuis longtems monsieur le Recteur & ses Suppôts. En effet, la disproportion étoit étonnante & avoit quelque chose de bien humiliant. Six ou sept Professeurs, la plupart trop jeunes pour être prêtres, faisoient eux seuls plus d'ouvrage que les professeurs de l'Université, tous Maîtres-ès-Arts, presque tous barbons & qui avoient vieilli dans le même genre de Litterature, c'est à dire à enseigner l'un la grammaire, l'autre la syntaxe, ou la poésie, par conséquent il ne devoit point y avoir de secret dans

ces sciences importantes qu'ils n'eussent pénétré : au lieu qu'un jeune Jesuite les enseignoit toutes, dans le court espace de cinq ans.

Plusieurs fois l'Université & son Conseil s'étoient assemblés pour remédier à cet abus, & pour découvrir la source de l'injuste préférence que le Public donnoit aux Jesuites sur un Corps aussi ancien & aussi respectable que la fille aînée des Rois de France. Après bien des discussions & des délibérations, où l'on dit quantité de belles choses & où l'on proposa d'excellents moyens, il fut décidé à la pluralité des voix, malgré toute opposition, que la vogue des Jesuites ne venoit, ni de leurs talens, ni de leur capacité, ni de leur méthode, ni même de leur intrigue, mais uniquement de ce qu'ils enseignoient *gratis*. Au même tems fut porté un décret, par lequel il fut ordonné que l'Université aviseroit en tems & lieu à se mettre en état d'enseigner aussi *gratis*.

Tandis que Louis quatorze vécut, il n'y eut pas moyen de rien faire qui fût directement ou indirectement contre l'interêt des Jesuites, dès qu'il fut mort

mort on pensa à exécuter le décret. Les tems furent favorables, & à l'aide de quantité de sollicitations qu'on sut employer, on en vint à bout. Le nom du Recteur sous qui ce grand événement arriva doit être immortel, il se nommoit monsieur Coffin. L'éloquent Discours qu'il prononça en présence de son Altesse Roiale, & la maniere délicate dont il demande ce *gratis*, les raisons solides dont il appuïa sa demande, ne pouvoient manquer de la faire réussir.

„ Nous nous présentons à Votre
„ Altesse Roiale, dît le très-ample
„ Recteur, non seulement avec les
„ sentimens de vénération qui sont dûs
„ à votre auguste-Personne mais avec
„ toute la confiance que doit inspirer
„ un Prince porté d'inclination & in-
„ téressé même personnellement à pro-
„ teger des Arts dont la gloire est in-
„ séparable de la sienne. . . . Nous
„ pouvons dire même, Monseigneur,
„ que votre discernement prévint pres-
„ que nos vœux & nos demandes:
„ vous formâtes dès lors le projet de
„ l'instruction gratuite dans l'Univer-
„ sité, & vous comprîtes par une
„ prompt-

prompte pénétration toute l'importance d'un Etablissement qui seroit également utile au Public, honorable aux Lettres, & glorieux à votre auguste Regence“.

L'éloquent Recteur ajouta, qu'il étoit persuadé que son Altesse Royale n'avoit point perdu de vuë ce grand objet, qu'il ne croioit pas que la difficulté des tems dût leur faire perdre l'esperance d'obtenir une faveur qu'ils obtiendroient aisément de sa justice s'ils n'aimoient mieux la devoir à sa bonté.

„ Il y a plus de neuf-cens ans, continua le savant Recteur, que l'Université est fondée, & toujours elle a été plus attentive à servir l'Eglise & l'Etat qu'à s'attirer des graces & des recompenses. . . . Elle souhaiteroit, reprit le charitable & désintéressé Recteur, & j'ose le dire, il seroit à souhaiter pour l'Etat que le nombre de ses disciples fût plus grand, & que l'impuissance où elle est de faire des leçons gratuites ne servît pas de prétexte & même de raison véritable à plusieurs pères de mener leurs enfans à des sources
„ beau-

„ beaucoup moins anciennes, & qui
„ certainement ne seront jamais plus
„ pures.

Enfin il termina sa Harangue par ce
morceau touchant. „ Les Rois voi
„ Ayeux nous ont accordé par estime
„ des distinctions honorables, c'est de
„ leur libéralité que nous tenons ces
„ ornemens & cette Pourpre sous la
„ quelle nous paroissions devant Vous;
„ mais il Vous étoit réservé d'y ajouter
„ un nouvel éclat, plus solide, & de
„ devenir en quelque sorte le second
„ fondateur de l'Université. Rendes
„ nos Arts, Monseigneur, véritable-
„ ment liberaux; affranchissez la fille
„ aînée de nos Rois de toute dépen-
„ dance qui la dégrade, ne lui laissez
„ que celle qui lui fait honneur, &
„ comptez sur le dévouement entier &
„ sur le souvenir éternel d'un Corps
„ qui fait encore moins profession de
„ science & de littérature que de re-
„ connoissance“.

Ce Discours fut prononcé le pre-
mier de fevrier mille-sept-cent-dix-
neuf. L'Arrêt qui assigna soixante &
six mille livres, à prendre sur les Pos-
tes & Messageries, pour être partagées
entre

entre les Professeurs de l'Université, fut signé le six par Monsieur le Regent. Le Garde des Sceaux scella les Lettres-patentes de la manière la plus gracieuse & la plus obligeante, & les envoya *gratis* à monsieur le Recteur. On voulut prendre une précaution bien sage pour assurer le succès de la faveur qu'on venoit d'obtenir: mais par malheur son Altesse Royale s'y opposa. C'étoit de statuer que tous ceux qui auroient fait leurs Humanités chez les Jésuites fussent incapables de prendre les Degrés dans l'Université.

Ce nouvel arrangement ne plut qu'aux Professeurs abandonnés; ceux qui étoient suivis, particulièrement les Professeurs de philosophie, n'en furent point du tout contents. Il eut d'abord l'effet qu'on avoit eu en vuë. Les écoliers pauvres, sur-tout ceux qui aspiraient à l'Etat Ecclesiastique, peuplèrent les collèges de l'Université. Mais bien-tôt ceux qui ne donnoient rien, furent aussi négligés que l'étoient avant le *gratis* ceux qui payoient mal ou d'une manière peu libérale: on s'en apperçut, ou l'on crut s'en appercevoir, peu à peu on retourna d'où l'on étoit

étoit venu, & depuis que ce n'est plus un titre pour être bien reçu à l'Archevêché que d'avoir étudié à l'Université, la solitude y est presque aussi grande qu'autrefois. Tant il est vrai qu'il est extrêmement difficile de détruire des préventions & des préjugés qu'on a laissés s'enraciner pendant un grand nombre d'années.

Affaire
de Bre-
tagne.

Une affaire d'une autre nature, moins importante en elle-même si l'on veut, mais plus intéressante pour son Altesse Royale, attira aussi l'attention de ce Prince. Je l'ai déjà dit, le Cardinal Alberoni avoit formé quelque intrigue en Bretagne: tandis que presque toutes les Troupes étoient du côté de la Navarre ou sur les côtes de Flandres & du Boulenois prêtes à passer au secours de l'Angleterre, une partie de cette Province devoit se soulever & être soutenue dans ses entreprises par les mécontents du Poitou. Le Duc d'Orléans, toujours attentif & fort bien servi, en eut des indices, qui furent bien-tôt suivis de preuves. Dès qu'il en eut, il établit à Nantes une Chambre ardente; plutôt pour répandre la terreur que pour sévir. Mon-

fieur

sieur de Castanieres, marquis de Chateauneuf, autrefois ambassadeur en Turquie & en Hollande, homme dont l'intégrité égaloit la pénétration, en fut fait Président: monsieur de Vaten fut chargé de faire la fonction de Procureur-général, il avoit tout au plus vingt-sept à vingt-huit ans, apparemment que ce fut l'abbé de saint Albin, avec qui il avoit été élevé à la Flèche, qui lui donna accès au Palais-Royal. Quinze ou vingt-mille hommes marchèrent en Bretagne pour appuyer les Arrêts de ce tribunal.

Les séances s'ouvrirent par un Discours brillant du Procureur-général. En vain, dit-il, l'auguste & sage Dépositaire de l'absolu Pouvoir vouloit signaler sa Regence par la mansuétude & la bonté, étouffer les premières semences des troubles par l'indulgence & la miséricorde, gagner par une effusion abondante de grâces des Sujets indociles, il s'est trouvé dans cette Province des esprits inquiets, amateurs de nouveautés & peu jaloux de partager avec le reste des membres de ce grand Etat le paisible bonheur que les soins éclairés & les travaux infatigables du Prince

Re-

Regent nous assurent de plus en plus exemple connu de tous les tems & de toutes les Nations , & que nous voions avec une douleur amère se renouveler de nos jours, que les bienfaits n'ont de pouvoir que sur les cœurs droits, sur les âmes vraiment vertueuses, & qu'ils ne font au contraire qu'ajouter à la témérité des gens mal-intentionnés les caractères odieux d'ingratitude & de noirceur. . . . Les Lettres de Commission que j'apporte seront un monument éternel de la sagesse & de la modération de Monseigneur le Regent, qui toujours lent à punir, lors même que tout semble crier vengeance, ne veut point de ces châtimens d'éclat, instrumens d'un pouvoir arbitraire, & dont les suites ne peuvent être que funestes à l'innocence même, il veut que la conviction du crime précède la punition qu'il en doit faire : en livrant quelques coupables aux rigueurs d'un sort qu'ils n'ont que trop mérité, il cherche à couper racine à des maux dont la contagion pouvoit gâter un peuple entier ; en un mot, s'il faut des exemples il n'en demande que de justes & d'utiles.

Ce

Ce Discours étudié, & digne d'un Academicien, fut suivi d'un Requistoire qui allarma toute la Province. Quantité de personnes furent arrêtées, & les prisons de Nantes furent remplies. Ce fracas se termina par la mort de cinq gentils-hommes qui eurent la tête tranchée. Le marquis de Pontcalec mourut comme une femme, en pleurant & en soupirant : il espéra vainement sa grace parce qu'il avoit tout découvert, & n'en eut point d'autre que de mourir le premier. Un des plus coupables, nommé Chemendi Senechal du Faouët, fut sauvé de la potence par les sollicitations des Jesuites, chez qui il avoit un frere. On accorda une amnistie générale à tous les autres Coupables; les biens des exécutés furent rendus à leurs veuves & à leurs enfants, & l'on peut dire que cet acte de sévérité fut accompagné de beaucoup d'équité & de moderation. La commission fut transférée de Nantes à l'arsenal de Paris; où elle subsista encore quelque tems: & les Commissaires durent être contents des récompenses qu'ils reçurent; monsieur de Chateaufneuf eut cent mille écus de

gratification, & tous les autres en requerront de proportionnés.

Je reviens à présent aux affaires de la Banque. Jamais elle n'avoit été du goût de monsieur d'Argenson Garde des Sceaux, soit zèle du bien Public, soit envie & jalousie contre Law, dont la faveur diminueoit la sienne, il s'étoit constamment opposé à ses projets : ce qui est de certain, c'est que ce magistrat, malgré les exemples illustres que donnoient en cette matière les Princes du sang, ne profita point aux Actions, & qu'il défendit à ses deux fils sous peine d'encourir son indignation, de se mêler de ce Commerce. Ses oppositions furent inutiles, la fortune de Law augmenta à proportion du succès de sa Banque & de ses prétendues Compagnies de Commerce : & le Garde des Sceaux, au commencement de mille sept-cent-vingt, eut le chagrin de voir cet Etranger revêtu de la Charge de Contrôleur général des finances, qu'il exerçoit lui-même depuis près de deux ans. Pour le dédommager, on créa une nouvelle Charge en sa faveur, sous le titre spécifique d'Inspecteur général de la Police du royaume.

royaume, son fils aîné, qui n'avoit pas encore vingt-quatre ans, fut fait conseiller d'Etat & Intendant de Valenciennes, le cadet, qui étoit de deux ans plus jeune, eut la Charge importante de Lieutenant de Police.

L'élévation de Law, & les nouvelles attributions qu'il obtint pour sa Banque, le mirent plus que jamais en état de tout envahir. On multiplia les Actions par deux Edits qui se succédèrent en vingt-quatre heures, on en créa pour cent-millions. La Banque ou la Compagnie des Indes, pour se rendre maîtresse de tout, se chargea de payer toutes les dettes, elle prêta au Roi quinze-cent millions, elle prit sur soi les dettes du Clergé, à qui il fut permis contre toute bienfaisance de convertir en Actions les remboursements qu'on lui avoit faits. Les fortunes immenses qui continuoient de se faire augmentoient la fureur publique à un point que la postérité aura peine à croire. On l'entretenoit par des bruits de flottes immenses qu'on préparoit, d'épreuves faites des mines du Mississipi, qu'on publioit produire beaucoup plus que toutes celles du Pe-

rou, du Mexique, & du Potosi, les Richesses même de Law, qui continuoit d'acheter de toutes mains, devinrent une preuve de la bonté de son système & un motif de confiance: il en étoit de même des libéralités immenses de son Altesse Royale; Elle donna un million à l'Hôtel-dieu, autant à l'Hôpital général, & autant aux Enfans-trouvés; Elle employa quinze-cent-mille livres à payer les dettes de plusieurs prisonniers; le marquis de Nocé, le comte de la Mothe, le comte de Roie, reçurent chacun une gratification de cent-mille livres en Actions, qui de cent-vingt-six, à quoi elles étoient pour lors, montèrent en deux mois jusqu'à deux mille.

Les achapts de Law me font souvenir d'une aventure assez singulière qui lui arriva. Monsieur de Novion, Président à-mortier, étoit chargé de dettes, comme le sont presque toujours les grands-seigneurs; pour profiter de l'occasion de s'acquitter il vendit à Law une de ses Terres: malgré les Edits il en stipula le payement en or; la somme monta à huit ou neuf-cent-mille livres. Le fils aîné de ce Président se
servit

servit du droit de retrait, & remboursa l'acheteur en Billets.

Ce fut sur-tout dans ces tems de calamité, dont je parle, que selon l'auteur de la Vie de Pomponius, *par un secret magique tout nouveau, les paroles s'assemblèrent & formèrent maints Edits que nul n'entendoit, & que l'air fut rempli d'idées creuses & de chimères.* Multitu- de d'E- dits en faveur du systé- me.

Pour vérifier le sens de ces expressions figurées, il suffira de donner l'extrait de quelques-uns de ces Edits. Le dix-huit février, mille-sept-cent-vingt, parut un Edit qui défendoit à tous orfèvres de fabriquer ou vendre aucun ouvrage d'or excédant le poids d'une once, excepté les croix des Evêques, Abbés, Abbeses, & Chevaliers des Ordres du Roi, de faire ni de vendre des ouvrages où il y autoit de l'argent appliqué, excepté ceux qui étoient employés dans les églises, de même que la vaisselle d'argent platte, sans une permission par écrit, à condition encore que ces différentes pièces de vaisselle n'excéderoient point le poids qu'on jugeoit à propos de prescrire, le tout à peine de confiscation des ouvrages

vrages & de trois mille livres d'amen-
de.

Le vingt-cinq suivant un autre E-
dit donna cours à toutes les espèces
d'or & d'argent, & supprima les cinq
pour cent que la Banque retenoit lorst-
qu'elle délivroit des Billets pour des
espèces. Les louis de la fabrication
de mille-sept-cent-dix-huit furent mis
à trente-six livres, ceux des fabrica-
tions de mille-sept-cent-neuf & mille-
sept-cent-quinze à trente livres, les
autres, aussi-bien que les pistoles d'Es-
pagne, à vingt-quatre livres douze
sols; les écus de la dernière fabrication
valaient six livres, d'autres sept, d'au-
tres six livres treize sols quatre deniers;
le marc d'or fut fixé à neuf-cent li-
vres, celui d'argent à soixante.

Le cinquième mars le Roi déclai-
roit, que pour établir une proportion
fixe entre les Actions de la Compagnie
des Indes & les Billets de la Banque,
& augmenter la circulation des espèces
monnoïées, il ordonnoit que le trésor-
rier de la Banque seroit rentrer aux é-
chéances les sommes qui lui étoient
duës, que les Actions de la Compa-
gnie

gnie des Indes vaudroient neuf-mille livres, que les Soumissions & Primes seroient converties en Actions, qu'on changeroit les Billets de Banque en Actions, & les Actions en Billets de Banque, que jusqu'à ce qu'il en fut autrement ordonné, les louis fabriqués en mille-sept-cent-dix-huit vaudroient quarante huit livres, ceux de la fabrication de novembre mille-sept-cent-seize, soixante, ceux de mai mille-sept-cent-neuf & de décembre mille-sept-cent-quinze, quarante livres, il y a-voit des écus à huit livres d'autres à dix, d'autres à huit livres, treize sols & quelques deniers, que le marc d'or seroit fixé à douze-cent livres, le marc d'argent à quatre vingt: que le Roi continueroit les remboursements, qu'il faisoit pour acquiter ses dettes, en ordres sur le caissier de la Compagnie qui les acquiteroit en Billets de Banque, que cette Compagnie constitueroit sur elle-même pour dix-millions de Rentes, à raison de cinq-cent-millions de capital, que ces Rentes seroient immeubles, susceptibles de saisies & oppositions, ou qu'elles seroient meubles au choix & à la volonté des Rentiers.

L'onzième du même mois une au-

re Déclaration, pour diminuer, disoit le préambule, le prix des Denrées, soutenir le crédit public, faciliter la circulation, augmenter le Commerce, & favoriser les manufactures, diminueoit le prix des espèces, abolissoit l'usage de l'or & ordonnoit des espèces nouvelles plus convenables au Commerce. En conséquence, elle défendoit absolument de garder aucunes espèces ni matières d'or, de garder d'autres espèces d'argent que les sixièmes ou douzièmes d'écus & les livres d'argent. *Faisons défenses, ce sont les termes de la Déclaration, aux officiers de nos Cours de monnoie, & autres y ressortissans, de souffrir qu'il soit jamais fabriqué à l'avenir dans les Hôtels de nos monnoies ou autres lieux de notre royaume aucunes espèces d'or, de quelque qualité qu'elles puissent être, à peine de privation de leurs offices, leur faisons pareilles défenses, & sous les mêmes peines, de souffrir qu'il soit fabriqué des écus ou autres espèces d'argent plus pesantes que de la taille de trente au marc.*

Le seizième du même mois on publia un Arrêt pour la fabrication des nouveaux écus d'argent, lesquels de-
voient

PHILIPPE D'ORLEANS. 81

voient avoir d'abord cours dans le Commerce pour soixante sols, & diminuer ensuite de cinq sols par mois, jusqu'à ce qu'il fussent réduits à vingt sols.

Un autre Arrêt ordonna qu'il seroit fait pour quatre-cent-trente-huit-millions de Billets de Banque, de mille, cent, & de dix livres, qu'il ne seroit plus fourni à la Banque de Billets pour les nouvelles espèces qui avoient cours, mais seulement pour les anciennes qui étoient décriées.

Quelque variation qu'il y eût dans ces Edits, ils tendoient au même but. Le Garde des Sceaux, pour les raisons que j'ai rapportées il n'y a qu'un moment, crut devoir s'exposer à tout afin d'arrêter les progrès d'un Etranger qui n'avoit plus que quelques pas à faire pour achever de précipiter la Nation dans une confusion dont rien ne pourroit la tirer. Son crédit étoit trop foible pour réussir dans ce grand dessein, il se joignit à monsieur le Blanc Secrétaire d'Etat de la Guerre, & à l'Abbé du Bois depuis peu Archevêque de Cambrai. Tous trois, sans paroître agir de concert, s'appliquè-

D s

Le Gar-
de des
Sceaux
entre-
prend de
renver-
ser le
système
& en
vient à
bout,

rent

rent à jeter des soupçons dans l'esprit de Monsieur le Régent contre le Contrôleur général : la conduire ne leur fournissoit que trop de matières. On représenta ses richesses excessives, on fit le détail de toutes les Terres qu'il avoit achetées jusque dans le fond de l'Auvergne, on insista sur les profits qu'il avoit fait faire aux Etrangers, sur les Actions qu'il avoit achetées sur la Banque d'Angleterre, il en avoit dit-on pour huit-cent-mille livres sterling, on fit remarquer qu'il étoit infiniment probable qu'il avoit fait passer en Angleterre & ailleurs de grandes sommes d'or & d'argent, que du moins, maître comme il étoit des Fermes, des monnoies, des Bureaux de la Banque, il étoit en son pouvoir de le faire, qu'un homme de ce caractère, sans nom, sans famille, pouvoit prendre le parti de se sauver de France, que le grand nombre de Terres qu'il avoit acquises étoient un gage mal sûr, que c'étoit peut-être un piège qu'il avoit tendu à la juste défiance, & qu'il étoit assez riche pour sacrifier quelques millions afin de s'en assurer plusieurs.

Ces discours firent impression & ébran-

branlèrent le Duc d'Orleans à un point, qu'un jour ce Prince dit au Garde des Sceaux, qui lui parloit plus fortement que les deux autres, qu'il pouvoit s'assurer de Law : monsieur d'Argenson, qui connoissoit l'attache excessive de ce Prince pour le système, craignoit quelque repentir de sa part, il demanda un ordre par écrit, il fut constamment refusé. Ce magistrat fit-il bien ? fit-il mal de ne pas se servir de la permission qu'on lui avoit donnée ? l'événement seul eut pu l'apprendre : ce qui est de certain c'est qu'un désaveu, ou formel, ou tacite, l'eût perdu de la manière la plus éclatante.

Ce moyen ayant manqué, on pensa à un autre : ce fut d'ouvrir les yeux au Public sur la fragilité des effets qu'on lui mettoit entre les mains au lieu de l'or & de l'argent qu'on lui ôtoit. Rien n'étoit plus difficile en apparence ; car l'entêtement étoit extrême, d'ailleurs il y avoit un vrai danger que la confiance qu'on perdrait au papier, ne changeât en rage & en désespoir le regret d'avoir perdu son argent. On en vint pourtant à bout : & ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est

que ce fut avec Law lui-même, que le Garde des Sceaux, toujours de concert avec le Secrétaire de la Guerre & le nouvel Archevêque de Cambrai, concerta l'Edit qui devoit porter le coup mortel à sa fortune & à son système. Cet Edit fameux, à qui tous ceux qui n'étoient pas encore absolument ruinés durent le reste de leur fortune, fut publié le vingt-unième de mai. Le préambule fera mieux comprendre que tout ce que je pourrois dire, avec combien d'adresse cette affaire fut maniée :

„ Le Roi ayant fait examiner en
„ son Conseil l'état où le royaume
„ se trouvoit réduit avant l'établisse-
„ ment de la Banque, pour le compa-
„ rer avec l'état présent, Sa Majesté
„ auroit reconnu que le haut prix de
„ l'argent avoit porté plus de préju-
„ dice au royaume que toutes les dé-
„ penses auxquelles le feu Roi avoit
„ été obligé pendant les différentes
„ Guerres, l'avarice du prêteur étant
„ montée au point d'exiger plus d'in-
„ terêt par mois que les loix n'en a-
„ voient réglé pour toute l'année.
„ Cette usure avoit même tellement
affoi-

„ affoibli le royaume, que les revenus
 „ de Sa Majesté n'étoient payés qu'en
 „ multipliant les contraintes contre
 „ les contribuables, le prix des Den-
 „ rées pouvant à peine suffire à payer
 „ les fraix de la culture, & les im-
 „ positions, les Propriétaires des Ter-
 „ res n'en retiroient rien : cette misère
 „ générale avoit forcé une partie de la
 „ Noblesse à vendre ses Terres à bas
 „ prix, pour se soutenir dans le ser-
 „ vice de Sa Majesté, & l'autre par-
 „ tie de cette Noblesse avoit ses
 „ biens saisis, les graces du Roi é-
 „ toient sa seule ressource, & Sa Ma-
 „ jesté étoit hors d'état d'en faire &
 „ même de payer les appointemens
 „ des Officiers & les pensions qui a-
 „ voient été accordées pour récom-
 „ pense des services. Les manufactu-
 „ res, la navigation, le Commerce,
 „ avoient presque cessé, le négociant
 „ étoit réduit à faire banqueroute, &
 „ l'ouvrier contraint d'abandonner sa
 „ patrie, pour chercher à travailler
 „ chez l'Etranger. Tel étoit l'état
 „ où le Roi, la Noblesse, les négoc-
 „ cians & les peuples étoient réduits,
 „ pendant que le prêteur d'argent vi-

voit seul dans l'abondance, & le
royaume auroit pû tomber dans un
dérangement général si Sa Majesté
n'avoit apporté un prompt remède
à ces maux. Par l'établissement de
la Banque & de la Compagnie des
Indes, le Roi a remis l'ordre dans
ses affaires, la Noblesse a trouvé
dans l'augmentation du prix de ses
Terres les moyens de se libérer, le
Commerce & la navigation sont ré-
tablis, les Terres sont cultivées &
l'artisan travaille. Mais malgré les
avantages sensibles que ces établisse-
mens ont procuré, il s'est trouvé
des personnes assez mal-intentionées,
pour former le dessein de les détrui-
re, & qui obligèrent Sa Majesté de
donner l'Arrêt de son Conseil du
cinquième mars dernier, pour sou-
tenir par l'affoiblissement des mon-
noies le crédit de ces établissemens
si utiles & si nécessaires. Par cet
Arrêt Sa Majesté avoit réduit les
différentes natures de papiers de la
Compagnie des Indes à une seule es-
pèce, & ordonné que les Actions
fussent convertibles en Billets de la
Banque, & ces Billets en Actions

,, sui-

suivant la proportion qui étoit alors la plus juste par rapport à la valeur des espèces. Cet affaiblissement des monnoies & la grande faveur des Actions ont donné les moyens aux débiteurs de se libérer. Il restoit à Sa Majesté d'avoir l'attention de pourvoir à l'emploi des sommes qui devoient être remboursées, aux mineurs, aux hôpitaux, aux communautés, & autres créanciers les plus privilégiés, & en même-temps à rétablir le prix des monnoies dans une proportion qui convint au Commerce étranger & au débit des denrées. Sa Majesté a pourvu à ces différents objets par les Arrêts, & particulièrement par sa Déclaration du onzième mars dernier qui ordonne les réductions du prix des espèces : mais comme ces réductions doivent nécessairement produire une diminution non-seulement sur le prix des denrées & des biens meubles, mais encore sur le prix des Terres & autres biens immeubles, Sa Majesté a jugé que l'intérêt général de ses Sujets demandoit qu'on diminuât le prix ou la valeur numeraire des Actions.

„ tions des Indes & des Billets de la
„ Banque, pour soutenir ces effets
„ dans une juste proportion avec les
„ espèces & les autres biens du royaume,
„ mes, empêcher que la plus forte
„ des espèces ne diminuât le crédit
„ public, donner en même-tems aux
„ créanciers privilégiés les moyens
„ d'employer plus favorablement les
„ remboursements qui pourroient leur
„ être faits, & enfin, prévenir les
„ pertes que ses Sujets souffriroient
„ dans le Commerce avec les Etran-
„ gers. Et Sa Majesté s'est déter-
„ minée d'autant plus volontiers à
„ cette réduction qu'elle sera même
„ utile aux propriétaires des Actions
„ des Indes & des Billets de Banque,
„ puisque ces effets auront leurs repa-
„ rations ou devidends avec plus d'a-
„ vantage, & qu'ils seront convertis-
„ bles en monnoie forte qui produira
„ au moins cinquante pour cent de
„ plus en espèces ou matière d'argent,
„ après la réduction qu'à présent. Sur
„ quoi oüi le rapport du sieur Law,
„ conseiller du Roi en tous ses Con-
„ seils, Controleur général des Fi-
„ nances, SA MAJESTÉ ETANT

„ EN

EN SON CONSEIL, de l'avis de
 Monsieur le Duc d'Orleans Régent,
 a ordonné & ordonne, que les Ac-
 tions de la Compagnie des Indes &
 les Billets de la Banque seroient ré-
 duits d'un cinquième le jour de la
 publication de l'Arrêt, & d'un
 vingtième le premier de chaque
 mois, à commencer par le mois de
 juillet, de manière qu'après le pre-
 mier de décembre ils seroient dimi-
 nués de la moitié, c'est-à-dire que
 les Billets & Actions de dix-mille
 livres n'en vaudroient plus que cinq-
 mille, & ainsi des autres à propor-
 tion.

„ Sa Majesté, prévoyant que ceux
 „ de ses Sujets qui se trouveront por-
 „ teurs de sommes considérables en
 „ Billets de Banque les pourront con-
 „ vertir avec avantage en Actions de
 „ la Compagnie des Indes, & vou-
 „ lant soulager les Particuliers qui
 „ n'ont pas une fortune suffisante pour
 „ parvenir à un pareil emploi, or-
 „ donne que pendant le cours de la
 „ présente année, jusqu'au premier
 „ janvier mille-sept-cent-vingt-& un,
 „ les Billets de Banque seront reçus
 „ dans

„ dans les Recettes des Tailles & au-
 „ tres Impositions, tant des Générali-
 „ tés des pays d'Élection que des pays
 „ d'Etats, & même dans les greniers
 „ à sel, pour la valeur entière qu'a-
 „ voient lesdits Billets avant les réduc-
 „ tions ordonnées par le présent Ar-
 „ rêt “.

Observa-
 tion sur
 cet Edit.

Il est inconcevable que Law n'a-
 pas vû que cette réduction étoit la ruine
 de son système; qu'elle auroit par
 rapport à ses Billets & ses Actions au-
 moins le même effet qu'elle avoit eu
 par rapport à l'argent; que l'argent &
 les Billets étant également décriés &
 incertains, /il n'auroit point de ressource
 ce; que dans cette incertitude l'amour
 & l'estime de l'argent se reveilleroient
 & qu'on comprendroit que l'argent
 toujours quelque prix, au lieu que le
 papier peut cesser d'en avoir; que l'a-
 me & l'essence de son système, si je
 puis m'exprimer ainsi, étoit la préfé-
 rence qu'il avoit sù donner à ses pa-
 piers sur l'argent; que cette préférence
 ôtée par l'égalité d'incertitude ou plu-
 tôt par une égale certitude de déperis-
 sement, il étoit absolument impossi-
 ble qu'il ne fût pas renversé, que tou-

PHILIPPE D'ORLEANS. 91

es les Fermes & tous les Bureaux du Roi étant réunis à la Banque ou à la Compagnie des Indes, toute la perte des Billets qu'elle recevroit pour leur valeur entière, malgré leur réduction, retomberoit sur elle; ne savoit il pas que tout l'or & l'argent du royaume, les Terres, l'industrie, la Liberté même de ses habitans ne suffiroient pas pour acquiter la multitude immense de Billets & d'Actions? ignoroit-il qu'une grande partie de l'argent qu'il avoit attiré dans les coffres de la Banque en étoit sorti pour la Guerre contre l'Espagne, pour entretenir les Alliances, sur-tout qu'il étoit entre les mains des grands Mississipiens, sans compter ce que lui même & d'autres en avoient fait passer dans les pays étrangers? & par une suite nécessaire, qu'il ne se pouvoit faire que les Billets, de niveau avec l'argent, fussent changés en espèces? il est vrai que les motifs de l'Arrêt étoient spécieux, & que l'éloge qu'on y faisoit de la Banque étoit extrêmement flatteur mais Law avoit reçu tant de louanges qu'il devoit y être insensible, & accoutumé lui-même à faire illusion par de prétendues utilités,

utilités, il auroit dû s'appercevoir de celle qu'on vouloit lui faire

Soit surprise, soit erreur de sa part, l'Edit passa, & eut l'effet qu'on s'étoit promis. Les Billets perdirent leur crédit, & quelque effort qu'on fit dans la suite on ne put le retablir. Le papier cessa d'être prosrit & l'argent fut remis en honneur. On alla le chercher dans l'endroit où on l'avoit porté avec tant d'empressement: on ne l'y trouva plus; du moins n'y en avoit-il pas la centième partie de ce qu'il auroit fallu pour contenter la multitude infinie de demandeurs.

Murmures, menaces du peuple à la chute du système.

Ce coup, auquel on ne s'étoit point attendu, causa une consternation générale. Le même esprit de vertige qu'il avoit donné une si grande faveur aux Papiers, fit regarder leur dépérissement comme le plus grand des malheurs, & on cria de tous côtés. Le Duc de Bourbon, le Prince de Conti, le Maréchal de Villeroi, qui ne s'étoient point trouvés au Conseil où cet Arrêt avoit été passé, réclamèrent contre, & prétendirent qu'on devoit le révoquer, sous prétexte qu'il n'avoit point été vu au Conseil de Regence. Le Parlement

intervint & demanda la même chose :
 fut, d'abord assez mal reçu, mais le
 bruit qui se faisoit de tous côtés lui
 fit obtenir une audience favorable ;
 Monsieur le Regent dît obligeamment,
 qu'il étoit bien aisé que cette occasion
 servît à le raccommoier avec le Parle-
 ment, qu'il se conduiroit par ses avis,
 & qu'il le prioit de nommer quatre
 Députés pour conférer avec lui sur ces
 affaires. Les Agioteurs, les Action-
 naires qui n'avoient point réalisé, qui
 avoient converti en nouveaux papiers
 les profits qu'ils avoient faits dans ce
 Commerce étoient au désespoir ; Pa-
 ris étoit sur le point d'en éprouver les
 horreurs : on répandit même des bil-
 lets qui les annonçoient, en ces ter-
 mes *L'on vous donne avis que l'on doit
 faire une saint-Barthelemi samedi ou
 dimanche si les affaires ne changent de
 face, ne sortez, ni vous ni vos domesti-
 ques, Dieu vous préserve du feu.* Pour
 calmer les esprits on révoqua le vingt-
 sept l'Edit du vingt-un. L'empresse-
 ment à changer les billets en argent
 n'en fut pas moins grand : on jugea
 par là que le mal étoit sans remède.
 Dès le vingt-neuf on publia un Arrêt
 qui

qui permettoit à tous ceux qui voudroient, même sans payer aucuns droits de faire entrer dans le Royaume des espèces & matières d'or & d'argent. Un autre du premier de Juin permit à toutes personnes d'avoir en leur possession & de garder telles sommes d'espèces qu'elles jugeroient à propos. C'étoit annuler la révocation de l'Édit du vingt-un de mai : car dans la situation où étoient les choses, il ne pouvoit arriver que les Billets reprissent leur faveur si l'or & l'argent reprénoient la leur, & on pouvoit appliquer au Papier ce que les amis d'Amant c'étoit aussi un homme à système aussi bien que Law, lui dirent de Mardochée, si cet ennemi commence à prévaloir sur vous, vous ne pourrez lui résister, il vous accablera.

Il étoit naturel, que le peuple qui ne raisonne point, que les Agioteurs & autres Mississipiens, fussent infiniment mécontents de la chute du système : mais il n'étoit point naturel que les gens sensés, le Parlement sur-tout, ce Corps si éclairé, entraissent dans les mêmes sentimens, c'étoit contre leur avis que ce système avoit été établi, sans

ans doute qu'ils en prévoient alors les tristes suites. Les divers événemens avoient dû les convaincre qu'on avoit en vuë de surprendre la crédulité des peuples. Ils n'avoient pû ignorer que le Commerce du Mississipi étoit imaginé, du moins infiniment exagéré, il étoit aisé de comprendre que les fortunes immenses qui s'étoient faites, ne pouvoient venir que du débris de quantité d'autres fortunes renversées par le système, que l'argent par lui-même ne produisoit qu'autant qu'il étoit employé, que depuis ces nouveaux établissemens, il ne s'étoit établi en France aucune nouvelle manufacture, aucun nouveau Commerce, enfin, que cette comédie devoit finir, que l'intrigue devoit être dénouée, & que le dénouement devoit consister à reconnoître enfin que l'argent valoit mieux que le papier, & qu'on avoit eu grand tort de préférer le dernier au premier.

On ne fit point ces réflexions. Les plaintes loin de diminuer augmentèrent. Cet Edit fut attribué au Gardes des Sceaux : chacun craignant pour soi & pour sa fortune, à cause du chagrin

Retour
du Chan-
cellier.

grin que cette affaire cauſoit au Duc d'Orleans, ceux qui y avoient eu part n'eurent garde de l'avouer; monsieur Le Blanc, monsieur l'Archevêque de Cambrai, abandonnèrent ce magiſtrats. Il fut reſolu que pour calmer le peuple & contenter le Parlement on rappelleroit monsieur d'Agueſſeau & qu'on lui rendroit les Sceaux. Le ſeptieme juin au ſoir, l'Archevêque de Cambrai alla chez monsieur d'Argenſon les lui demander de la part de ſon Alteſſe Royale. Il les porta lui-même : ſa diſgrace fut accompagnée de beaucoup de marques de diſtinction; il conſerva le titre de Garde des Sceaux, & il lui fut libre de venir aux Conſeils quand il lui plairoit.

Cet homme d'un eſprit ſi ferme, qui s'étoit attendu à ce changement, qui avoit ſouvent dit que les honneurs de ces tems-là n'étoient que des honneurs ambulans, eut le ſort de tous ceux qui ont occupé de grands poſtes. Il ne put réſiſter au chagrin, ſur-tout lorsqu'il vit qu'on avoit ôté la Lieutenance de Police à ſon ſecond fils, pour qui il avoit une tendreſſe particulière (car ſon aîné ne quitta l'Intendance de Ver-

len-

eric
quat
ne
toin
fait
ctin
de s
faire
a l
am
a p
e d
rai
e jo
e un
res
ang
ann
pixa
eup
on c
s-d
ure
ran
n p
oier
èbr
Il
enri
To

anciennes qu'en mille-sept-cent-vingt-quatre.) Il se retira à la Magdelaine de Trainel au fauxbourg saint Antoine, dans une maison qu'il y avoit fait bâtir, où il avoit coutume de se retirer de tems en tems, sous prétexte de s'y appliquer plus librement aux affaires les plus importantes. Je parle de la sorte, car tout Paris a cru, & sa famille en a rougi plus d'une fois, que la passion qu'il avoit pour la Supérieure de cette Communauté, en étoit le vrai motif. A peine y eut-il été quinze jours qu'il fut attaqué d'une jaunisse universelle, à quoi se joignirent d'autres accidents encore plus fâcheux : il languit jusqu'au huitième d'avril de l'année suivante qu'il mourut âgé de soixante-huit ans. La haine du menu peuple de Paris se reveilla à la vuë de son corps, qu'on portoit à saint Nicolas-du-Chardonneret, où étoit la sépulture de ses ancêtres : le tumulte fut grand, peu s'en fallut qu'il ne fût mis en pieces, & ses deux fils, qui fuioient dans leur carosse la pompe funèbre, furent obligés de se sauver. Il ne se servit point de sa faveur pour s'enrichir, à peine laissa-t-il cinq ou

six-cent-mille francs de plus qu'il n'eût
 soit laissé s'il fut mort Lieutenant de
 Police. Les pots de vin du renouvel-
 lement des Fermes eussent monté plus
 haut s'il eut voulu se les approprier
 & les Sceaux, qu'il avoit tenus pendant
 deux ans & demi, valent au moins cha-
 que année cent mille écus, & personne
 ne doutera que Law n'eût été charmé
 de le voir profiter des Actions. Sa
 mille profita pourtant de son élévation
 son frere, d'Archevêque d'Ambrun &
 transféré à l'Archevêché de Bourdeaux
 son beaufrere, monsieur de Caumont
 Evêque de Vannes, fut fait Evêque de
 Blois, ses deux fils furent richement
 mariés, sur-tout l'aîné qui épousa la
 fille unique de monsieur de Melian, le
 tendant de Flandres, dont il aura dou-
 ze ou quinze cent mille livres.

Monsieur d'Argenson, en quittant
 l'exercice de sa Charge ne perdit
 l'estime ni la confiance du Regent, le
 Prince le consulta sur les affaires
 plus importantes, & il se trouva bon
 de l'avoir fait. A l'occasion de la
 route du système, on conseilla au
 d'Orleans de faire tenir un Lit de Jus-
 tice. L'ancien Garde des Sceaux

consulté sur cette démarche critique, répondit que le Lit de Justice ne remédieroit à rien, qu'on pourroit y déclarer le Roi majeur, & que c'étoit apparemment le but des auteurs de ce Conseil.

Le retour de monsieur d'Aguesseau fut fort applaudi: mais sa présence & son application constante ne purent redresser les affaires; on fut obligé de les laisser suivre la pente qu'elles avoient prise, on crut même devoit accélérer leur chute, & dès le mois d'octobre suivant les Billets de la Banque furent absolument décrédités & hors d'usage. Leur valeur, conservée par l'autorité absolue de la Cour & diminuée par la juste décision du Public, donna lieu à d'étranges abus, que l'Edit du vingtunième de mai auroit empêché. L'argent, malgré les diminutions à quoi il étoit sujet par les Edits, ayant repris le dessus, les Billets se vendirent à un fort bas prix; de manière, qu'on se crut heureux de n'y perdre que soixante & dix ou quatrevingt pour cent. Ceux qui devoient, en acheter, & avec un marc d'argent, qui n'auroit dû valoir que trente livres, ils

se trouvèrent en état d'acquiescer quatre ou cinq cent livres de dettes. Un gentil-homme titré du Hainaut trouva le moyen de les avoir encore à meilleur marché. Il emprunta à Tournai six mille florins ; cette somme, convertie en argent de France, tripla, & lui fit dix-huit mille francs, il trouva des Billets à soixante-&-quinze & quatrevingt de perte : ainsi les six-mille florins lui valurent au moins soixante & douze-mille francs en Billets, il les distribua à ses créanciers, & crut avoir payé ses dettes. Le fils d'un marchand d'Amiens ne fut pas si heureux : pour son Commerce il avoit emprunté de son père une somme d'argent assez considérable, il le paya en Billets, le père, outré de l'ingratitude de son fils & du tort qu'il faisoit à ses autres enfants, les garda, & par son Testament il les lui assigna pour sa part dans sa succession. L'auteur des Lettres Persannes fit en ces tems-là une peinture ingénieuse & fidèle de la triste situation de la France : comme je ne crois pas qu'on puisse rien y ajouter, je vais la transcrire, du moins elle se musera agréablement.

Les

„ Les Ministres, dit le Persan sup- Triste é-
 „ posé, se succèdent ici comme les rat de la
 „ saisons. Depuis trois ans j'ai vu chan- France.
 „ ger quatrefois de système sur les Fi-
 „ nances. On lève aujourd'hui en
 „ Perse & en Turquie les subsides de
 „ la même manière que les fondateurs
 „ de ces Monarchies les levoient; il
 „ s'en faut bien qu'il en soit ici de mê-
 „ me. Nous croyons qu'il n'y a pas
 „ plus de différence entre l'administra-
 „ tion des revenus du Prince & de
 „ ceux d'un Particulier, qu'il y en a
 „ entre compter cent-mille *Tomans* ou
 „ en compter cent. Mais il y a ici
 „ bien plus de finesse & de mystère.
 „ Il faut que de grands génies travail-
 „ lent nuit & jour, & qu'ils enfan-
 „ tant sans cesse & avec douleur de
 „ nouveaux projets. . . . La France à
 „ la mort du feu Roi étoit un corps
 „ accablé de mille maux; N... prit
 „ le fer à la main, retrancha les chairs
 „ inutiles & appliqua quelques remé-
 „ des topiques: mais il restoit tou-
 „ jours un vice intérieur à guérir;
 „ un Etranger est venu qui a entre-
 „ pris cette cure; après bien des re-
 „ mèdes violens, il a cru lui avoir

rendu son embonpoint, & il l'a seu-
lement renduë bouffie. Tous ceux
qui étoient riches il y a six mois
sont à présent dans la pauvreté, &
ceux qui n'avoient pas de pain re-
gorgent de richesses. Jamais ces
deux extrémités se sont touchées de
si près. L'Etranger à tourné l'Etat
comme un fripier tourne un habit:
il a fait paroître dessus ce qui étoit
dessous, & ce qui étoit dessous il l'a
mis à l'envers. Quelles fortunes
inesperées, incroyables même à ceux
qui les ont faites! Dieu ne tire pas
plus rapidement les hommes du
néant: que de valets servis par
leurs camarades! Tout ceci produit
les choses les plus bizarres: les la-
quais qui avoient fait fortune sous le
règne passé vantent aujourd'hui leur
Noblesse, ils rendent à ceux qui
viennent de quitter la livrée dans un
ne rue, tout le mépris qu'on avoit
pour eux il y a quelques mois. Ils
crient de toutes leurs forces, la No-
blesse est ruinée, quel désordre dans
l'Etat! quelle confusion dans les
rangs! on ne voit que des inconnus
faire fortune. Je te promets que
ceux-

„ ceux-ci prendront bien leur revan-
 „ che sur ceux qui viendront après
 „ eux, & que dans trente ans ces
 „ gens de qualité feront bien du bruit“.

Monsieur l'Evêque de Castres, dans
 une Lettre qu'il écrivit au marquis
 de la Vrillière Secrétaire d'Etat pour
 les Ecclésiastiques, fit la même pein-
 ture, mais dans un goût tout diffé-
 rent: son peinceau, comme il devoit
 l'être en pareille occasion, avoit été
 trempé dans le sang & dans les larmes.
 Il ne dépeignoit que son diocèse,
 mais sa peinture convenoit au reste du
 royaume:

„ L'inondation des papiers, disoit
 „ ce Prélat, a presque fait autant de
 „ mal dans nos cantons, que les flam-
 „ mes en ont pu faire en Bretagne.
 „ (Les deux tiers de Rennes venoient
 „ d'être brûlés.) Qu'importe que nos
 „ maisons n'ayant pas été réduites en
 „ cendres, si de tout ce que nous a-
 „ vions de plus nécessaire il ne nous
 „ reste qu'une matière qui n'est pro-
 „ pre qu'à être jetée au feu. Quel
 „ changement six mois n'ont-ils pas
 „ apporté aux fortunes qui parais-
 „ soient les mieux établies! On ne

„ sauroit le comprendre sans le voir,
„ & on ne sauroit le voir sans être ac-
„ cablé de douleur. Plus de Com-
„ merce, plus de travail, plus de
„ confiance, plus de ressource ni dans
„ l'industrie, ni dans la prudence, ni
„ dans l'amitié, ni dans la charité
„ même... Que n'aurois-je pas à
„ vous dire de la triste situation de
„ mon Clergé, qui perd beaucoup
„ plus par les remboursemens qu'il ne
„ sauroit gagner par les réductions...
„ Sur-tout que deviendront les Reli-
„ gieuses, qui chercheront inutilement
„ des aziles près de leurs parents rui-
„ nés quand leur misère me forcera de
„ les dispenser de la clôture... Nos
„ malheurs déjà si grands deviennent
„ tous les jours plus fâcheux, par la
„ peste qui désole la Province & qui
„ nous menace de si près. Nos Com-
„ munités sont hors d'état de fournir
„ aux plus légères dépenses qu'il fau-
„ drait faire pour éviter la communi-
„ cation suspecte. Que sera-ce si le
„ mal, qui s'approche peu à peu,
„ vient jusqu'à nous? A quoi pouvons-
„ nous nous attendre? Ne faudra-t-il
„ pas que tout périsse? Heureux en ce
„ tems-

„ tems-là ceux que Dieu appellera les
 „ premiers, & qui n'auront pas le
 „ malheur de voir périr leurs frères
 „ sans pouvoir leur être d'aucun se-
 „ cours... Encore, si l'on nous de-
 „ mandoit des Billets, nous n'aurions
 „ que trop de facilité d'en fournir:
 „ mais on veut des espèces, & nous
 „ n'en avons plus.... Mes peuples &
 „ moi ne cesserons point de demander
 „ à Dieu qu'il lui plaise d'inspirer à
 „ nos maîtres autant de bonne volonté
 „ pour nous qu'il nous donne d'amour
 „ pour leur personne & de passion
 „ pour leur service. Je vous prie d'en
 „ vouloir assurer Monseigneur le Duc
 „ d'Orleans “.

On ne négligea rien pour se justifier
 par rapport à l'acquit des dettes de la
 couronne. On publia un long mé-
 moire qui détaillait les dettes laissées
 par Louis quatorze: elles montoient
 à deux-milliards & soixante-deux-mil-
 lions, dont l'intérêt par an devoit cou-
 ter à l'Etat quatrevingt-dix-millions.
 Ces dettes, selon ce mémoire, étoient
 réduites au Principal de trois-cent-
 quarante-millions, dont l'intérêt, par
 la réduction au denier cinquante, n'é-

zoit plus que de six millions quatrevingt dix-mille livres. Cette diminution eût été un prodige si elle n'eût pas été faite aux dépens des Particuliers. Ainsi ce mémoire, à parler exactement, prouvoit à la France en général, qu'elle étoit appauvrie presque de deux milliards, & peut-être en eût-on trouvé davantage, si chaque Particulier eût fait le mémoire de sa perte.

On tâcha aussi de diminuer le nombre des Actions, en taxant les Actionnaires à un certain nombre d'Actions. Les Seigneurs Mississipiens, dont Son Altesse Royale s'étoit chargée de faire exécuter le rôle, firent les choses avec fort bonne grace, le duc de Bourbon, Law, le duc d'Antin, le duc de Force, le marquis de Lassai & plusieurs autres, en rendirent une quantité prodigieuse.

Ce fut dans ces tems de crise que monsieur de la Jonchères, un des secrétaires de l'Extraordinaire des Guerres, publia un système de Gouvernement aussi singulier qu'en le puisse. Il prétendoit acquitter les dettes du Roi, celles du Clergé, & des pays d'Etat, rembourser les Charges de Justice, &c.

Plaisant
système
de Flan-
drees,

PHILIPPE D'ORLÉANS. 107

lice & Finances, d'augmenter considérablement la paye des Troupes, d'entretenir trois - cent - cinquante - mille hommes en paix comme en guerre, de rétablir la Marine, il devoit de plus mettre le Roi en état de donner vingt - cinq millions à chacun des Princes du sang, un million cinq - cent - mille livres aux autres Princes, Ducs, Maréchaux de France, Cardinaux, Ministres & Secrétaires d'Etat, Gouverneurs de Provinces, & cent - mille livres à chacun des Archevêques, Evêques, Abbés crosse & mitre, aux Présidens à mortier, Procureurs & Avocats - généraux du Parlement de Paris, premiers Présidens de toutes les autres Parlemens, & Chefs de toutes les Cours souveraines, aux Lieutenants - Généraux & Maréchaux de camp, Brigadiers des Armées du Roi, Etats - majori des Provinces; malgré toutes ces dépenses, on prétendoit démontrer, que le peuple, par ce système, se trouveroit six fois plus riche qu'il n'étoit alors. Pour exécuter ces promesses magnifiques, il eût fallu que celui qui les faisoit eût eu le secret de changer les pierres en or; encore à peine ce chan-

gement lui eût-il suffi.

Système
raisonna-
ble, mais
qui ne se-
ra jamais
suivi.

Le vrai système en France, pour que les finances du Roi fussent proportionnées à la grandeur de ses Etats, à la multitude de ses Sujets, à leur industrie, à la fertilité des Terres, ce seroit que le Commerce n'y fût point gêné, que les impôts s'y levaissent d'une manière plus simple, plus égale, que cette multitude de Gardes, de Commis, fût supprimée, & que chaque Province, comme celles qui ont des Etats, fût chargée de fournir une certaine somme. Il n'en est point à ces conditions ne payât volontiers tant que le Roi en tire actuellement, n'y gagnassent-elles que les profits immenses que font les Traitans, elles seroient trop heureuses, mais bientôt devenues plus riches par la facilité du Commerce, elles seroient en état de fournir de plus grands secours. On suppose, par exemple, que de tout ce qu'on lève sur la Normandie par les différentes impositions dont cette Province est chargée, il entre dans les coffres du Roi trente-millions, qu'on lui laisse la liberté de fournir cette somme de la manière dont elle le jugera à propos,

pos, ne la trouvera-t-elle pas? le plaisir seul qu'auroient ses habitans d'être délivrés des vexations que leur font souffrir les Garde-sel, les Commis des Aides, les Collecteurs, les Receveurs, les Huissiers des Tailles, les détermineroit à faire les derniers efforts plutôt que de les éprouver encore. Je le sai, pour ramasser ces trente millions, il faudroit des taxes, elles ne se lèveroient point sans frais: mais aussi l'on m'avouera qu'il en faudroit beaucoup moins. Est-il donc nécessaire que tous ceux qui manient les deniers du Roi soient opulents? en faut-il tant? un Receveur ou deux dans chaque ville ne suffiroient-ils pas? Ces Receveurs particuliers auroient tous rapport à un Receveur-général de la Province, qui remettroit immédiatement au Controleur-général ce qu'il auroit reçu des Receveurs particuliers. Pour accélérer les paiements, il suffiroit de régler, que les Particuliers qui n'auroient pas satisfait à leur taxe dans un certain tems, seroient obligés de payer de plus, après ce terme expiré, le sol ou les deux sols pour livres.

Les taxes pour les habitans de la

campagne seroient assés sur les terres
même & sur les bestiaux, non sur le
Commerce qu'ils seroient d'ailleurs
bien moins sur leur dépense à s'habiller
et à se nourrir. Toutes exemptions
cesseroient. L'imposition sur les Taxes
se feroit sur le prix des trois ou quatre
derniers baux, y compris les charges
de la Taille, du sel, capitation,
subvention, usances, que les Fermiers
sont ordinairement obligés d'acquiescer.
Par rapport aux villes, ce seroit aux
magistrats à y établir les impositions
proportionnées à la quote-part qu'ils
devroient fournir, tant pour droit de
boutique, de carrosse, de domestique.
L'eau-de-vie & les autres choses qui
ne sont pas d'un usage commun ou né-
cessaire ne peuvent guères être trop
taxées. J'ose l'assurer, si le Roi en
aujourd'hui trois-cent-millions de ses
peuples, il en tireroit le double de la
manière dont je parle, sans que pour
cela ses peuples fussent aussi misérables
qu'ils le sont. Cette manière, que je
ne fais qu'indiquer, seroit si facile
qu'on ne conçoit pas qu'elle ne soit
point établie. Croiroit-on que la sûreté
du Gouvernement demande que les
peu-

peuples ne soient pas dans l'abondance, la nécessité les rend plus souples, et que sans elle dans le besoin on ne trouveroit pas de Soldats ?

Les papiers hors d'usage subsistoient toujours : il falloit pourtant les retirer. Des volumes entiers de l'ancien état des pour décrire les différentes manières dont on se servoit pour y réussir. Dans la recherche qu'on en fit, on en trouva, ou en fit semblant d'en trouver beaucoup au-delà de ce qu'il y en avoit de marqués sur les registres de la Banque. En un mot, ils eurent le sort qu'ils devoient avoir, ils furent brûlés comme l'avoient été les Billets de l'Etat. Les fortunes dérangées demeurèrent rétablies, les fortunes établies demeurèrent renversées, tous ceux qui devoient, restèrent quittes de leurs dettes sans les avoir payées, ceux à qui il étoit dû, restèrent pauvres. Je ne puis m'empêcher de le dire, heureux les peuples, chez qui l'autorité du Gouvernement est tellement tempérée qu'on ne tenteroit qu'à la perte d'y faire de pareils bouleversemens.

Les affaires pourtant ne se passèrent point à Paris sans tumulte. Le car-

rolle

rosse de Law, où on le croyoit, fut brisé en mille pièces, on eut toutes les peines du monde à empêcher que sa maison ne fût pillée. L'esprit de rage & de fureur, qui en porta plusieurs à se tuer de leurs propres mains, devoit tout faire appréhender à ceux que l'on regardoit comme les auteurs de ses misères. Le Duc d'Orleans parut intrépide: le Palais royal fut ouvert à l'ordinaire, ce Prince sans Gardes donna ses audiences, & se montra dans Paris. Il n'abandonna pas même Law: & le garda jusqu'au mois de décembre de l'année mille-sept-cent-vingt, qu'il le congédia à petit bruit.

Ce malheureux auteur des maux de la France, partit dans une chaise de poste de son Altesse serenissime le duc de Bourbon. Il passa par Valenciennes: le fils aîné de monsieur d'Argenson le fit arrêter pendant douze heures dans l'auberge où il étoit descendu, & où malgré ses précautions il avoit été reconnu. En vain il représenta que l'équipage qui le conduisoit prouvoit qu'il ne fuyoit pas: on lui répondit sagement, qu'il avoit pu prendre ces sortes de précautions pour assurer sa fuite, qu'on ne pouvoit trop s'assurer d'un

d'un homme qui avoit tous les secrets de l'Etat, que du reste, étant impossible qu'il ne fût suivi, si sa retraite n'étoit pas autorisée, on le laisseroit continuer sa route au cas qu'après un certain tems on n'entendît parler de rien. La conduite de cet Intendant fut fort approuvée.

Ce fut dans ces tems de trouble que le Duc d'Orleans maria mademoiselle de Valois sa fille au Prince héritaire de Modène. Cette jeune Princesse, effrayée de ce qu'on publioit de l'exacte régularité de cette Cour, où tout, disoit-on, se faisoit au son de la cloche, eut beaucoup de peine à se résoudre à quitter la France, elle repandit bien des larmes : elle se rendit à la fin aux rémontrances & à l'autorité de son Altesse Royale. Pour adoucir le chagrin de cette Princesse, le Roi lui fit des présents magnifiques, le collier de perles, la croix & les pendants d'oreilles qu'elle reçut de la main de Sa Majesté furent estimés huit-cent-mille livres, les autres bijoux en valoient bien dix-sept-cent-mille, sa toilette, sa garde-robe, les étoffes qu'elle emporta, revinrent à quinze-cent-mille li-

livres. Le Roi ayant des filles, apparemment qu'il en mariera quelqu'une à quelque Prince étranger, je doute qu'il la meuble plus richement.

Les succès de la Guerre contre l'Espagne, la Bretagne soumise & tranquille, le Duc d'Orleans ne craignoit plus les suites des intrigues formées contre lui, il rendit la liberté au duc, à la duchesse du Maine & aux deux Princes leurs enfants. L'entrevue avec le duc du Maine fut tranquille, & on parut se reconcilier de bonne-foi. Il n'en fut pas de même par rapport à la duchesse. Elle voulut une explication sur les causes du traitement rigoureux qu'on lui avoit fait: *s'en parlons plus madame*, dit le Duc d'Orleans, *tout est pardonné & oublié*; ce mot *pardonné* la choqua extrêmement, elle lui fit les reproches les plus vifs, & s'emporta jusqu'à le menacer qu'il ne mourroit que de sa main. La menace fut vaine, on se calma, & malgré sa fierté on se crut heureuse dans la suite d'avoir reçu un coup d'œil gracieux. Du reste ce retour fit peu de sensation. Le duc du Maine, dépouillé, humilié, se tint à l'écart & ne fut plus de rien.

Le

dis
occ
cet
ce
Le
éto
té
mé
Bill
le b
l'oc
mai
ne t
ce;
que
soit
men
voul
let s
leme
hait
cinq
I.
venti
pagn
Com
liers,
II.

Le dérangement de la Banque, le Nouvel-
discrédit de ses Billets, avoit donné les
occasion au Parlement d'intervenir dans les
cette affaire, car depuis le Lit-de-Justi- brouille-
ce il ne s'en étoit point du tout mêlé. Parle-
ment.

Le Duc d'Orleans, dans l'agitation où
étoient les esprits, auroit fort souhai-
té que cette Compagnie approuvât les
mesures qu'il prenoit pour relever les
Billets: il avoit lieu de l'espérer, vu
le bruit que ces messieurs avoient fait à
l'occasion de l'Arrêt du vingt-un de
mai. Son espérance fut trompée, il
ne trouva dans eux que de la résistan-
ce; soit qu'ils eussent enfin compris
que la chute des Billets étoit un bien,
soit qu'ils regardassent comme un aug-
mentation de mal les remèdes qu'on
vouloit y apporter. Le dix-huit jui-
let son Altesse Royale envoya au Par-
lement le précis des Arrêts qu'il sou-
haitoit être approuvés; il consistoit en
cinq articles:

I. Le Parlement approuvera les con-
ventions faites par le Roi avec la Com-
pagnie des Indes, & celles que cette
Compagnie a faites avec les Particu-
liers.

II. Le Roi retrocèdera à la Com-
pagnie

pagnie les quarante-trois-millions qu'elle avoit retrocédés au Roi, au moyen de quoi plus de rentes sur la ville.

III. La Compagnie recevra un milliard en compte ouvert de la Banque, savoir quatre-cent millions, dont elle donnera deux & demi pour cent de bénéfice, & six-cent-millions sans bénéfice.

IV. Il y aura création de cent-mille Actions nouvelles sur la mer du Sud, sur le pied de neuf-mille livres l'Action payables de mois en mois.

V. Les anciennes Actions se nourriront par elles-mêmes sur le pied de trois-cent pour cent. Le Roi souhaite que les Arrêts qui contiendront ces arrangements soient enregistrés au Parlement.

Toutes les Chambres assemblées délibérèrent sur ces propositions, & les réjetèrent presque unanimement. Les motifs de cette décision furent, que le Parlement s'étant constamment opposé à tout ce qui s'étoit fait en faveur de la Banque depuis son premier établissement, il ne lui convenoit aucunement d'approuver les articles proposés, qui contenoient & amplifioient

ce

ce qui avoit précédé ; qu'on ne leur demandoit leur consentement que pour les charger du moins en partie de l'odieux de l'extinction & suppression des Rentes, & pour les rendre responsables du succès incertain de ces nouveaux arrangemens ; que puisque le Duc d'Orleans avoit poussé le système aussi loin qu'il l'avoit pû sans leur consentement, il pouvoit le soutenir sans leur approbation ; qu'il n'y avoit déjà que trop d'Actions, enfin, que ces arrangemens n'étoient propres qu'à prolonger les misères publiques & même à les augmenter.

Cette décision fut portée au Palais-royal par les Gens du Roi le dix-neuf. Le vingt-un, à trois heures du matin, divers détachemens des Gardes Françaises & Suisses s'emparèrent de toutes les portes du Palais, les Gardes du Corps se saisirent des chambres du Parlement : au même tems des Mousquetaires portèrent à tous les Presidents, Conseillers, Gens du Roi, & au Greffier en chef, des lettres de cachet, dont ils se firent donner des reçus, elles étoient conçues en ces termes :

MON.

MONSIEUR,

Il est exilé à Pontoise.

„ Ayant pour de bonnes considéra-
 „ tions resolu de transférer ma Cour
 „ de Parlement de Paris en la ville
 „ de Pontoise, je vous fais cette lettre,
 „ de l'avis de mon oncle le Duc d'Or-
 „ leans Regent, pour vous enjoindre
 „ & ordonner de vous y transporter,
 „ toutes affaires cessantes, dans deux
 „ fois vingt-quatre heures, pour y
 „ rendre la Justice à votre ordinaire
 „ en vertu de la Declaration qui y se-
 „ ra envoyée, & ne vous assembler
 „ nulle part ailleurs, sous quelque pré-
 „ texte que ce soit, sous peine de dés-
 „ obéissance & de privation de votre
 „ Charge. Et la présente n'étant à
 „ autre fin, je prie Dieu, Monsieur,
 „ qu'il vous ait en sa sainte garde.
 „ Fait à Paris le vingt Juillet mille-
 „ sept-cent-vingt “.

Pour assurer l'exécution de ces or-
 dres si extraordinaires, on prit de jus-
 tes mesures. Le premier Président fut
 gardé dans sa chambre par un Officier,
 & on posa deux sentinelles à la porte
 pour empêcher que personne ne lui
 parlât; la Maison du Roi eut ordre de
 se

se tenir prête à marcher en cas de besoin. Le Guet à cheval & à pied étoit repandu dans les différents quartiers de Paris, les Régiments du Roi, de Champagne, de Navarre, étoient en marche avec quantité d'autres, pour former aux environs de Paris un Camp de vingt-cinq-mille hommes : précautions assez inutiles, la misère & la consternation étoient si grandes à Paris, qu'on n'avoit à appréhender que le désespoir de quelque Particulier, chacun y étoit occupé de sa fortune & ne s'embarrassoit guères de celle du Parlement, à qui même on reprochoit de ne s'être pas opposé plutôt, & lorsqu'il étoit encore tems, aux maux qu'on éprouvoit.

Au même tems qu'on s'assûroit contre les émotions, qui après tout pouvoient absolument arriver, on entreprit de prévenir les esprits & de prouver que les affaires étoient en bonne situation. Outre la Déclaration du Roi qui transféroit le Parlement, dans laquelle ce Corps étoit extrêmement maltraité, on répandit dans le Public, à la mode d'Angleterre, quantité d'Ecrits, intelligibles à la plupart de ceux qui les li-

lisoient; les uns contenoient des Re-
glemens pour les comptes en Banque:
les autres détailloient les Dettes de la
Couronne à la mort du feu Roi; elles
montoient bien plus haut que dans le
mémoire de monsieur Des-Marets,
dont j'ai donné l'abregé, & les paye-
ments qu'on avoit faits. Tous ces E-
crits pouvoient se refuter en deux ou
trois mots: en quelle monnoie a-t-on
payé ces Dettes? que sont devenus l'or
& l'argent qu'on a changé en papier?
est-il possible que le papier multiplié
à l'excès comme il l'a été redevienne
or & argent? tout ce qu'il y en a dans
l'Europe suffiroit-il à ce changement?
Un de ces memoires que je vais rap-
porter, sera, si je puis user de cette ex-
pression, l'échantillon des autres &
mettra en état d'en juger:

„ Il a été fait des Billers de Banque
„ pour deux-mille-six-cent-millions.
„ Il en a été brulé pour cinq-cent-sep-
„ tante-quatre-millions; il en reste à
„ bruler dans la caisse de la Banque
„ pour environ deux-cent-millions:
„ reste dix-huit-cent-millions. Il y a
„ eu jusqu'à présent trois débouche-
„ mens pour retirer la dite somme de
„ dix-

„ dix-huit-cent-millions; savoir pre-
 „ mièrement, Rentes sur la ville six-
 „ cent-millions, entendu que les qua-
 „ tre-millions restants du milliard de
 „ la création seront remplis par ce qui
 „ reste des recipissées des Contrac-
 „ tés convertis; secondement, les comp-
 „ tes ouverts six-cent millions; troi-
 „ sièmement, les souscriptions six-cent-
 „ millions: en tout dix-huit-cent-
 „ millions.

„ Mais comme ces différens débou-
 „ chements ne peuvent avoir lieu qu'a-
 „ près un certain tems le succès qu'on
 „ a lieu d'en attendre, son Altesse
 „ Roiale désire que les négociants lui
 „ donnent chacun en particulier son
 „ avis sur les expédients qu'il y au-
 „ roit à prendre pour rétablir les Bil-
 „ lets de la Banque & les espèces“.

Le Parlement obéit. Il s'établît à
 Pontoise comme il put. Les plaideurs
 y accoururent en vain: il ne s'y fit
 rien, manque d'Avocats, qui selon la
 liberté de leur Profession ne voulurent
 point quitter Paris qu'en habit de cam-
 pagne pour rendre visite à leurs amis
 particuliers; ceux qui y parurent au-
 trement ne furent pas fort bien reçus,

quoi qu'on menaçât de rayer du tableau ceux qui ne viendroient pas faire leurs fonctions. On se regarda à Pontoise comme à la campagne, on joua gros jeu, on fit grand-chère; & cette ville regagna en partie ce qu'elle avoit perdu aux Billets de Banque. On commença pourtant par enrégistrer l'Arrêt de translation, ou plutôt d'exil: on le fit dans les termes les plus mesurés & les plus soumis.

„ Oûi, disoit la Déclaration qui
 „ ordonnoit l'enregistrement, & ce re-
 „ querant le Procureur général du Roi,
 „ pour continuer par la Cour ses
 „ fonctions ordinaires, & être rendu
 „ au Roi le service accoutumé tel
 „ qu'il a été rendu jusqu'à présent,
 „ avec la même attention & le même
 „ attachement pour le bien de l'Etat
 „ & du Public qu'elle a eu dans tous
 „ les tems; continuant la dite Cour
 „ de donner au Roi des marques de la
 „ même fidélité qu'elle a eue pour les
 „ Rois ses prédecesseurs & pour le dit
 „ Seigneur Roi depuis son avènement
 „ à la Couronne jusqu'à ce jour, dont
 „ elle ne se départira jamais. Et son
 „ le dit Seigneur Roi très humble-
 „ ment

„ ment supplié de faire attention à
 „ tous les inconvénients & conséquen-
 „ ces de la présente Déclaration & de
 „ recevoir le présent enregistrement
 „ comme une nouvelle preuve de sa
 „ profonde soumission “.

Pendant l'absence du Parlement, le Duc d'Orléans, maître pour ainsi dire du champ de bataille, fit publier autant d'Edits qu'il jugea à propos. Leur multitude, leur opposition, ne servit qu'à faire sentir la grandeur du mal & l'impossibilité d'y remédier. Lui-même en convint enfin, & fut obligé, pour retirer ses papiers le plus promptement qu'il seroit possible, d'avoir recours au moyen qu'il avoit promis je ne sai combien de fois de ne jamais employer: on persécuta les Actionnaires, on fit rendre gorge aux Agioteurs. Les Billets perdirent autant dans les débouchements ouverts pour les retirer qu'ils avoient perdus dans le Public, qui se trouva ruiné sans que les Dettes du Roi fussent acquittées: du moins a-t-on fait croire depuis que le renouvellement & la continuation des Impôts dont Louis quatorze avoit surchargé la Nation

Il est re-
tabli à
Paris.

étoient nécessaires pour les éteindre. Il étoit difficile que le Parlement restât à Pontoise. On négocia pour son retour. Avant que de l'obtenir il eut ordre de se transporter à Blois : apparemment que c'étoit pour l'intimider & par là le déterminer à accepter les conditions qu'on vouloit lui imposer. L'accommodement se fit à des conditions raisonnables, le Parlement promit plus de docilité à l'avenir, & pour preuve, il enregistra d'avance à Pontoise certains Edits que monsieur de la Vrilliere y porta : en recompense, dit-on alors, on promit au Parlement que tous les Billets dont chacun de ses membres étoit chargé seroient convertis en argent. C'est ainsi que l'intérêt public est souvent sacrifié à l'avantage particulier de ceux qui se font un devoir & un honneur de le défendre. Je prie qu'on regarde cette réflexion comme déplacée ; car je ne puis croire qu'un Corps comme le Parlement ait fait une pareille convention, & je suppose que ce qu'on en a dit dans le tems étoit absolument faux, ou qu'il ne convenoit qu'à quel-
qu'un de ses membres en particulier.

Le

Le Chancelier, qui avoit une grande réputation à soutenir, étoit le plus embarrassé de tous. Ces Arrêts, sur tout ceux qui étoient contre le Parlement, qu'il falloit signer, n'étoient guères propres à la conserver. Il voulut se retirer: on lui donna huit jours pour y penser. Frene est un assez beau séjour, mais ce magistrat aimoit mieux Paris. Au bout du terme qu'on lui avoit marqué il devint traitable, & scella tout ce qu'on voulut comme auroit pû faire monsieur d'Argenson. Ce fut à cette occasion qu'on grava sur la porte de son hôtel ces paroles latines *Et homo factus est.*

L'harmonie ne dura guères entre son Altesse Royale & le Parlement. A peine étoit-il de retour de Pontoise qu'on pensa à l'y renvoyer. Il s'agissoit du rétablissement du dixième sur les Biens-fonds, de l'augmentation de la capitation, & de la réduction du milliard du Capital des Rentes sur l'hôtel-de-ville à cinq-cent-millions. Toutes ces propositions venoient de monsieur Pelletier de la Houssaie qui venoit de succéder à monsieur Pelletier des Forts, lequel avoit succédé à Law.

Monsieur d'Argenson vivoit encore en ce tems là, c'étoit au commencement de janvier mille-sept-cent-vingt-deux, on crut qu'il seroit rappelé : plusieurs le souhaitoient ; car quoi qu'on ne l'aimât guères on l'estimoit plus que le grand nombre de ceux qui étoient en place. Le Parlement céda, & le calme revint peu à peu, jusqu'à nouveau sujet de brouillerie s'entend.

Procès
singulier.

Le duc de la Force, Président du Conseil des Finances & membre du Conseil de Regence, étoit violemment soupçonné d'avoir eu bonne part aux profits qui s'étoient faits dans la rue Quinquampoix. On disoit publiquement qu'il avoit réalisé en faisant acheter quantité d'épicerics. Ce seigneur, outré de ces bruits, s'en plaignit à Monsieur le Regent, il lui demanda même des commissaires. Le hazard voulut qu'au même tems on saisît aux grands Augustins pour quinze-cent-mille livres de fines épicerics : on dit d'abord qu'elles étoient pour le compte de quelques négocians de saint Malo, mais ceux qui avoient ainsi prêté leur nom, déclarèrent que ces effets appartenoient au duc de la Force. Le Pro-

Procureur du Roi, du Chatelet, fit le procès verbal de cette découverte, mais sachant que les affaires qui concernoient les Ducs & Pairs n'étoient pas de sa compétence, il le remit au Procureur-général. Sur son Requisitoire le Parlement s'assembla le quinze fevrier: la séance fut de quatre heures, on y avoit invité les Princes du sang, excepté Monsieur le Regent, & dix-huit autres Ducs, par-ce que sans cela tout ce qu'on auroit fait contre l'accusé eut été nul.

L'espèce de crime dont il s'agissoit avoit rempli les esprits d'indignation: il avoit en effet quelque chose de bien bas & d'odieux. Les plus ardents étoient d'avis qu'on portât un décret de prise de corps. Le Maréchal de Villars s'y opposa fortement, il parla avec éloge du duc de la Force & de ses Ancêtres, & conclut qu'avant toutes choses il falloit entendre ce que ce duc avoit à alléguer pour sa justification: son avis fut suivi. Ce seigneur fut assigné pour être oïi. Il se rendit au Parlement: le refus qu'il fit d'ôter son épée empêcha qu'on ne l'entendît. Monsieur le Regent, consulté sur ce point du

ceremoniel, en remit la décision au Parlement. Tandis qu'il y travailloit, un Commissaire se transporta avec main forte dans une maison attenante l'Hôtel de la Force, prétendant qu'il y avoit des marchandises appartenantes à ce duc. Il survint effectivement, il demanda par quel ordre on agissoit, le commissaire le montra, le duc le lui arracha de la main & l'empêcha de faire la visite : autre procès verbal, qui comme le premier & pour la même raison fut remis au Procureur-général. On s'assembla pour en délibérer : quantité de ducs se trouvèrent à cette Assemblée, le duc de la Force étoit du nombre, il vouloit parler & présenter un mémoire, on le somma de sortir, à la pluralité des voix on prononça contre lui un décret d'ajournement personnel, motivé en ces termes, *pour s'être opposé à la Justice.*

Ceprononcé fut trouvé trop rigoureux : les ducs, avec permission de la Cour, s'assemblèrent chez l'Archevêque de Rheims premier Duc & Pair de France, ils arrêtèrent que le Parlement avoit été trop loin, & que puisque les Conseillers gardoient leur robbe en

cas d'assignation pour être ouïs, il avoit excédé son pouvoir en exigeant que le duc de la Force ôtât son épée, & que le Roi seroit supplié d'évoquer cette affaire à son Conseil. Le Roi fit ce qu'ils souhaitoient, & l'Arrêt d'évocation fut signifié le dernier de février. Le Parlement se crut lésé, & fit supplier le Roi de vouloir écouter les très-humbles remontrances qu'il avoit à lui faire sur cette évocation. Les ducs même qui l'avoient obtenue, sentirent la faute qu'ils avoient faite en renonçant au plus beau de leurs privilèges, & se réunirent au Parlement pour que cette affaire lui fût rendue. Monsieur le duc de Bourbon, le comte de Charolois, le Prince de Conti, appuyèrent ce sentiment & s'intéressèrent fort à ce qu'il prévâlût.

Le premier de mars fut assigné pour entendre les remontrances. Monsieur de Mesmes, premier Président, se surpassa en cette occasion, quelque peu de tems qu'il eût eu à préparer son Discours: les connoisseurs le regardèrent comme un chef d'œuvre, où la solidité du raisonnement, la majesté de

l'expression , s'accompagnoient & se soutenoient mutuellement.

Il prouvoit que cette évocation étoit contraire aux interêts des Princes du sang & des Ducs & Pairs , & qu'elle attaquoit des usages sacrés & inviolables. „ Nous expliquerons à Votre
„ Majesté , disoit ce magistrat , les
„ faits avec simplicité : nous lui re-
„ mettrons sous les yeux les principes
„ les plus incontestables , nous lui rappellerons nos usages , & nous attendrons avec confiance les effets de
„ cette bonté qu'elle fait sentir à tous
„ ses Sujets & dont elle doit par pré-
„ ference donner des marques aux
„ Princes de son sang.

„ Votre Majesté , continuoit-il ,
„ fait l'obligation indispensable où
„ nous sommes de maintenir l'ordre &
„ la police dans votre royaume &
„ d'exciter la vigilance & le zèle des
„ officiers préposés pour l'entretenir ,
„ & de soutenir leur autorité.

„ Cette attention , si nécessaire dans
„ tous les tems , l'est encore davanta-
„ ge dans ces jours infortunés de la
„ calamité publique , où vos Sujets ,
„ privés de presque tous leurs revenus ,
„ voyent

„ voyent les marchandises les plus né-
 „ cessaires à la vie portées à un prix
 „ excessif. Nous avons toujours pré-
 „ vu SIRE qu'il se feroit contre vos
 „ Ordonnances des amas de toutes sor-
 „ tes de marchandises, & que des
 „ hommes de toutes professions fe-
 „ roient impunément le monopole, si
 „ expressément défendu “.

Après avoir exposé l'affaire du duc de
 la Force, & entré en preuve, & fait
 voir combien les droits des Princes du
 sang & des Ducs & Pairs sont lésés
 par l'évocation, & qu'il est plus ho-
 norable & plus sûr pour eux d'être
 jugés dans le Parlement:

„ SIRE, ajouta-t-il, la Condi-
 „ tion des Princes de votre sang & des
 „ Pairs de votre royaume seroit plus
 „ malheureuse que celle de vos moin-
 „ dres Sujets, .. Ils dépendroient d'u-
 „ ne Commission, & l'honneur des
 „ premières personnes de l'Etat pour-
 „ roit être confié à des personnes ras-
 „ semblées au hazard, à ces séances
 „ arbitraires qui n'excitent jamais la
 „ confiance, qui n'ont point de sta-
 „ bilité, qui disparaissent presque au mo-
 „ ment qu'elles ont été formées : & les

„ Princes de votre sang & les Pairs de
„ votre royaume, pour ne pas aban-
„ donner la personne qui seroit accusée
„ & pour veiller à sa défense, se trou-
„ veroient forcés de s'unir à des Juges
„ obscurs, à des tribunaux souvent in-
„ férieurs; ce qu'ils ne pourroient fai-
„ re sans avilir & prostituer leur di-
„ gnité.

„ Mais ce qui augmente les desirs
„ des Princes de votre sang & des
„ Pairs du royaume de n'avoir point
„ d'autres Juges que le Parlement,
„ c'est la connoissance qu'ils ont par
„ leur propre expérience de l'exactitu-
„ de avec laquelle les règles y sont ob-
„ servées. Comme ils sont incapables
„ de manquer à la fidélité qu'ils vous
„ doivent & aux loix que l'honneur
„ & leur naissance leur prescrivent,
„ ces règles qui allarment le crime
„ rassurent l'innocence, il leur suffit
„ d'avoir pour Juge un Tribunal où
„ elles sont observées avec une scrupuleuse exactitude. Votre Majesté
„ voudroit-elle priver les Princes de
„ votre sang, qui ont par leur nais-
„ sance voix délibérative au Parle-
„ ment, & les Pairs de France, qui
„ pré-

„ prêtent serment dans la Cour des
 „ Pairs, des honneurs & des privilè-
 „ ges qu'elles ne contestent point à tous
 „ les officiers du Parlement, qui ne
 „ sont jugés en matière criminelle que
 „ dans leur Compagnie.

„ Nous pouvons dire à Votre Ma-
 „ jesté que si le droit des Princes &
 „ des Pairs est incontestable, leur pos-
 „ session est immémoriale. Nous
 „ voyons dans nos registres que quand
 „ les autres Parlements ont voulu pour-
 „ suivre les Pairs de France, les Rois
 „ vos prédécesseurs ont décidé, non
 „ pas comme un droit nouveau mais
 „ comme un droit attaché à l'institu-
 „ tion du Parlement & à la nature de
 „ la Pairie, qu'un Pair de France n'est
 „ tenu de plaider, répondre, ou res-
 „ sortir même, pour les causes
 „ qui touchent sa personne & les
 „ droits de la Pairie, ailleurs ni en au-
 „ tres Cours & Jurisdictions, fors seu-
 „ lement en la Cour de Parlement à
 „ Paris, qui est la Cour de Pairs “.

A ces raisons il mêla une plainte,
 en termes également forts & ména-
 gés. „ Il ne nous reste plus, dit-il,
 „ qu'à demander justice à Votre Ma-
 „ jesté

„ jecté de la forme en laquelle l'évoca-
„ tion est prononcée. Les Rois n'ont
„ coûtume de manifester leur volonté
„ à leurs Parlemens que par des Edits,
„ des Déclarations ou des Lettres-pa-
„ tentes ; il nous est même défendu
„ par vos Ordonnances d'avoir égard à
„ tout ce qui n'est point en forme de
„ Lettres-patentes.

„ Enfin, conclût-il, les trois Prin-
„ ces de votre sang qui ont assisté à
„ nos délibérations, espèrent de la bon-
„ té de Votre Majesté qu'Elle voudra
„ bien révoquer un Arrêt qui leur est
„ si défavantageux, & ils le font avec
„ d'autant plus de confiance qu'on ne
„ peut leur imputer d'y avoir consen-
„ ti. Ils sont bien sûrs de retrouver
„ dans Monsieur le Régent les mêmes
„ dispositions que dans Votre Majesté,
„ formé du même sang que Vous il
„ a les mêmes sentimens, formé du
„ même sang que les Princes qui im-
„ plorent votre justice, il a les mê-
„ mes intérêts.

La réponse du Chancelier fut une
preuve sensible de la solidité des ré-
montrances. Il assura que Sa Majesté,
en rendant l'Arrêt en question, n'a-
voit voulu donner aucune atteinte ni

aux

aux privilèges attachés à la dignité de Pair de France, ni à l'autorité qu'il confioit à son Parlement; que les questions de cette nature étoient réservées au Jugement de Sa Majesté, que la division même qu'elles avoient fait naître entre les Pairs avoit été pour le Roi un nouveau motif d'entrer dans cette affaire. „ Les choses sont encore entières à cet égard, ajoûta monsieur d'Aguesseau, l'Arrêt qui a été rendu montre seulement que la difficulté a paru assez importante pour que le Roi la fit examiner. Mais Sa Majesté ne s'est pas encore expliquée sur la résolution qui suivra cet examen, Elle s'est contentée de dire par Arrêt qu'il y sera pourvu aloisi & en la forme qu'il appartiendra. Et comme dans cet état rien n'empêche que l'affaire ne retourne au Parlement, c'est à cette Compagnie à attendre qu'il ait plu à Sa Majesté de lui faire savoir ses intentions, qui tendront toujours à maintenir les Droits publics, à conserver les justes prérogatives de son Parlement, les véritables privilèges de la Pairie & à faire regner l'ordre & la tranquillité dans toutes les parties & dans

„ dans tous les états de son royaume“. Cette réponse annonçoit ce qui arriva. Le dix de mars une Déclaration du Roi renvoya au Parlement le duc de la Force: elle fut enrégistrée avec précaution. L'Arrêt d'enregistrement portoit qu'on n'en inférerait point la nécessité d'aucunes Lettres pour les procès criminels des Princes & des Pairs, qu'elle ne préjudicieroit en aucune manière aux droits & prérogatives des Princes & des Pairs, & autres ayant séance en la Cour, de n'être jugés qu'en icelle en la manière accoutumée.

Le même jour à quatre heures de relevée, le duc de la Force se rendit au Parlement sans épée: son interrogatoire dura quatre heures. Après diverses séances, car ce procès étoit extrêmement compliqué, intervint un Arrêt le sept juillet suivant: il portoit en substance, que les Chambres assemblées, suffisamment garnies de Pairs, ordonnoient que le duc de la Force seroit tenu d'en user avec plus de circonspection & de se comporter dans la suite d'une manière irréprochable, telle qu'il convenoit à sa naissance & à sa qualité de Duc & Pair, Orient,
blâ:

blâmé, & déchû de sa maîtrise, Landais, Bernard & du Parc, admonétés, & condamnés à six mille livres de dommages & intérêts, & à tous les dépens, & les marchandises, confisquées, les deux tiers à l'Hôpital-général, & l'autre tiers au profit des épiciers. Cet Arrêt étoit doux en lui-même, mais par rapport à un Duc & Pair il étoit accablant. Tous ceux que cet Arrêt flétrissoit avoient des rapports au duc de la Force, un d'eux étoit son Secrétaire : & il étoit constant au procès que tous ensemble n'étoient pas assez riches pour avoir acheté une si grande quantité de marchandises. Sans doute que le Parlement n'usa de tant de modération à l'égard de ce seigneur que pour faire sentir aux autres Pairs, qu'il leur seroit plus doux de tomber entre ses mains qu'en toutes autres. Cette affaire fit d'autant plus de bruit, que celui dont il s'agissoit, outre sa naissance & son rang distingué, étoit un de ces beaux esprits philosophes qui paroissoit devoir être exempt de ces

Examen
des mal-
versa-
tions de
la Ban-
que,

L'espèce de Chambre de Justice érigée pour examiner la conduite des Directeurs,

recteurs, Caissiers & Commis de la Compagnie des Indes & de la Banque, découvrit bien d'autres mystères d'iniquité. Il se trouva que Law devoit dix-huit millions à la Banque, qu'au mois de novembre mille-sept-cent-dix-neuf il étoit sorti de la Banque quarante millions en argent, qui n'y rentrèrent en Billets qu'à la fin de decembre mille-sept-cent-vingt, & que les Directeurs avoient retenu pour cent-millions de Billets de ceux qu'ils devoient envoyer à l'hôtel-de-ville pour y être brûlés. Un des moins coupables fut un nommé Rhigt, il fut seulement convaincu d'avoir détourné sept millions & de les avoir fait passer dans les Pais étrangers. Ces recherches des Agioteurs & des millionnaires, comme on parloit alors, ne soulagerent pas plus le peuple que celles qu'on avoit faites des Financiers au commencement de la Regence: il eut du moins quelque sujet de le consoler par la vente publique qu'on fit des meubles de l'auteur de ses misères, je veux dire du fameux Law, & par la confiscation de ses Terres, il en avoit quatorze titrées, dont il avoit fait hommage au Roi en pré-

prêtant le serment pour la Charge de Contrôleur-général; son frere, qu'il avoit fait venir pour partager avec lui les dépouilles de la France, fut au même tems transféré de la Bastille, où on l'avoit mis d'abord, à la Conciergerie pour y rester jusqu'à ce qu'il eût payé ses dettes.

Les Billets ne furent pas le seul fléau de la France, la peste attaqua la Provence; Marseille, presque émule d'Amsterdam par son grand Commerce, fut reduite en une affreuse solitude; & le feu consuma plus des deux tiers de Rennes, capitale de Bretagne. Une lettre écrite de cette malheureuse ville, & qui fut alors imprimée, après avoir décrit cet affreux incendie de la manière la plus touchante, finissoit par ces mots: *je n'ose vous mander, Monsieur, à quoi l'on attribué cet incendie, qu'on dit s'être fait le flambeau à la main, c'est une pensée qui fait horreur.*

La voici cette pensée, je ne craindrai pas de la développer, par ce que je ne le fais que pour montrer jusqu'à quel point la calomnie se déchaina contre un Prince que sa naissance & ses grandes qualités personnelles rendoient in-

Calomnie
nie in-
sensible.

finiment

finiment respectable. On disoit donc, & on le disoit assez publiquement, que la Bretagne étoit la Province qu'on craignoit le plus, par ses liaisons avec l'Espagne, par le caractère de ses habitans, sur tout par les démêlés qu'on avoit eu avec la Noblesse & le Parlement, & que pour l'empêcher de remuer à l'occasion de la chute Banque, on avoit employé ce barbare moyen pour le forcer de demeurer tranquille. Je le proteste avec sincérité, je n'aurois pas rapporté ce soupçon, si j'y avois apperçu l'ombre la plus légère de vraisemblance. La Paix étoit faite avec l'Espagne, & les mécontents n'en pouvoient espérer aucun secours, le Parlement, la Noblesse, étoient parfaitement soumis, les peuples, occupés comme par tout ailleurs à recueillir le débris de leur fortune que le système avoit renversées, n'avoient garde de penser à se revolter. La partie de Rennes qui fut brulée, n'étoit composée que de maisons de bois, les rues en étoient fort étroites, de manière qu'il s'en falloit peu que le haut des maisons ne se touchât, cent fois on avoit dit, que si le feu prenoit dans
ces

ces quartiers, il y seroit d'étranges ravages : l'incendie commença par la maison d'un menuisier, lequel étant ivre avoit allumé un grand feu de coypaux pour bruler sa femme ; le vent étoit violent & variable, les greniers étoient remplis de fagots, plusieurs toits étoient de merin ou de bardeau ; étoit-il étonnant que le feu ait fait tant de progrès ? falloit-il, pour le faire comprendre, avoir recours à une explication plus criminelle encore qu'insensée ?

Du moins au milieu de ces calamités publiques & particulières le Roiaume n'avoit point à craindre de Guerres domestiques ni étrangères. Maître au dedans, estimé au dehors, le Duc d'Orleans par sa fermeté, par sa sagesse, avoit su en retrancher jusques aux moindres occasions ; les ennemis les plus obstinés de la Nation étoient devenus ses amis & ses défenseurs : qu'importe qu'il l'eut fait pour ses propres intérêts & pour assurer ses prétensions, l'avantage en étoit-il moins réel & moins solide ? & ne peut-on pas dire, que la France étoit perdue si elle avoit entrepris de soutenir les entreprises du Cardinal Alberoni ?

L'Ab-

Eleva-
tion de
l'Abbé
du Bois.

L'Abbé du Bois avoit été l'instrument dont il s'étoit servi pour exécuter ses projets pacifiques, c'étoit avec lui seul qu'il les avoit concertés. Ce ministre dévoué à ses intérêts, s'étoit donné des peines infinies; il avoit été à Londres, à la Haye, à Hanover, &c par tout il avoit réussi: il étoit juste qu'il fût récompensé. L'Amitié qu'avoit pour lui son Aïeule Royale, l'importance des services qu'il avoit rendus, ne permettoient pas qu'il le fût médiocrement: de retour de ses négociations, il fut d'abord Secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères; bientôt on pensa à le faire Cardinal. Clément onze lui préfera l'Archevêque de Rheims: en attendant un tems plus favorable, il fut nommé à l'Archevêché de Cambrai. Le successeur de Clément onze, connoissant mieux de quelle importance il étoit d'attacher à l'Eglise Romaine par des liens particuliers le favori du Regent de France, fit de la manière la plus gracieuse ce que son prédécesseur n'avoit pu voulu faire. Le Cardinal de Rohan, qu'on avoit chargé de cette négociation auprès de Sa Sainteté, en annonça le succès en
des



M. LE CARDINAL DE BOURBON
PRINCE MINISTRE.

de
la
ne
cie
l'E
ce
tro
té
le
ave
qu
Re
pas
qu
pre
per
gra
l'E
un
tril
lett
con
che
" C
" t
" z
" t
n c

des termes extrêmement flatteurs pour la nouvelle Eminence : il disoit, qu'Innocent treize acquittoit par là une ancienne dette de son prédécesseur & de l'Eglise, pour les grands services que ce Prélat avoit rendus à l'un & à l'autre depuis la Regence, que Sa Sainteté n'avoit pû refuser son Altesse Royale, qui avoit demandé cet honneur avec tant d'instance pour une personne qui gouvernoit si bien l'Eglise & le Royaume. La lettre du Pape n'étoit pas moins obligeante : il marquoit, qu'il avoit honoré ce Prélat de la Pourpre, non-seulement pour son mérite personnel, mais encore à cause des grands services qu'il avoit rendus à l'Eglise, à la paix de laquelle il étoit un de ceux qui avoient le plus contribué.

Dès que le courier qui portoit ces lettres fut arrivé, son Altesse Royale conduisit l'Archevêque de Cambrai chez le Roi. „ SIRE, dit ce Prince, „ ce, j'ai l'honneur de vous présenter l'Archevêque de Cambrai, au „ zèle de qui Votre Majesté doit la „ tranquillité de son Etat, & la Paix „ de l'Eglise de France, qui sans lui „ al-

„ alloit être déchirés par un schisme
„ cruel. Le Pape pour reconnoître
„ des services aussi importants, vient
„ de le récompenser par un chapeau
„ de Cardinal “.

Peu de jours après, on pria le marquis de Torci de se défaire en faveur du nouveau Cardinal de la Sorbonne, de la tendance des Postes, à la réserve d'une pension de quarante-cinq-mille livres; il eut aussi le pavillon des Thuilleries que la Duchesse de Ventadour avoit occupé pendant qu'elle avoit été Gouvernante du Roi; à toutes ces graces on joignit plusieurs riches Abbayes: de manière, que presque en un instant il devint un des plus riches seigneurs du Royaume. Il étoit même trop élevé pour entrer désormais dans les Conseils sans y avoir un rang distingué, & comme on n'avoit pas encore pris la résolution de forcer les obstacles qu'on prévoyoit devoir être opposés à cette préséance, il n'y assista plus, & sa place de Secrétaire d'Etat des affaires étrangères fut donnée au comte de Morville, fils de monsieur d'Armenonville: mais, quoi qu'absent, il en étoit le principal ressort, & sans avoir ni le

le rang , ni le titre de premier Ministre, il en faisoit les fonctions, surtout depuis l'éloignement de monsieur d'Argenson & la fuite de Law.

Son élévation reveilla l'envie, & l'anima à un point qui passe tout ce qu'on sauroit dire. Qu'on ramasse tout ce que la haine & la malignité ont répandu de venin sur les Favoris des Princes, on trouvera qu'on les a menagés en comparaison de celui-ci. Il n'y eut qu'un seul article sur lequel on ne l'attaqua point, c'étoit sa fidélité pour les intérêts du Duc d'Orleans & l'attachement vif & sincère qu'il avoit pour sa personne. A en croire les satyres, les chansons, les estampes même qui parurent alors en foule, il n'avoit ni religion, ni probité, ni honneur, ni sentiment d'humanité, il n'avoit même aucune espèce de mérite & étoit absolument incapable des Emplois qu'on lui confioit, toujours il avoit vécu dans la débauche sans avoir jamais su ce que c'étoit que l'amour, & ses débauches étoient de toute espèce, le jour qu'il fut fait Prêtre fut le jour de sa première communion, & ce qui étoit en un sens encore pis que

Portrait
affreux
qu'on en
fait.

tout cela, on le chargeoit de tout le mal dont on avoit l'audace d'accuser son maître, on publia même qu'il étoit marié, que monsieur de Bretueil, Intendant de Limoges, avoit sù tirer des Greffes & du Regître de la Paroisse tous les Actes & papiers qui auroient pû servir de preuve, & quand on vit cet Intendant devenir sous son Ministère Secrétaire de la guerre, ce soupçon passa pour une vérité constante.

Ce portrait rectifié.

L'équité demande que je reforme ce portrait odieux : quelque mécontentement personnel que moi & ma famille ayons de ce Ministre, je lui rendrai volontiers la justice qu'il mérite. Il étoit d'une taille au dessous de la médiocre & fort mince, son tempérament étoit tout de feu : non seulement il avoit de l'esprit mais c'étoit un génie, ses Négociations, dont lui seul avoit le secret & la direction, en font foi, & avoir entrepris de le décrier de ce côté là c'étoit déclarer sa haine de maniere à n'être point cru sur tout le reste. A l'esprit excellent il joignoit une application constante & un travail opiniâtre ; jamais homme peut-être n'a tant travaillé qu'il le fit depuis qu'il fut

fut devenu le seul homme de confiance de Monsieur le Regent. Pour ce qui regarde les qualités du cœur, il ne fut ni cruel, ni vindicatif, il n'en voulut jamais qu'aux ennemis du Duc d'Orleans, encore toute sa haine se borna-t-elle à les empêcher de nuire plutôt qu'à leur faire des maux réels, il fut même bon ami, & quoi qu'il eût abandonné monsieur d'Argenson dans une occasion essentielle, il le soutint dans un reste de crédit & de considération, & prit soin de ses deux fils: en dépit de l'envie son zèle ardent pour son maître sera toujours regardé par les honnêtes gens comme une vertu, du moins comme une preuve qu'il avoit des sentimens.

Je voudrois pouvoir le justifier sur les autres reproches, mais il est certain qu'il ne parut jamais avoir un grand fonds de religion, & que ses mœurs ne convenoient guères aux Dignités ecclésiastiques qu'il ambitionna: du moins s'il s'étoit corrigé d'un défaut extrêmement grossier, qu'on ne passe guères qu'au menu peuple & aux gens de guerre! dans la colère, à quoi la vivacité le rendoit fort sujet, le

saint nom de Dieu lui échappoit souvent accompagné des expressions les plus indécentes. Quand il fut en place, l'accablement d'affaires le rendit extrêmement avare de son tems, pour peu qu'on lui en fît perdre & qu'on insistât sur les demandes ou représentations qu'on avoit à lui faire, la colère le prenoit, & dans ses audiences il s'exprimoit comme il avoit coûtume de faire dans son domestique: la duchesse de l'éprouva un jour, elle eut pour toute réponse une de ces expressions délicates; elle s'en plaignit à Monsieur le Régent, qui lui dît froidement, je sais qu'il est brutal, mais je me suis toujours bien trouvé d'avoir suivi ses conseils. Cette duchesse, vieille alors, n'avoit pas toujours passée pour une Vestale.

On aura sans doute remarqué, que dans les Lettres que j'ai citées à l'occasion du chapeau de Cardinal que son Altesse Royale avoit obtenu pour son favori, on insiste fort sur les services rendus à l'Eglise & qu'on en fait le principal motif de la grace demandée & accordée; je ne doute pas non plus qu'on n'ait été surpris d'entendre des per-

personnes si respectables parler avec tant d'éloges d'un homme du caractère de celui dont il s'agit. Voici l'explication de cette espèce d'énigme.

L'Abbé Du Bois, appuyé sur son mérite personnel, bien plus encore sur la faveur de Monsieur le Régent, ne voyoit dans l'Etat aucune place à quoi il ne pût espérer d'atteindre, les Emplois les plus distingués ne pouvoient contenir ses desirs, il ne vouloit voir au-dessus de lui que le Roi & le Prince qui gouvernoit au nom du Roi. Sa naissance paroissoit être un obstacle invincible à ses desirs; il pouvoit, malgré ce défaut, que la faveur du Prince ne pouvoit réparer, avoir le crédit & l'autorité d'un premier Ministre, mais il ne pouvoit en avoir le rang & les honneurs. Le Cardinalat étoit le seul titre qui pût l'en faire jouir; l'unique voie pour parvenir à cette Dignité, étoit de rendre quelque service important à la Cour de Rome, il la prit, & eut le bonheur de réussir, malgré les obstacles infinis qu'il eut à surmonter.

Il entreprend de terminer l'affaire de la Constitution, ses motifs.

La Constitution *Unigenitus* de Clement onze, sollicitée & obtenue, comme je l'ai déjà dit, par les intrigues & par le grand crédit du Pere le

Tellier, avoit encore plus perdu que les Jesuites à la mort de Louis quatorze. De tous côtés on s'étoit déclaré pour la doctrine qu'elle condamnoit, c'étoit peu, on la taxoit elle-même d'erreur, on l'accusoit de renverser la Religion, & on croyoit que c'étoit lui faire grace que d'en appeller au Concile général ou national. Les uns en attaquoient le fonds, les autres la forme, la plûpart des tribunaux étoient favorables à ses ennemis, & peu s'en étoit fallu qu'un Appel de la nation n'eût détruit ce qui avoit été fait en sa faveur & ne l'eût renvoyée au-delà des monts avec ignominie: à cela près, si j'ose m'exprimer de la sorte, on eut toute sorte de liberté de lui insulter & à ses défenseurs, on se fit honneur d'avouer humblement qu'on s'étoit laissé séduire & intimider lorsqu'on avoit fait semblant de se soumettre à ce Décret. Les Universités de Paris, de Rheims, de Nantes, de Caën, la Congrégation des Benedictins de Saint Maur, celle des Feuillants, des Peres de l'Oratoire, de sainte Geneviève, se distinguèrent extrêmement, & s'acquirent beaucoup de gloire dans leur Parti: toute cette milice inférieure avoit pour Chef le

Car.

PHILIPPE D'ORLEANS. 151

Cardinal de Noailles, monsieur son frere Evêque de Chalons sur Marne, les Evêques de Mirepoix, de Boulogne, de Montpellier, de Senés, de Mers, d'Angoulême, l'Archevêque de Tours, l'Evêque d'Arras, mais on ne se fioit pas tout-à-fait à ces deux derniers, du reste tous ces Prélats, tous ces Prêtres, tous ces Religieux, étoient d'une vertu & d'une doctrine consommée. Il seroit malaisé de se figurer le chagrin & l'inquiétude de la Cour de Rome, qui ne pouvoit manquer de regarder ces démarches éclatantes comme autant de revoltes, & qui étoit trop éclairée pour n'en pas prévoir les suites : la seule crainte de tout perdre, l'obligea à des ménagements, & je ne fais nul doute qu'elle ne fût mauvais gré à ceux qui lui avoient attiré ces embarras.

Telle étoit la situation de cette affaire lorsque l'Abbé du Bois, de retour de ses voyages, entreprit de la terminer d'une manière qui lui attirât de la Cour de Rome la grace qui devoit l'égaliser au Cardinal Alberoni, & le mettre en passe de devenir en France ce que cet Italien étoit devenu en

Espagne. L'entreprise étoit des plus difficiles, car ces sortes de querelles sont interminables, l'expérience de tous les siècles & ce qui est arrivé dans le Christianisme depuis son établissement ne l'a que trop montré; aussi, son succès, quoique grand & capable d'apaiser, fut fort imparfait: il se termina à remettre les choses à peu près sur le pied où les avoit laissées le feu Roi, c'est-à-dire que les Constitutionnaires reprirent le dessus, que les Appels furent défendus, que les Opposants furent éloignés des Benefices & des Charges claustrales, & que les plus opiniâtres ou si l'on veut les plus ardents furent persécutés, mais on ne changea point de sentimens, la Division est restée, & cette Bulle n'a point cessé d'être un objet de contradiction & un sujet de dispute, témoin les derniers démêlés si vifs de la Cour & du Parlement.

Quoiqu'il ne convienne ni à mon état ni à mon caractère d'entrer dans ces sortes de questions, je m'imagine qu'on ne sera pas fâché d'en voir une idée abrégée. Voici donc comme j'ai conçu le sujet de ce fameux procès

cès, à force d'en entendre parler; car je puis assurer que je n'ai jamais lû ni la Constitution ni aucun des ouvrages publiés pour ou contre. Je ne sais si je me trompe, mais je suis persuadé que le dogme de la Liberté est le fondement de toute religion, & qu'en vain on proposeroit à l'homme des devoirs à remplir, des récompenses à espérer, des châtimens à craindre, s'il n'étoit pas libre, je crois encore qu'il y a une différence infinie entre agir librement & agir volontairement, & que c'est abuser visiblement des termes que de donner le nom de Liberté à ce qui est simplement volontaire: je définirois donc la Liberté (j'entends cette Liberté qui est un titre légitime de récompense ou de châtiment proprement dits) une puissance actuelle & active de faire ou de ne faire pas ce qui est ordonné ou ce qui est défendu. Pour retrancher toute équivoque, car le procès dont je parle m'en a toujours paru rempli, j'explique chaque terme de ma définition:

Premièrement, je dis que la Liberté est une puissance actuelle, c'est-à-dire qui a tout ce qu'il faut qu'elle ait

Abregé
de ces
disputes.

au moment qu'il est question d'obéir ou de désobéir à la loi, de manière qu'elle a tout ce qui est nécessaire, soit qu'on le connoisse, soit qu'on l'ignore, soit qu'on en convienne ou qu'on en dispute, pour se déterminer à l'un ou à l'autre Parti, si quelque chose de nécessaire lui manque pour obéir, il est faux qu'elle puisse obéir, ou que ce qui lui manque soit nécessaire pour qu'elle le puisse. Ainsi toutes ces questions sur la Grace, sur le concours, s'ils sont nécessaires, ou jusqu'à quel point, sont des questions incidentes qui n'ont point de rapport nécessaire à l'idée de la Liberté, qui n'est point, ou qui a tout ce qu'il faut qu'elle ait, soit de naturel soit de surnaturel, pour être une véritable puissance actuelle. Si on dit, qu'il se peut faire qu'elle n'ait pas ce qui lui faut pour obéir à la loi sans cesser pour cela d'être obligée à lui obéir, je répondrai, qu'on ne parle pas assez exactement & qu'il en est de cette volonté impuissante par sa faute comme d'un Soldat qui malicieusement n'auroit point d'épée lorsqu'il faudroit combattre, mériteroit-il d'être puni parcequ'il n'auroit tué
au-

aucun des ennemis de son Roi, ou parcequ'il se seroit mis hors d'état de le faire?

Je dis en second lieu, que la Liberté est une puissance active, c'est-à-dire qu'elle se détermine elle-même, qu'elle produit une véritable action, c'est-à-dire que la puissance en quoi elle consiste, n'est pas une capacité de recevoir telle ou telle détermination, d'être portée vers tel ou tel objet, mais une puissance de se déterminer elle-même, de se donner telle ou telle détermination, de se porter vers tel ou tel objet. Si l'on croit qu'une pareille puissance n'existe point, qu'elle est impossible en elle-même & incompatible avec la souveraineté de Dieu, qu'on ne se serve donc plus du mot de *Liberté*, qu'on ne dise plus que l'homme est libre, à moins qu'on ne dise aussi qu'une pierre est libre dans ses mouvements, parcequ'elle a la capacité de recevoir différentes sortes de mouvements qui la portent tantôt en haut tantôt en bas: en vain apporteroit-on pour différence, que l'homme a une volonté & que la pierre n'en a point, puisque, s'il ne produit pas ses déterminations, il n'a pas plus de part à ce qu'on ap-

pelle ses actions, que la pierre en a aux mouvements qui la transportent d'un lieu à un autre.

Je dis en troisième lieu, que la Liberté est une puissance de faire ou de ne faire pas ce qui est ordonné ou ce qui est défendu: sans cela, elle ne seroit point distinguée de la volonté, elle seroit déterminée à une manière d'agir, elle ne se détermineroit point elle-même, cette détermination seroit produite en elle par une puissance différente de la sienne, puisque par sa nature elle est également capable de l'une & de l'autre, & qu'il est impossible qu'elle puisse se déterminer à agir à moins qu'elle ne puisse se déterminer à n'agir pas.

Enfin, j'ai dit que la Liberté que je prétendois définir, étoit un titre légitime de récompense ou de châtimement proprement dits, parceque c'est la Liberté seule qui donne à nos actions la qualité de faute ou de vertu, & qu'il n'y a que la vertu qui mérite d'être récompensée, comme il n'y a que les fautes qui méritent d'être punies. Ce que j'appelle faute, c'est une action à quoi la volonté se détermine, connoissant qu'elle est défendue. Or, s'il

s'il n'y a point de Liberté telle que je l'ai définie, la volonté ne se détermine point, il n'y a donc point de faute ni de vertu, par conséquent il n'y a ni châtement ni récompense, l'homme peut être heureux ou malheureux mais il ne peut être ni vertueux ni coupable ni juste ni injuste, ce n'est qu'à l'agent, qu'à la cause qui le détermine, que ces qualités conviennent, & les Traités de morale sont aussi inutiles que le seroit un Traité des sons & des couleurs par rapport aux sourds & aux aveugles.

On prétend dans l'Eglise Catholique, que la croyance de la Liberté que je viens d'expliquer y est aussi ancienne que l'établissement du Christianisme. Ces hommes fameux qui ont entrepris de la reformer, ont prétendu qu'elle avoit innové sur cet article comme sur quantité d'autres, & qu'à la vraie doctrine de *Jésus-Christ* & des Apôtres elle avoit substitué des doctrines humaines qui flattoient l'orgueil de l'homme & dégradoient la vertu du Redempteur: Luther & Calvin ont pensé de la sorte; Jansenius, Quénel, ont été accusés de les avoir suivis. C'est-

là le grand article du procès qui partage aujourd'hui la France, & le principal objet de la Constitution qu'on défend & qu'on attaque aujourd'hui avec tant de fracas, c'est la défense de la Liberté & la proscription des doctrines qui la détruisent: la plupart des autres matières qu'elle contient sont assez indifférentes, si ce n'est qu'elles attaquent des usages reçus, à l'exception pourtant de l'excommunication, dont on pourroit faire d'étranges abus.

Ce n'est pas que Quénel ait nié positivement la Liberté, au contraire il assure que l'homme est libre; mais comme il soutient en même-tems que la Liberté de l'homme pécheur est entièrement différente de la Liberté de l'homme créé dans l'état d'innocence, que cette Liberté qu'il a aujourd'hui ne sert plus qu'à le perdre & à le précipiter dans les plus grands maux, que l'opération de la Grace pour la conversion du pécheur est semblable à l'action de Dieu pour la création du monde, que la Grace nécessaire pour opérer le bien & pour y persévérer n'est pas donnée à tous, que tous ceux qui la
reçoivent

reçoivent font le bien & que ceux qui ne la reçoivent pas font le mal, qu'une grace qui ne sert qu'à remuer la volonté vers le bien sans produire en elle la bonne action ne sert qu'à la rendre plus criminelle, que l'homme sans qu'il y contribué de sa part qu'entant qu'il est le sujet de ces différentes impressions est nécessairement sous le règne de la Grace ou sous celui de la Cupidité, que le pécheur ne contribué pas plus à sa conversion que Lazare contribua à sa résurrection, que la volonté de Dieu non-efficace est une chimère, que les vertus qu'on appelle communement acquises, que chaque acte de ces vertus, c'est-à-dire que chaque bonne action, est un don de Dieu en prenant ce terme à la rigueur comme le seront l'agilité & l'impassibilité des corps glorieux, que l'élection à la gloire & les moyens de l'exécuter sont également gratuits & également l'effet de la seule volonté toute-puissante de Dieu, que le penchant au mal & le goût pour le mal nous rend aussi coupables que le péché même, que le seul péché originel est un titre suffisant à la Justice, Divine

non-

non-seulement pour exclure de la gloire, mais pour retirer sa grace & pour accabler des plus affreux supplices, comme, dis-je, il enseigne & soutient ces différents Articles, ses ennemis l'ont accusé de nier la liberté avec laquelle ils pensent, que ces sentimens ne peuvent s'accorder.

Quénel & ses partisans ne manquèrent pas de réplique. Ils prétendirent que la Liberté qu'ils admettoient étoit la seule qu'on pouvoit admettre, la seule que les anciens Pères & Docteurs de l'Eglise avoient admise, que *Jésus-Christ* & les Apôtres avoient enseignée, à ces raisonnemens théologiques leurs philosophes joignoient toutes les difficultés qu'on peut opposer à la Liberté qui donne à l'Ame la disposition de ses actions & la rend maîtresse de son sort. J'avoué que ces difficultés sont grandes & qu'elles sont très-capables d'ébranler; j'ignore si les anciens Docteurs ont confondu la liberté avec le volontaire, ou, comme on parle dans l'Ecole, avec la spontanéité, que la contrainte seule détruit. Mais je ne puis comprendre qu'on ait recours à l'Ecriture Sainte pour appuyer

payer ces sentimens, c'est à peu près comme si on vouloit prouver par le recueil des Actes du Parlement d'Angleterre, que le pouvoir des Rois y est aussi absolu & indépendant qu'il l'est en France : quand *Jésus-Christ* dit à un jeune homme, qui lui demandoit le chemin de la perfection, *Si vous voulez être parfait, vendez vos biens, distribuez aux pauvres l'argent que vous en retirerez & suivez moi*, vouloit-il lui dire vous serez parfait si Dieu vous donne la perfection? lorsque saint Pierre à cette occasion dit au Sauveur *Voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre, quelle récompense aurons-nous?* vouloit-il dire Que méritons-nous parceque Dieu nous a donné, a produit, a créé dans nous la volonté de vous suivre, & l'exécution, la persévérance de cette volonté? si cet Apôtre croïoit que les bonnes œuvres sont des dons de Dieu, que ces dons sont indépendants de nos desirs, de nos efforts, quel pouvoit être le sens de ces paroles *Efforcez-vous d'assurer par vos bonnes œuvres votre vocation & votre élection?* quel pouvoit-il être que celui-ci, Faites vos efforts

forts pour avoir ce qui dépend uniquement de la volonté de Dieu sans aucun rapport à vos efforts à moins que lui-même ne les produise dans vous? *Jes-
sus-Christ* à la fin des siècles dira aux
reprouvés *Retirez-vous de moi maudits,
car vous ne m'avez donné ni à boire ni
à manger*, cette sentence si précise,
peut-elle être ainsi expliquée, Allez
dans un feu éternel parceque Dieu ne
vous a pas donné, comme à ceux qui
sont à ma droite, la charité pour vô-
tre prochain ni les bonnes œuvres
qu'elle doit produire?

Aux preuves, aux autorités, on a-
jouta la recrimination: on reprocha
aux défenseurs de la Liberté qu'ils res-
suscitoient le Pélagianisme, qu'ils ané-
antissoient le mystère de la Grace & de
la Prédestination, qu'ils abaïssioient le
Créateur, qu'ils lui ôtoient son sou-
verain domaine, son indépendance,
pour élever la créature & la rendre
l'arbitre de sa destinée, que leur doc-
trine n'étoit propre qu'à inspirer l'or-
gueil, la confiance en ses propres for-
ces, à affoiblir la reconnoissance qu'on
devoit à Dieu, le sentiment de sa mi-
sère, de sa foiblesse, de son impuis-
sance,

sance, de sa dépendance totale & absolue, qui étoient les vertus essentielles du Christianisme. Mais je ne m'aperçois pas que je m'engage trop avant dans ces matières profondes, je ne sai même où je puis avoir pris ce que j'en ai dit: s'il est bon on en profitera, s'il ne l'est pas j'espère qu'on me le pardonnera.

Dès que l'Abbé du Bois eut été chargé par son Altesse Roiale de s'appliquer particulièrement à terminer cette importante affaire, son premier soin fut de se mettre au fait, car je crois qu'il n'y étoit guères, & du fonds des questions & des procédures: pour cela il eut de fréquentes conférences avec les chefs des deux Partis. Les Cardinaux de Bissi, de Rohan, étoient les principaux tenants pour la Constitution, le premier est un homme d'esprit & d'un grand savoir, lié intimement avec les Jesuites, & qui conjointement avec l'Evêque de Chartres étoit entré plus avant qu'aucun autre dans leurs desseins contre les Jansenistes, le Cardinal de Rohan, Grand-Aumonier de France, Evêque de Strasbourg, est un de ces beaux genies qui

Difficul-
tés de
cette en-
treprise.

pres-

presque sans étude & sans application pénétrant les vérités les plus abstraites, je ne crois pas qu'il soit possible de parler plus juste, avec plus de netteté & plus de graces, il n'est que le Cardinal de Polignac qui puisse lui être comparé à cet égard.

Ces conférences firent sentir que l'affaire étoit encore plus digne d'attention qu'on ne l'avoit cru. Les circonstances du tems étoient très favorables aux Constitutionnaires, le grand crédit du Cardinal de Noailles étoit tombé, ses amis n'étoient plus nécessaires, & on se soutenoit par ses coups de vigueur au dedans, & par ses Alliances au dehors: la connoissance parfaite qu'on avoit eu du Parti opposé, avoit fait comprendre qu'il faisoit beaucoup plus de bruit qu'il n'avoit de puissance, peut-être même que le secours qu'on en avoit tiré pour rendre inutiles les vuës du feu Roi avoit déterminé à l'affoiblir. On conféra aussi avec le Cardinal de Noailles & quelques Evêques de son Parti; on sçut de lui-même ses Griëfs & ses raisons d'opposition; on s'instruisit aussi à fonds des raisons qu'avoit eu le Parlement de s'opposer à l'en-

l'enregistrement de la Constitution & de favoriser si hautement les Appels qu'on en avoit faits.

Le premier fruit de ces conférences fut, que les Appels furent défendus & qu'on eut une extrême attention à ne proposer pour les grands Bénéfices que des personnes dont la doctrine ne pût être suspecte à la Cour de Rome : monsieur de Caumartin, beaufrère de monsieur d'Argenson, fut le seul qui fut excepté de cette espèce de règle, il passa à Rome à cause du crédit de son beaufrère, ce n'est pas qu'il y eût rien de marqué sur sa conduite par rapport aux disputes du tems, mais il n'étoit pas ami des Jesuites, jamais il ne leur avoit fait la Cour, & il paroissoit lié avec les Benedictins ; devenu Evêque, il se conduisit avec beaucoup de modération, & si les Jesuites eurent quelques sujets de se plaindre de lui, c'est que par leurs invectives ils l'avoient forcé à leur marquer son mécontentement.

Ces conférences particulières de l'Abbé du Bois en produisirent d'autres entre les Evêques, dont plusieurs s'appliquèrent sincèrement à rétablir l'u-
Variations des deux Partis,

l'union & la paix; on proposa différens projets. Comme les Particuliers de chaque Parti n'étoient pas d'accord entr'eux, les examens & les disputes ne finissoient point, c'étoit toujours à recommencer; je ne sçai combien de fois on croioit être au bout, qu'un incident, qu'une demande artificieusement ménagée & réservée, obligeoient à revenir sur ses pas: de chaque côté il y avoit des zélés qui ne vouloient entendre à aucun accommodement, ceux là regardant la Constitution comme un oracle à quoi l'on étoit obligé de se soumettre, ceux-ci soutenant qu'elle étoit remplie d'erreurs pour le fonds, de nullités pour la forme, & qu'on étoit obligé de la rejeter; quelques-uns des acceptans prétendoient que l'Explication des quarante suffisoit, d'autres vouloient qu'on en ajoutât d'autres, ceux-ci vouloient que l'acceptation du Décret fut absolue, d'autres qu'elle fût conditionnelle & tellement relative aux explications que ce fût ces explications plutôt que la Bulle qu'on acceptât, d'autres enfin, demandoient qu'on assemblât un Concile National, quelques-uns demandoient
pour

pour préliminaires que les Appels fussent condamnés & retractés, d'autres soutenoient qu'il suffisoit qu'ils ne fussent plus tolerés & qu'ils fussent regardés comme non avenus. La division n'étoit pas moins grande parmi les opposants; les uns insistoient sur une proposition qu'ils vouloient sauver, les autres sur une autre; les plus modérés convenoient que certaines explications rendoient la Bulle supportable, les plus adroits vouloient que le Pape lui-même donnât des explications: du reste peu demandoient un Concile National. Chaque projet, chaque prétention enfantoit un multitude de Lettres, d'Ecrits, dont son Altesse Roiale & l'Abbé du Bois étoient accablés.

Au même tems qu'on négocioit en France, il falloit moderer & suspendre l'ardeur du Pape & les effets de son indignation: Sa Sainteté ne vouloit point entendre parler d'explications, ce n'est pas qu'elle prétendît ôter aux Evêques & aux Docteurs le droit naturel qu'ils ont d'expliquer les Règles de la Foi & des mœurs, mais Elle ne vouloit point d'explication concertées, qui restraignît sa Bulle ou qui parût lui

Histoire
de l'Evê-
que de
Sisteron;

lui donner l'autorité qu'on lui avoit refusée jusqu'alors. Le Cardinal de la Trimouille, chargé de cette difficile commission, s'en acquitoit en habile homme, il rassuroit, il intimidoit, par là il gaignoit du tems & empêchoit les grands coups: mais sa santé s'étant fort dérangée, il fallut lui chercher du secours.

Un jeune Jesuite, nommé Lafiteau, se trouvoit alors à Rome, il y avoit été envoyé pour achever sa Théologie, qu'il avoit commencée à Paris; il avoit beaucoup de cette espèce d'esprit qui rend propres aux intrigues & aux négociations: tout jeune qu'il étoit il lui étoit déjà arrivé une aventure des plus singulières, & dont je n'ai pû découvrir le mystère, il disparut tout d'un coup de chez les Jesuites, après une absence de trois ou quatre ans il y rentra comme s'il fut revenu de quelque voyage ordinaire. Le hazard voulut que Clement onze prit en amitié ce jeune Religieux (on a prétendu qu'il s'étoit fait connoître par une traduction Françoisse d'une homelie de ce Pontife): la manière dont il déclara la considération distinguée qu'il avoit pour lui surprit
tout

tout Rome; un jour de la Purification que le Pape distribuoit des cierges bénits au Clergé & au peuple, il distingua le Père Lafiteau dans la foule, le fit approcher, & lui donna un des cierges destinés pour les Cardinaux. On le sut par toute l'Europe, & on crut en France devoir se servir de ce nouveau Favori de Sa Sainteté pour négocier avec Elle. Presque dès lors le secret des négociations lui fut confié, & le Cardinal de la Trimouille n'eut plus que le titre d'Ambassadeur. L'Archevêque de Bourdeaux monsieur de Bezons eut beaucoup de part à ce choix.

Le Pape, flatté de l'attention qu'on avoit eue en France à se servir d'un homme pour qui il avoit marqué de l'estime, devint plus traitable: il envoya le nouveau négociateur à Paris avec des propositions ou plutôt des projets de pacification, il étoit aussi chargé de faire quelques demandes. Les projets ne furent point agréés, quelques-unes des demandes le furent. On donna des ordres positifs à l'Université de se tenir tranquille & de cesser ses délibérations, qui dans ces tems n'avoient point d'autre objet que les

affaires de la Constitution, on biffa des Registres de la Faculté certaines conclusions, qui condamnoient d'hérétique ou d'erroné le sentiment de l'infaillibilité du Pape. En un mot, cet Envoyé, sans avoir un fort grand succès, justifia l'amitié du Saint Pere, & s'acquitt l'estime & les bonnes graces de Monsieur le Regent & de l'Abbé du Bois. Mais les Jesuites n'en furent pas contents. Il logea chez eux : car il étoit encore des leurs. Ces Peres ont une règle qui les oblige de déclarer aux Superieurs des maisons où ils logent les affaires dont ils sont chargés, sur tout si elles sont de conséquence, & qu'elles doivent être traitées avec des Grands. Le Pere Lafiteau n'observa pas cette règle, qui devoit seule suffire pour écarter ces Religieux des Cours & de tout manieement d'affaires publiques : on lui en fit des reproches très-vifs & très-amers. Aussi la seconde fois que le Pape l'envoya, il quitta leur habit, ne logea plus chez eux. Il fut heureux dans la suite de trouver une porte honorable pour les quitter tout à fait, car tôt ou tard, ils se seroient vangés de sa fidélité à garder

der les secrets qu'on lui avoit confiés.

Après le Pape, celui qu'on menageoit davantage c'étoit le Cardinal de Noailles : sa famille étoit fort puissante ; Paris lui étoit extrêmement attaché ; d'ailleurs on savoit que la manière vive dont les Jésuites l'avoient poussé l'avoit mis dans la nécessité de se déclarer comme il avoit fait ; lui seul donnoit de la considération aux Opposants, on étoit persuadé que si on pouvoit le leur enlever ils perdroient courage, & qu'en tout cas on pourroit sans conséquence les traiter comme on le jugeroit à propos. Le but des négociations fut donc de gagner ce Cardinal, de lui faciliter les moyens de quitter avec honneur le Parti qu'il avoit pris : la difficulté n'étoit pas de lui faire approuver les projets qu'on lui proposoit, c'étoit de l'y attacher. Quoi qu'il eût de l'esprit & du savoir, il ne tenoit pas dans les conférences avec les Cardinaux de Rohan & de Bissi, mais irrésolu de lui-même, & sollicité par ceux de son Parti, il fallut bien du tems pour lui faire prendre une résolution fixe. Il convint enfin qu'il accep-

Incertitude du Cardinal de Noailles.

teroit la Constitution, & qu'il la publieroit. Près de deux années s'écoulèrent avant qu'il exécutât cette résolution.

Je ne prétens pas blâmer ce Prélat d'avoir fait cette démarche, que la Cour, le grand nombre des Evêques, & sa famille même, à l'exception de l'Evêque de Châlons, lui demandoient avec les instances les plus vives & les plus souvent réitérées : mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer combien elle dût lui coûter après s'être déclaré contre cette Bulle aussi hautement & aussi publiquement qu'il l'avoit fait, sur tout depuis la mort de Louis quatorze. Non content d'en avoir appelé en mille-sept-cent-dix-sept, il avoit renouvelé son Appel en mille-sept-cent-dix-huit dans les termes les plus forts, à l'occasion de certaines Lettres du Pape dont il appelloit par un Acte séparé.

Ses sentimens.

„ Personne n'ignore, disoit ce Cardinal dans son Acte d'appel du trois août mille-sept-cent-dix-sept, que
 „ d'abord que cette Constitution parut, les Fidèles furent consternés
 „ d'une censure qui leur paroissoit
 „ condamner plusieurs vérités de la
 „ Reli.

„ Religion & le langage ordinaire de
 „ la piété...; que les magistrats, allar-
 „ més des conséquences que l'on pou-
 „ voit tirer de la Bulle contre les loix
 „ de l'Etat, la sûreté de la personne
 „ sacrée des Rois, les Privilèges des
 „ Facultés, les Droits de l'Episcopat,
 „ les Libertés de l'Eglise Gallicane,
 „ se crurent obligés d'en prévenir le
 „ danger par des modifications égale-
 „ ment sages & nécessaires; qu'on
 „ prévint dès lors tous les abus qu'on
 „ feroit de la Constitution, soit pour
 „ attaquer des Dogmes certains & des
 „ Règles importantes de la Morale &
 „ de la Discipline, soit pour troubler
 „ la Paix & la Liberté des Ecoles: &
 „ l'événement n'a que trop justifié
 „ que leurs craintes & leurs inquiétu-
 „ des n'étoient pas vaines....

„ On se sert de la Constitution pour
 „ donner atteinte au Dogme si essen-
 „ tiel de la nécessité de la Foi en Je-
 „ sus-Christ, pour établir que l'an-
 „ cienne Alliance a pu conférer la gra-
 „ ce & donner des enfans à Dieu....
 „ La condamnation de cette Proposi-
 „ tion *Que peut-on être autre chose que*
 „ *ténébres, qu'égarement & que péché,*

„ *sans la lumière de la Foi, sans Jésus-*
„ *Christ, sans la Charité?* est d'autant
„ plus étonnante qu'elle ne paroît
„ contenir que ce que *Jésus-Christ* dit
„ lui-même qu'il est la lumière, la
„ voie, la vérité & la vie... On
„ se sert encore des Propositions X.
„ XI. XII. & XIII. pour attaquer
„ la toute-puissance de la volonté de
„ Dieu sur le cœur des hommes, dog-
„ me qu'on ne peut nier sans renverser
„ le premier article du Symbole...
„ Les défenseurs des nouveaux systé-
„ mes sur la Grace, se fondent sur la
„ condamnation de plusieurs Proposi-
„ tions pour rejeter comme une erreur
„ cette Grace forte & victorieuse que
„ la Foi nous enseigne, & pour atta-
„ quer en particulier le sentiment de
„ Saint Augustin & de Saint Thomas
„ que cette Grace est efficace par elle-
„ même & qu'elle est nécessaire pour
„ toute œuvre de piété...
„ Les corrupteurs de la doctrine des
„ mœurs s'appuyent de cette censure
„ pour anéantir les fondemens de la
„ morale chrétienne, pour détruire la
„ nécessité & l'étendue de l'amour de
„ Dieu, qui est le premier & le plus
„ grand

„ grand commandement de la Loi...
 „ Ils prétendent qu'elle favorise leurs
 „ excès, puisqu'elle condamne les ex-
 „ pressions qui marquent la nécessité
 „ de cet amour....

„ Mais le cœur paternel d'un Evê-
 „ que ne sauroit être témoin de la dou-
 „ leur que la censure des Propositions
 „ qui concernent la lecture de l'Ecriture
 „ Sainte & la célébration de l'Office
 „ Divin cause aux vrais enfans de l'E-
 „ glise, de la révolte que cette même
 „ condamnation inspire aux nouveaux
 „ réunis, de l'obstacle presque invinci-
 „ ble qu'elle met à la conversion des
 „ hérétiques, sans être vivement tou-
 „ ché.... Et Sa Sainteté n'ignore pas
 „ le scandale qu'a causé en particulier
 „ la censure de cette Proposition *Le*
 „ *dimanche doit être sanctifié par des lec-*
 „ *tures de piété & sur-tout des Saintes*
 „ *Ecritures.* ..

„ Nous ne pourrions tolérer sans
 „ prévarication les fausses & perni-
 „ cieuses maximes que l'on peut ap-
 „ puyer sur la censure de ces autres
 „ Propositions La crainte d'une ex-
 „ communication injuste ne doit ja-
 „ mais nous empêcher de faire notre

„ devoir, on ne sort jamais de l'E-
„ glise lors même qu'il semble qu'on
„ en est banni par la méchanceté des
„ hommes, quand on est attaché à
„ Dieu, à *Jésus-Christ*, à l'Eglise
„ même par Charité... Les meilleurs
„ Théologiens ont souvent représenté
„ que la première de ces Propositions
„ n'exprime dans le sens propre & na-
„ turel que cette vérité *Qu'il faut*
„ *plûtôt obéir à Dieu qu'aux hommes...*
„ L'amour de la justice & de la
„ paix nous engage encore à faire at-
„ tention aux plaintes universellement
„ répandues sur l'infidélité avec la-
„ quelle les Propositions ont été ex-
„ traites du livre des Reflexions; plu-
„ sieurs étant visiblement tronquées,
„ d'autres traduites peu exactement en
„ Latin, un grand nombre détour-
„ nées à des sens étrangers, dont elles
„ ne sont pas susceptibles dans le livre
„ même, & qui ont été défavouées
„ par l'auteur dans des Ecrits & des
„ Protestations qui sont entre les mains
„ de tout le monde.
„ Le Souverain Pontife a donc été
„ visiblement surpris par de faux ex-
„ posés, comme les plus grands Pa-
„ pes

„ pes se sont souvent plaints qu'ils a-
 „ voient été séduits par l'artifice de
 „ ceux qui recouroient à leur auto-
 „ rité “.

Dans le Mandement qui accompa-
 gnoit son Acte d'appel, il s'exprimoit
 ainsi : „ *Nous croyons devoir nous pro-*
 „ *poser pour modèle l'exemple d'un il-*
 „ *lustre Evêque d'Angleterre, distingué*
 „ *par sa piété, par sa science, par sa*
 „ *fermeté pour les Libertés de son Egli-*
 „ *se, & par son zèle pour le véritable*
 „ *honneur des Souverains Pontifes... Ce*
 „ *Prelat se trouvant dans la nécessité*
 „ *de résister à un Decret du Pape Inno-*
 „ *cent quatre, concilioit ainsi ce qu'il de-*
 „ *voit au Caractère Episcopal & à la Di-*
 „ *gnité du Souverain Pontife. J'obéis,*
 „ *disoit Robert Evêque de Lincoln,*
 „ *avec un respect filial aux ordres A-*
 „ *postoliques, mais je m'oppose & je*
 „ *résiste, par zèle pour l'honneur de*
 „ *mon Père, aux ordres qui sont con-*
 „ *traires à l'esprit Apostolique, & je*
 „ *remplis par là les deux obligations*
 „ *que la loi de Dieu m'impose. Il n'y*
 „ *a que ce qui est conforme à la doc-*
 „ *trine des Apôtres & de notre Sei-*

„ gneur *Jésus-Christ*, maître des A-
 „ pôtres, dont le Pape représente la
 „ personne, qui puisse être considéré
 „ comme un ordre Apostolique, le
 „ Saint Siège peut tout pour édifier,
 „ & rien pour détruire, c'est en cela
 „ que consiste la plénitude de sa puis-
 „ sance. Or, la Lettre que j'ai reçue
 „ n'a aucune conformité avec la sain-
 „ teté Apostolique, elle y est toute
 „ contraire & toute opposée : c'est
 „ pourquoi je n'y obéis point, j'y
 „ résiste, & je m'y oppose, dans l'es-
 „ prit & avec les sentimens d'un fils
 „ respectueux “.

Ses em-
 barras.

Après avoir pensé & parlé de la for-
 te, c'étoit revenir d'étrangement loin
 que d'accepter & de publier le Decret,
 avec quelque modification que ce pût
 être. Car si ce qu'on avoit dit étoit
 vrai, il n'étoit point du tout suscepti-
 ble d'explication : il faut donc suppo-
 ser que selon la coutume des plaideurs
 on avoit un peu exagéré. Aussi, quand
 son Eminence présenta au Roi son
 Mandement d'acceptation, Elle assura
 que jamais démarche ne lui avoit tant
 coûté, & qu'il falloit avoir pour la
 tran-

tranquillité de l'Etat & la paix de l'Eglise un aussi grand amour que le sien pour l'avoir faite.

Dès que le Cardinal de Noailles eut consenti à ce qu'on souhaitoit, on composa de concert un Corps de doctrine qui servit d'explication à la Bulle: l'ouvrage fut long, & ce ne put être qu'après bien des examens, des changemens, des adoucissmens, des corrections, qu'on vint à bout de le mettre en état d'être approuvé du grand nombre des Evêques, encore pour les amener là, fallut-il négocier & prendre une infinité de précautions.

On commença par s'assurer des Jésuites, dont les intrigues, & les liaisons qu'ils avoient avec plusieurs Evêques, pouvoient faire échoüer l'accordement. Ces Pères étoient alors divisés en deux Partis, distingués par les noms de bonne & de mauvaise intention: la division alloit si loin que c'étoit assez qu'un Parti fût d'un sentiment pour que l'autre embrassât le sentiment contraire. Le second fils du Garde des Sceaux, alors Lieutenant de Police pour la première fois, les rassembla par ordre de son Altesse Roya-

le: ils se querellèrent en sa présence; mais le Père Lallemand, chef des bien-intentionnés depuis la mort du Père le Tellier, se déclara avec tout son Parti pour le Corps de doctrine, il écrivit même un espèce de Lettre circulaire à plusieurs Evêque pour les déterminer à s'en contenter aussi.

A cette démarche, on en joignit une autre, non moins essentielle. On ne comptoit pas tout-à-fait sur la docilité des Evêques pour le Père Lallemand; & d'ailleurs, étoit-il sûr de céder à ce Jesuite qui avoit eu une très-grande part dans les intrigues du Père le Tellier? Monsieur l'Evêque de Soissons, aujourd'hui Archevêque de Sens, par plusieurs Ecrits qu'il avoit publiés au sujet de la Constitution sous le titre d'Avertissemens, s'étoit fait une très-grande réputation, & étoit devenu, ainsi que s'exprimoit Monsieur le Régent, *un chien à grand collier*: il étoit important de l'avoir de son côté, on le fit venir à Paris. Ce Prélat n'avoit jamais vû la Cour, que lorsqu'il avoit prêté le Serment de fidélité: il ne put résister aux caresses qu'on lui fit, aux louanges que lui donna son Altesse Royale, il se
livra

livra tout entier aux desseins de ce Prince & devint le principal promoteur & le plus zélé défenseur de l'Accommodement. Sa complaisance lui a coûté apparemment le chapeau de Cardinal, & ne fut pas alors généralement approuvée : un grave magistrat, lui dit un jour dans une nombreuse Compagnie, *Monseigneur, le Public vous a mis dans la balance & il verra par vos démarches s'il doit autant vous mépriser dans la suite qu'il vous a estimé jusqu'à présent.* On a voulu dire que ce Prélat n'étoit point auteur des Ecrits qui lui avoient fait tant d'honneur : il est vrai qu'on a peine à reconnoître l'auteur des Avertissemens dans la Vie de Marie à la Coque, mais outre que monsieur Languet a de l'esprit & de l'érudition, c'est qu'il est très faisable qu'on écrive bien sur des matières solides & qu'on écrive fort mal un conte.

Le Corps de doctrine étant à peu près au gré des deux Partis, la plupart des Evêques qui étoient à Paris le signèrent : l'Abbé de la Fare Lopin le porta à plusieurs absents, accompagné de la recommandation du Père Lalle-

mand. On dit alors assez plaisamment, que cet Abbé étoit allé apprendre aux Evêques à *déffiner*. Messieurs les Evêques de Montpellier, de Boulogne, de Nîmes, de Saintes, refusèrent de l'approuver; les deux premiers, parcequ'il facilitoit l'acceptation de la Constitution & qu'il y dispoſoit, les deux autres, parcequ'ils le regardoient comme lui étant contraire & préjudiciable: tous quatre eurent ordre de quitter Paris dans trois jours & de se retirer promptement dans leurs Diocèses, sans en sortir jusqu'à nouvel ordre.

Les Curés lui font des Remontrances.

Les Curés du Diocèse de Paris l'examinèrent dans leurs Calendes; le condamnèrent, & notifièrent leur condamnation à leur Archevêque, sous le titre de Remontrances. Le Doyenné de Chateaufort, qui tint son Assemblée à Versailles, malgré l'Archidiacre & son Doyen protesta unanimement contre le nouvel Accommodement & contre le Corps de doctrine, *le tribunal de l'Eglise*, s'écrièrent-ils tous, *étant saisi de l'affaire de la Bulle, l'Eglise seul en peut décider dans un Concile général*: c'étoient les mêmes mots dont monsieur le Cardinal s'étoit servi dans un de ses Ap.

Appels. Après le dîné, qui fut apparemment tel qu'ont coutume d'être les repas d'Archidiacre, on protesta de nouveau & d'une voix encore plus forte, on s'écria que quelque acceptation que monsieur le Cardinal pût faire de la Constitution, on n'y prendroit jamais de part, ni par adhésion, ni encore moins par la publication, & que l'on se serviroit pour la combattre des armes que son Eminence avoit fournies dans ses Appels & dans ses Mandemens.

Le Doyen, qui étoit le Prieur de Saint Germain en Laye, rendit compte de cette Calende: on fut fort content de sa conduite, & on lui donna commission de convertir le Curé de Saint Leu, qui, disoit-on, devenoit bien vis. Ce Curé l'ayant su, dit: „ j'en suis surpris, parcequ'il y a deux ans „ que son Eminence me chargea de „ convertir le Prieur de Saint Germain en Laye, qui faisoit difficulté „ d'appeller de la Constitution “.

Les Rémontrances de ces Curés sont aussi curieuses en leur genre que l'avoient été celles du Parlement lorsqu'en mille-sept-cent-dix-huit il avoit

avoit annullé un Edit du Roi touchant les monnoies. „

„ Nous croi-
„ rions, disoient-ils, manquer à ce que
„ la Religion, la vérité & le devoir
„ exigent de nous, si nous ne repandions dans le sein de votre Eminence les peines amères que nous cause le nouvel Accommodement. Ce
„ qui nous allarme davantage, c'est le
„ nouveau Corps de doctrine, nous y
„ avons tous remarqué des erreurs capitales :

„ On égale le Juif au Chretien,
„ Moïse à JESUS-CHRIST. Moïse
„ & les Prophetes, dit-on dans le
„ Corps de doctrine, comme ministres
„ de la Loi n'ont formé que des Esclaves, mais en qualité de Prophetes de Jesus-Christ & des Prédicateurs de l'Evangile ils ont formé de véritables enfans de Dieu.

„ Le Corps de doctrine distingue
„ en Dieu trois volontés réelles de sauver les Hommes, ce qui est contre
„ les Principes de l'ancienne Théologie & contre cette vérité primitive
„ *Omnia quaecumque voluit fecit.*

„ Nous nous étonnons que le dogme
„ de la Grace efficace par elle-même,

„ re-

„ reconnu par son Eminence en mil-
 „ le-sept-cent- quatrevingt-seize pour
 „ l'unique sentiment conforme à l'E-
 „ criture & à la Tradition, ne soit
 „ plus regardé aujourd'hui que com-
 „ me le sentiment d'une Ecole parti-
 „ ticulière, qui ajoûte, dit-on, en ce
 „ point à l'Ecriture & à la Tradi-
 „ tion.

„ Le terme de *Charité* est pris en
 „ deux différents sens, pour un amour
 „ naturel de Dieu, & pour une vertu
 „ théologique. Il n'y a qu'une seule
 „ espèce d'amour de Dieu, il n'y en
 „ a point de naturel.

„ Comment n'être pas effrayé de
 „ cette expression, *sans la Charité on*
 „ *ne laisse pas de faire des actions véri-*
 „ *tablement Chrétiennes.* On se con-
 „ tente de dire que l'obligation de
 „ rapporter ses actions à Dieu paroît
 „ être renfermée dans le premier pré-
 „ cepte. Nous sommes surpris qu'au
 „ lieu de nous porter à suivre l'exem-
 „ ple & les saintes règles que les Pères
 „ ont prescrites sur la pénitence, on
 „ ne nous parle que d'exciter les Fi-
 „ dèles à profiter de l'indulgence de
 „ l'E-

„ l'Eglise. Quel bien pouvons-nous
„ faire dans nos Paroisses ?

„ Les premiers Pasteurs sont eux-
„ mêmes l'Eglise enseignante : est-ce
„ à l'exclusion du second Ordre ? Si
„ cela est, les Apôtres ignoroient
„ quel est le véritable Senat de l'Egli-
„ se quand ils assembloient les Prêtres
„ avec eux. Si les Evêques préten-
„ dent être les seuls Juges de la Foi,
„ au moins ils ne doivent pas en juger
„ seuls sans appeller le second Ordre,
„ auquel on ne doit jamais refuser le
„ droit de juger, au moins doctrina-
„ lement, sur les difficultés qui se pré-
„ sentent : nous disons au moins, car
„ nous avons employé dans notre A-
„ pologie des témoignages qui justi-
„ fient le droit qu'a le second Ordre de
„ juger conjointement avec les Evê-
„ ques, même dans les Conciles géne-
„ raux “ ?

Les Curés de Paris, ceux du Doyen-
né de Montmorenci, avoient précédé ;
la plupart des autres suivirent : & tous
s'accordèrent à prendre de la Lettre de
messieurs de Boulogne & de Mont-
pellier les reflexions générales qu'ils
firent

furent sur l'Accommodement. On révisé des erreurs chymériques, disolent-ils, pour donner un objet aux censures de la Bulle. On affecte de se servir de termes ambigus & d'expressions équivoques & vagues, ordinairement plus favorables aux partisans de l'erreur qu'aux défenseurs de la vérité. Si le Pape rejette ces nouvelles explications, pourra-t-on les regarder comme le sens de la Bulle? Si le bon sens en fait approuver d'autres faudra-t-il y renoncer? Si le texte de la Bulle y est contraire à quoi s'attacher? préférera-t-on une explication arbitraire au sens naturel du texte? Quel étrange embarras!

La Sorbonne n'avoit garde de se tenir tranquille dans cette occasion: ayant eu défense de délibérer sur ces matières, elle protesta contre tout ce qui pourroit se faire en conséquence & à l'occasion de cet Accommodement. Ces oppositions n'empêchèrent point la conclusion de l'affaire, quoi qu'elles augmentassent fort les inquiétudes & les irrésolutions du Cardinal de Noailles. On fut presque aussi long-tems à convenir de son Mandement d'acceptation qu'on l'avoit été à dresser les

ex.

explications, ou, ce qui revient au même, le Corps de doctrine. Enfin au mois de mars les Cardinaux de Rohan, de Bissi, l'approuvèrent dans les termes suivants. „ Quoique l'Accepta-
 „ tion de monsieur le Cardinal de
 „ Noailles, disoit le premier, soit
 „ singulière, insolite, & sujette à de
 „ grands inconvéniens, néanmoins,
 „ comme elle est réelle & véritable,
 „ vû le trouble de l'Eglise de France
 „ en général & la situation de Paris
 „ en particulier nous croyons qu'elle
 „ peut passer. Nous jugeons, disoit
 „ le second, que les Explications de
 „ monsieur le Cardinal de Noailles,
 „ étant conformes à l'Instrûction des
 „ quarante Evêques, & ne contenant
 „ rien contre la Foi orthodoxe, sont
 „ suffisantes si elles sont suivies d'une
 „ acception sincère & véritable “.

Condui-
 te peu
 droite.

Le Cardinal de Bissi touchoit le point essentiel, on avoit toute sorte de sujet de se défier de la sincérité de l'Archevêque de Paris. Il vouloit & ne vouloit pas, ou plutôt il faisoit semblant de vouloir: sa conduite, ses liaisons étoient toujours les mêmes, les plus hardis à crier contre la Constitu-
 tion

tion qu'il alloit recevoir, étoient le plus avant dans ses bonnes grâces, il alloit même jusqu'à approuver les invectives qu'on faisoit contre lui. *Je leur pardonne*, disoit ce Prélat: *c'est l'amour de la vérité qui les fait parler.* La Lettre circulaire qu'il écrivit à ses chers Curés pour calmer leurs inquiétudes, par où il les assuroit qu'il auroit toujours les mêmes sentimens pour eux, n'étoit-elle pas un désaveu presqu'formel de tout ce qu'il promettoit dans les conférences & de ce qu'il fit enfin en conséquence de ces promesses? Quelle vuë pouvoit-il avoir en exigeant, pour publier son Mandement, que la Déclaration du Roi, publiée & enregistrée en bonne & due forme, le précédât? L'attachement à un Parti, même mauvais, peut absolument s'excuser, mais le défaut de sincérité est toujours blâmable.

Les examens du projet de la Déclaration du Roi, outre les grandes affaires qui survinrent alors, la firent différer jusqu'au mois d'août. Ce que le Cardinal de Noailles avoit prévu, & ce qui apparemment avoit été le motif de la condition qu'il avoit exigée, arriva

riva, le Parlement refusa absolument de l'enregistrer, & comme on craignoit le même refus de la part des autres, on l'envoya au Parlement de Douny, dont on s'étoit auparavant assuré. La lecture de cette pièce essentielle, approuvée par le Cardinal de Nonilles, fera sentir combien son Altesse Royale avoit sujet de s'applaudir du succès de sa négociation, & sur quoi fut fondée la reconnoissance de la Cour de Rome à l'égard de l'Abbé du Bois, qui y avoit eu une si grande part.

Déclaration sur la Constitution.

„ Dès le tems de notre avènement
 „ à la Couronne, disoit le Roi, nous
 „ avons crû que notre principal devoir
 „ étoit de consacrer à la Religion le
 „ premier usage de notre puissance, &
 „ de mériter le titre glorieux de Fils
 „ aîné de l'Eglise, qui nous distingue
 „ entre les Rois, en faisant servir notre
 „ autorité à appaiser les troubles
 „ qui s'étoient élevés dans notre royaume
 „ à l'occasion de la Bulle donnée
 „ par notre Saint Père le Pape contre
 „ le Livre intitulé Reflexions morales
 „ sur le Nouveau Testament. Notre
 „ très cher & très aimé Oncle le
 „ Duc d'Orleans, Régent de notre
 „ royaume.

„ royaume, à secondé la sincérité de
 „ nos vœux par l'étendue de ses lu-
 „ mières, au milieu des soins qu'exi-
 „ geoient de lui des conjonctures dif-
 „ ficiles, il a toujours regardé une
 „ paix si desirable comme l'objet le
 „ plus digne de son attention: & c'est
 „ à la persévérance de ses travaux que
 „ nous devons la satisfaction de pou-
 „ voir annoncer à nos peuples la fin
 „ d'une division dont les suites dange-
 „ reuses allarminoient également & ceux
 „ qui aiment véritablement l'Eglise &
 „ ceux qui sont sincèrement attachés
 „ aux intérêts de l'Etat.

„ Des Explications, dressées dans
 „ un esprit de concorde & de chari-
 „ té pour empêcher que l'on n'abûse
 „ de la Bulle par des interprétations
 „ fausses & contraires à son véritable
 „ sens, ont été unanimement approuvées
 „ par tous les Cardinaux, tous les
 „ Archevêques & presque tous les E-
 „ vêques de notre royaume. Ceux
 „ qui avoient déjà accepté la Consti-
 „ tution ont attesté unanimement, dans
 „ la Lettre qu'ils ont écrite à notre
 „ très-cher & très-aimé Oncle le Duc
 „ d'Orleans, que ces Explications é-
 „ toient conformes à la doctrine de l'E-
 „ glise,

„ glise , à celle de la Bulle , & de
„ l'Instruction pastorale publiées en
„ mille-sept-cent-quatorze , & la plu-
„ part des Prélats , qui jusqu'ici a-
„ voient suspendu leur acceptation ,
„ ont adopté ces mêmes Explications
„ pour les présenter à leurs peuples
„ en acceptant la Bulle , comme con-
„ tenant son véritable sens. Ainsi
„ nous avons la consolation de voir les
„ troubles qui affligeoient l'Eglise de
„ France , calmés , les doutes éclair-
„ cis , les contestations sur l'accepta-
„ tion de la Bulle finies , la paix , si
„ ardemment désirée par le feu Roi
„ notre Bisaïeul , enfin rendue aux E-
„ glises , & la Constitution *Unigenitus*
„ accompagnée d'explications si au-
„ tentiques que ceux qui avoient jus-
„ qu'ici des peines & des difficultés
„ ne pourront plus hésiter à s'y sou-
„ mettre & à se conformer à la voix
„ & à l'exemple de leurs Pasteurs.
„ Dans ces circonstances notre zèle
„ pour la Religion & pour le bien de l'E-
„ glise , le respect filial dont nous sommes
„ remplis , à l'exemple de nos prédéces-
„ seurs , pour notre Saint Père le Pa-
„ pe , la confiance que nous avons
„ dans

„ dans les lumières des Evêques du
 „ royaume, le soin que nous devons
 „ avoir de rétablir l'ordre & la tran-
 „ quilité dans nos Etats, ne souffrent
 „ pas que nous différions de mettre le
 „ sceau de notre autorité à une paix si
 „ précieuse, & de prendre en même-
 „ tems toutes les précautions conve-
 „ nables pour étouffer les anciennes se-
 „ mences de discorde, empêcher
 „ que l'inquiétude, le faux zèle, l'es-
 „ prit de Parti n'en fasse naître de
 „ nouvelles, & maintenir dans l'Eglise
 „ une subordination aussi juste que né-
 „ cessaire. Nous entrerons par là dans
 „ les sentimens du feu Roi notre très-
 „ honoré Seigneur lorsqu'il a donné
 „ ses Lettres-patentes du quatorze fe-
 „ vrier mille-sept-cent-quatorze, &
 „ nous espérons que tous les Prélats de
 „ l'Eglise de France se réunissant dans
 „ le même esprit, la sagesse & la Cha-
 „ rité de leur conduite achèveront &
 „ confirmeront pour toujours l'ouvra-
 „ ge de leur zèle pour la vérité & de
 „ leur amour pour la paix.

„ A ces Causes &c. Voulons que la
 „ Constitution *Unigenitus* soit observée
 „ dans tous les Etats, Pais, Terres &
 „ Tome II, I „ Sci-

„ Seigneuries de notre obéissance. Et
„ en conséquence, défendons à tous
„ nos Sujets, de quelque état, quali-
„ té & condition qu'ils soient, à tous
„ Corps, Communautés & personnes
„ séculières ou régulières, exemptes
„ ou non exemptes, de quelque Or-
„ dre, Congrégation, ou Société
„ qu'elles soient, même aux Univer-
„ sités de notre Royaume & notam-
„ ment aux Facultés de Théologie,
„ de rien dire, écrire, soutenir, en-
„ seigner, débiter, distribuer, direc-
„ tement ou indirectement, soit con-
„ tre la Constitution soit contre l'In-
„ struction Pastorale publiée dans l'As-
„ semblée de mille-sept-cent-quatorze
„ & adoptée par plus de cent Evê-
„ ques de France & contre les Ex-
„ plications sur la Bulle Unigenitus,
„ approuvées par lesdits Cardinaux,
„ Archevêques & Evêques de notre
„ Royaume, comme conformes à la
„ doctrine de l'Eglise & au véritable
„ sens de la Bulle.

„ Désirant protéger l'unanimité des
„ Evêques, & assurer dans leurs Dio-
„ cèses une paix si nécessaire au réta-
„ blissement du bon ordre & de la
„ discipli-

„ discipline canonique, faisons pareil-
 „ lement très expresse inhibitions &
 „ défenses, de faire, directement ou in-
 „ directement, aucun acte contre la
 „ Constitution & d'en interjetter Ap-
 „ pel au futur Concile, sous quelque
 „ prétexte que ce puisse être. Vou-
 „ lons, pour affermir à l'avenir ladite
 „ union, que les Actes précédemment
 „ faits & les Appels ci-devant interjet-
 „ tés soient regardés comme de nul
 „ effet. Défendons à tous nos Sujets
 „ de s'en servir en quelque manière
 „ que ce puisse être, & à nos Juges
 „ d'y avoir aucun égard. Moyennant
 „ quoi, il ne pourra être permis d'a-
 „ gir, en quelque manière que ce soit,
 „ ni de faire ou continuer aucunes
 „ poursuites ou procédures pour rai-
 „ son desdits Actes & Appels & de
 „ tout ce qui s'est passé à ce sujet.
 „ Exhortons & néanmoins enjoignons
 „ aux Archevêques, & Evêques de no-
 „ tre royaume de tenir la main à l'exé-
 „ cution des présentes dispositions dans
 „ l'esprit de Paix & de Charité dont
 „ ils nous ont donné tant de preuves
 „ en cette occasion, enjoignons à nos
 „ Cours de Parlement d'observer &
 „ faire observer inviolablement le con-

„ tenu en cet article, nommément en
„ ce qui regarde les Appels, & de dé-
„ clarer nul & abusif tout ce qui pour-
„ roit être fait au préjudice des pré-
„ sentes. N'entendons par le présent
„ article donner atteinte aux règles de
„ l'Eglise & aux maximes du royaume
„ sur le droit d'appeller au futur Con-
„ cile.

„ Voulant arrêter la licence avec
„ laquelle on a répandu divers Ecrits
„ contraires à l'autorité & à la doctri-
„ ne de l'Eglise inviolablement obser-
„ vée dans notre royaume, & repri-
„ mer la témérité des esprits turbu-
„ lents, indociles & sans règle qui se
„ sont servis de ces dernières disputes
„ soit pour renouveler les erreurs de
„ Jansenius, soit pour attaquer l'auto-
„ rité de l'Eglise, soit pour autoriser
„ des maximes contraires à celles du
„ royaume, aux Droits de l'Episco-
„ pat & aux Libertés de l'Eglise Gal-
„ licane, ou des principes d'une mo-
„ rale relachée, Nous voulons, que les
„ Ordonnances des Rois nos préde-
„ cesseurs & les notres, concernant la
„ Police, la Discipline Ecclesiasti-
„ que & l'exécution des Jugements
„ de l'Eglise en matière de doctrine

„ se-

„ selon leur forme & teneur, nommé-
 „ ment les Bulles d'Innocent dix &
 „ Alexandre sept contre le Jansenisme &
 „ l'Edit sur la signature du formulaire.
 „ N'entendons néanmoins qu'il puisse
 „ être exigé, directement ni indirecte-
 „ ment, aucunes nouvelles formules
 „ de souscriptions, n'étant pas permis
 „ d'en introduire sans délibération des
 „ Evêques revêtus de notre autorité.
 „ Les Ordonnances, Edits & Dé-
 „ clarations sur la Jurisdiction Ecclé-
 „ siastique seront exécutés selon leur
 „ forme & teneur, & en conséquen-
 „ ce la connoissance & le Jugement
 „ de la doctrine concernant la Reli-
 „ gion appartiendra aux Archevê-
 „ ques & Evêques, & leurs Juge-
 „ mens à cet égard seront exécutés
 „ contre toutes Communautés &
 „ personnes séculières ou régulières,
 „ sans que tout ce qui pourroit avoir
 „ été fait ou entrepris au contraire
 „ pendant les cours des dernières dis-
 „ putes, puisse nuire ni préjudicier à
 „ la Jurisdiction des Evêques, ni rien
 „ innover à cet égard. Enjoignons à
 „ nos Parlemens, & à tous nos autres
 „ Juges, de renvoyer aux Evêques la

„ connoissance & le Jugement de la
 „ Doctrine, de leur donner l'aide dont
 „ ils auront besoin pour l'exécution.
 „ Défendons très-expressément à
 „ tous nos Sujets de s'attaquer ni pro-
 „ voquer les uns les autres, par des
 „ termes injurieux de Novateurs,
 „ Jansenistes, Schismatiques, Héréti-
 „ ques & autre noms de Parti. Fai-
 „ sons très-expresses inhibitions & de-
 „ fenses de composer, vendre, débi-
 „ ter, ou autrement distribuer, des Li-
 „ vres & Libelles, sur-tout de ceux
 „ qui seroient contraires au respect
 „ qui est dû à notre Saint Père le Pa-
 „ pe & aux Evêques, ou aux Liber-
 „ tés de l'Eglise Gallicane, ou qui at-
 „ taqueroient directement ou indirec-
 „ tement ladite Constitution, & gé-
 „ neralement tous ceux qui regarde-
 „ roient les contestations qui viennent
 „ d'être terminées, sur lesquels nous
 „ imposons un silence général... Don-
 „ né à Paris le quatrième jour d'août
 „ l'an de Grace mille-sept-cent-
 „ vingt “.

Opposi-
 tions
 contre
 cette
 Déclara-
 tion.

Après que cette Déclaration eut été
 enrégistrée & publiée au Parlement de
 Flandres, on somma le Cardinal de
 Noail-

Noailles de donner son Mandement d'acceptation; son Eminence s'en défendit, sous prétexte que cette Déclaration regardant plus particulièrement son Diocèse que tout autre, il convenoit qu'elle y fût enrégistrée, sans quoi son Mandement n'auroit que peu d'effet & seroit exposé à des contradictions qu'il ne lui convenoit pas d'essuyer. En vain on le pressa, il fut inébranlable. Il fallut penser à le satisfaire, car sans ce Mandement la Déclaration devenoit au moins inutile. La chose n'étoit pas aisée: le Parlement avoit été transféré à Pontoise, son peu de disposition à entrer dans les vûes pacifiques de la Cour avoit eu bonne part à sa disgrâce, il n'y avoit guères d'apparence que ce traitement rigoureux l'eût rendu plus complaisant, d'ailleurs il étoit plus que probable qu'on s'entendoit avec son Eminence, & qu'on vouloit contribuer autant qu'on le pourroit à la dégager de sa promesse. Malgré ces considérations, la Déclaration fut envoyée à Pontoise: l'Université, les Curés de Paris, les quatre Evêques Appellants, y envoyèrent aussi des Requêtes, par où ils deman-

doient d'être reçus Appellants comme d'abus de tout ce qui s'étoit fait ou se feroit pour l'Accommodement, auquel ils ne prétendoient avoir aucune part, & contre leur Appel au Concile universel librement & légitimement assemblé. Ces Requêtes eurent plus de faveur au Parlement que la Déclaration du Souverain soutenue du consentement du Corps Episcopal. De sorte que monsieur de la Vrilliere eut ordre de la retirer.

Son Altesse Royale & son confident l'Abbé du Bois, outrés de ces résistances & de ce manège, tournèrent leur vue du côté du grand Conseil : peu s'en fallut qu'ils n'échoüassent encore de ce côté là, mais à force de sollicitations & de Ducs & Pairs, si je puis parler ainsi, que Monsieur le Régent y mena lui-même en habit de cérémonie avec tous les autres Princes du sang, l'enrégimentement se fit le vingt-trois de septembre. Il fut suivi de Lettres patentes, qui portoient en substance, que le Roi, après avoir envoyé au grand Conseil sa Déclaration du quatrième août dernier pour autoriser & protéger la conciliation des Evêques de son royaume

royaume sur les contestations qui s'étoient élevées entr'eux à l'occasion de la Constitution *Unigenitus* pour être procédé à l'enregistrement de ladite Déclaration, la confiance qu'il avoit en leur capacité & expérience dans les matières ecclésiastiques & les preuves qu'ils avoient données de leur zèle pour la tranquillité de l'Eglise & de l'Etat, avoient porté Sa Majesté à leur attribuer la connoissance des contestations & différends survenus, ou qui pourroient survenir, à l'occasion de ladite Constitution dans le ressort du Parlement de Paris.

Cet enregistrement ne fut pas encore du goût de Son Eminence, Elle déclara positivement que son Mandement ne paroîtroit point que la Déclaration du Roi, à laquelle il étoit relatif, n'eût été enregistrée au Parlement de Paris. Malgré le chagrin & le dépit que devoient causer ces variations, ou plutôt ces manquemens de parole, à des personnes du caractère du Duc d'Orleans & de son principal Ministre, ils ne se rebutèrent point, & vinrent à bout de ce que ce Cardinal croyoit impossible. Sans cesser d'avoir pour ce

Prétentions du Cardinal de Noailles.

Prélat de grands ménagemens, on lui parla d'un ton d'autorité, on lui marqua un terme pour fixer ses irrésolutions, lui faisant entendre que fatigué enfin de ses chicânes on pourroit prendre des mesures qui ne lui plairoient pas. On établit un nouveau Conseil de conscience, dont il fut exclus: il étoit composé du Cardinal de Rohan, qui devoit y présider, du Cardinal de Bissi, de l'Archevêque de Cambrai, c'étoit l'Abbé du Bois, de monsieur Fleuri ancien Evêque de Fréjus & Précepteur du Roi, de monsieur de Massillon Evêque de Clermont, autrefois Père de l'Oratoire & le plus fameux prédicateur de Paris, c'étoit un de ceux qui avoient le plus contribué à déterminer le Cardinal de Noailles à consentir à un accommodement. Le délai expiré, on se fit fort prier par madame l'Abbesse de Chelles pour lui en accorder un nouveau.

On réduit le Parlement à enrégistrer la Constitution.

L'essentiel étoit de réduire le Parlement: afin de l'intimider, & lui faire sentir qu'on pourroit absolument se passer de lui, on érigea à Paris une Chambre de vacations. La première séance de cette nouvelle Chambre se tint

tint le sept d'octobre chez les grands
 Augustins, dans la salle affectée aux
 Assemblées du Clergé. Le Roi par-
 loit ainsi dans ses Lettres patentes : „ N'a-
 „ yant pas jugé à propos, pour de
 „ grandes considérations, d'établir u-
 „ ne Chambre des vacations à Pontoï-
 „ se où nous avons transféré notre
 „ Cour de Parlement de Paris, la Jus-
 „ tice que nous devons à nos Sujets
 „ nous oblige de commettre d'autres
 „ Juges, auxquels ils puissent s'adres-
 „ ser pour l'obtenir aussi prompte-
 „ ment que la nature des affaires qui
 „ se traitent ordinairement dans la
 „ Chambre des vacations le demande.
 „ A ces causes, de l'avis du Régent,
 „ des Princes de notre sang, & autres
 „ grands & notables personnages de
 „ notre Conseil, tous les procès & in-
 „ stances pendantes en notre dite Cour
 „ de Parlement, tant en matière civi-
 „ le que criminelle, qu'il est d'usage
 „ d'instruire & de juger pendant les
 „ vacations, ensemble celles même
 „ qui pourroient naître pendant la du-
 „ rée de la présente commission, Nous
 „ avons renvoyés & renvoyons, vous
 „ commettant, ordonnant & députant

„ pour les instruire & juger souveraine-
„ ment & en dernier ressort, & ce jus-
„ qu'à la fête de Saint Martin “.

Cette commission avoit pour Prési-
dent monsieur d'Armenonville, pour
Procureur-général monsieur de Vatan,
les conseillers étoient tirés du Conseil
d'Etat du Roi, au nombre de sept,
& de vingt-cinq Maîtres des Requê-
tes.

Au même tems qu'on mortifioit le
Parlement en général, on s'appliquoit
à le gagner en détail par la voie des
négociations & des sollicitations. Mon-
sieur le Chancelier y servoit beaucoup,
& se prêta de bonne grace aux inten-
tions de la Cour. Ce magistrat, dont
on avoit tant vanté l'intégrité & la
probité, étoit fort revenu du grand
attachement qu'il avoit eu pour le Par-
ti Janséniste: je parle de la sorte, car
personne n'ignore que le Jansénisme &
le Quénellisme sont la même chose. Il
avoit cru appercevoir dans les grands
éclats qui s'étoient faits, d'autres pas-
sions que le zèle de la vérité, amateur
de l'ordre & de la subordination, il
avoit été scandalisé des prétentions &
des démarches du Clergé inférieur: le
Corps

Corps de doctrine lui paroissant suffire pour parer aux abus qu'on pourroit faire de la Bulle, il regarda l'opposition invincible à le recevoir comme une détermination à perpétuer les troubles & à introduire dans l'Eglise une nouvelle forme de gouvernement, lui-même s'en expliqua à peu près de la sorte, & sa conduite a toujours répondu depuis à ses sentimens.

Les négociations ne furent pas inutiles, mais elles furent longues. Pour en assurer & en accélérer le succès, le Duc d'Orleans & son Conseil se déterminèrent à porter au Parlement un coup plus rude encore que tous ceux dont il l'avoit frappé. Lorsque cette Compagnie se préparoit à recommencer ses séances pour la Saint Martin, chacun de ses membres reçut une Lettre de cachet qui leur défendoit de se rassembler à Pontoise & leur enjoignoit de se rendre à Blois, pour y faire l'ouverture du Parlement le second du mois suivant. Le zèle, la fermeté de ces magistrats ne purent tenir contre ce second exil, les négociations avancèrent plus en quatre ou cinq jours qu'elles n'avoient fait en plusieurs mois: dès le

quinze de novembre, c'est-à-dire quatre jours après la signification des Lettres de cachet, le premier Président donna parole au nom de la Compagnie que l'enrégistrement se feroit. On convint promptement des conditions, que l'attribution faite au grand Conseil des affaires concernant l'exécution de la Déclaration seroit revoquée, que l'enrégistrement se feroit à Pontoise, qu'il se feroit avec certaines modifications dont on régla les termes, & que le Parlement seroit rétabli à Paris le plus promptement qu'il seroit possible. La parole donnée fut exécutée le quatre décembre à la pluralité des voix. Les modifications portoient, que l'enrégistrement ne donneroit aucune atteinte aux Libertés & Privilèges de l'Eglise Gallicane & aux loix fondamentales du royaume touchant le pouvoir & la juridiction des Evêques de France, l'acceptation des Bulles du Pape & le droit d'Appel au futur Concile, & enfin qu'on auroit égard dans l'exécution de cette Déclaration aux clauses & restrictions stipulées lors de l'enrégistrement des Lettres patentes de mille-sept-cent-quatorze.

Le

Le Cardinal de Noailles, apparemment par politesse, n'attendit pas que l'affaire fût consommée à Pontoise; sur la parole donnée à Monsieur le Régent par le premier Président, il fit paroître son Mandement d'acceptation le dix-sept novembre. Dans des tems plus tranquilles, & où l'on n'eût pas été déterminé à condamner ce qui s'opposoit à ses sentimens particuliers, ce Mandement eut paru ce qu'il étoit, c'est-à-dire très sage & tout-à-fait propre à lever les difficultés qu'on avoit opposées à la Bulle & à calmer les inquiétudes vraies ou prétendues qu'on avoit fait paroître à cet égard.

Nous vous avons toujours exposé avec une entière simplicité, mes très chers frères, disoit cet Archevêque, toutes les démarches que nous avons faites dans l'importante affaire de la Constitution; & notre plus grande consolation a été de vous avoir pour témoins de notre conduite & pour dépositaires de nos sentimens.... Vous le savez, mes frères, nous ne sommes point les seuls qui ayons été allarmés de l'abus que l'on voulut faire de la Constitution *Unigenitus*, soit en ôsant

Mandement d'Acceptation du Cardinal de Noailles.

se

se servir du nom vénérable de notre Saint Père le Pape pour soutenir des opinions fausses & dangereuses, soit en se jettant dans une extrémité contraire, & en soutenant que Sa Sainteté avoit attaqué la doctrine de l'Eglise... Ce fut dans la vûe de remédier à ces deux extrémités dangereuses que les Evêques de l'Assemblée de mille-sept-cent-quatorze, avant que de se séparer, dressèrent l'Instruction Pastorale, qu'ils regardèrent comme une espèce de rempart & de digue opposée aux interprétations contraires au véritable sens de la Bulle.

Desirant, comme ces Prélats, de conserver la vérité & la paix, nous ne crumes pas que ces précautions fussent assez fortes, & ne voulant rien prendre sur nous, nous résolûmes de nous adresser à Sa Sainteté pour la prier de donner elle-même les éclaircissements dont nous avions besoin. Cette diversité de conduite n'avoit rien qui dût allarmer l'Eglise; tout ce qu'on en pouvoit conclure, étoit, que les Evêques de France, convenant entr'eux de joindre des explications à la Bulle, étoient partagés en ce que les
uns

uns croyoient pouvoir les donner eux-mêmes au lieu que les autres s'adref-
soient au Pape pour les obtenir.

Cependant pour effacer les soupçons qu'on tachoit d'inspirer contre la Foi des premiers Pasteurs, & pour avoir toujours plus d'une voie qui pût ramener tous les esprits à une parfaite unanimité, nous crumes devoir déclarer, qu'il n'y avoit point de division entre les Prélats sur ce qui appartient à la substance de la Foi, & que des explications plus étendues pourroient devenir un moyen suffisant pour rétablir une véritable paix.... Nous ôsons attester ici la connoissance de l'auguste Prince dépositaire de l'autorité royale, de nos vœux & de nos dispositions pour la paix: & dans ces conférences pacifiques, qu'il a honorées de sa présence, il a eu la satisfaction de reconnoître que jamais il n'y avoit eu entre les Evêques de diversité d'avis sur le fonds du Dogme & sur la substance de la Foi... Ce que nous avons désiré dans tous les tems, Dieu vient enfin de l'accorder à nos désirs.

Des Prélats, respectables par leurs lumières & encore plus par leur amour
pour

pour la paix , ont travaillé dans un esprit de concorde & de charité à distinguer exactement l'erreur de la vérité, le dogme de l'opinion. Les Explications qu'ils ont dressées dans cet esprit ont été approuvées par un si grand nombre d'Evêques qu'on les peut regarder comme un monument authentique des sentimens de l'Eglise Gallicane, capable de fermer la bouche à ceux qui entreprendroient de donner à la Constitution *Unigenitus* des interprétations contraires, pour soutenir leurs opinions , dont il n'est que trop ordinaire à chaque Parti de vouloir faire un dogme de Foi.

Ainsi, nous avons la consolation de sentir que nous conformons notre jugement aux plus grandes lumières de l'Eglise de France , & nous ne craignons point d'être désavoués de Sa Sainteté sur la doctrine contenue dans ces Explications, puisqu'elle n'est autre que la Tradition de l'Eglise Romaine.

„ Recevez donc avec confiance des
„ Explications formées dans cet esprit,
„ respectez - les comme l'ouvrage de
„ l'Eglise Gallicane, c'est-à-dire de
„ cette

„ cette portion illustre du troupeau de
 „ Jesus-Christ qui s'est toujours ren-
 „ duë également célèbre par la pûreté
 „ de la doctrine & par la fermeté de
 „ son attachement inviolable pour le
 „ Saint Siège “.

Ce Préambule étoit suivi des Expli-
 cations, qui n'étoient que le Corps de
 doctrine, elles étoient terminées par
 cet Avertissement, qui renfermoit une
 espèce de certificat de leur orthodoxie

„ Les Cardinaux, Archevêques &
 „ Evêques, à qui son Altesse Royale
 „ a communiqué les Explications &
 „ qui les ont examinées avec atten-
 „ tion, ont déclaré qu'elles ne con-
 „ tiennent rien que de conforme à la
 „ doctrine de l'Eglise & aux Principes
 „ qu'ils ont établis en l'acceptant,
 „ dans leur Instruction pastorale de
 „ mille-sept-cent-quatorze “.

Après quoi son Eminence repre-
 noit: „ Telles sont les Explications
 „ de la Bulle *Unigenitus*, auxquelles
 „ vous devez vous attacher; tel a
 „ été l'esprit de tant de grands Evê-
 „ ques lorsqu'ils l'ont reçue, & tel est
 „ le sens dans lequel nous la recevons
 „ avec eux “. Il montrait ensuite que
 les

les dogmes, les points de morale & de discipline qu'on croyoit attaqués étoient parfaitement à couvert. „ N'écoutez „ donc point, concluoit-il, des Par- „ culiers, peut-être sans lumières & „ certainement sans autorité, qui vous „ enseigneront une doctrine contraire „ à celle que le Souverain Pontife vous „ enseigne & que nous vous ensei- „ gnons avec lui.

„ N'écoutez pas non plus ceux qui „ entreprendroient de donner à la Bul- „ le *Unigenitus* des interprétations con- „ traires à nos Explications, soit pour „ soutenir des sens faux & dangereux „ qui sont exclus par ces mêmes Ex- „ plications, soit pour avancer qu'on „ altère la doctrine & qu'on change „ le langage de la Tradition, pendant „ que l'Eglise n'employe son autorité „ que pour faire exprimer le dogme „ d'une manière plus correcte, plus „ précise & plus éloignée de tout ce „ qui peut favoriser l'erreur & la nou- „ veauté....

„ A ces causes nous acceptons avec „ respect & soumission la Constitution „ *Unigenitus*, renouvelons la condam- „ nation que nous avons déjà faite du

„ Livre

„ Livre des Reflexions morales, &
 „ condamnons tant ledit Livre que les
 „ cent une Propositions, avec les mê-
 „ mes qualifications prononcées res-
 „ pectivement par Sa Sainteté. Le
 „ tout suivant les susdites Explica-
 „ tions, qui ont été approuvées par
 „ un très grand nombre d'Evêques de
 „ France, & que nous vous donnons
 „ comme renfermant le véritable sens
 „ de la Bulle, Explications, que nous
 „ avons jugé nécessaires de joindre à
 „ la Constitution *Unigenitus*, unique-
 „ ment pour empêcher que par des
 „ interprétations, également fausses
 „ & contraires au véritable sens de la
 „ Bulle & auxdites Explications, la
 „ Foi ne soit attaquée, la pureté de
 „ la Morale corrompue & la liberté
 „ des Ecoles blessée.

„ Condamnons tous les Libelles,
 „ soit manuscrits soit imprimés, qui
 „ ont paru, ou qui pourroient paroî-
 „ tre contre la Constitution & les sus-
 „ dites Explications, en faveur dudit
 „ Livre & des Propositions condam-
 „ nées.”

Les efforts & le sacrifice de sa repu-
 tation que fit le Cardinal de Noailles
 pour

Les Jan-
 senistes
 cessent
 de le
 louer.

pour se réunir en apparence au grand nombre des Evêques, n'eurent pas grand effet sur l'esprit de ses diocéains. Il connoissoit si bien les dispositions où étoient ses Curés & où il avoit contribué à les mettre, que en leur envoyant ce Mandement il leur laissa la liberté de le publier ou de le supprimer; & la plupart prirent ce dernier parti. Ce Mandement fut attaqué de toutes parts, le Parti qu'il abandonnoit l'accabla de reproches, de plaintes, d'invectives; ce n'étoit plus un Athanase, un Chrysostome que l'amour de la vérité avoit affermi contre les menaces de son Souverain; c'étoit un modèle de la fragilité & de l'inconstance des vertus humaines; on le citoit comme un illustre exemple d'un Juste à qui la Grace avoit manquée; ce n'étoit même plus un homme de mérite, on le dépeignoit comme un homme foible, timide, incertain, qu'on avoit eu toutes les peines du monde à conduire & qui avoit fait autant de chutes que de pas dès qu'il avoit cessé d'être docile. En un mot, ce Prélat eut le chagrin de voir qu'on s'obstinoit malgré lui à justifier ses démarches,

ches, qu'il condamnoit, & que cette foule de disciples, qui avoient fait gloire de marcher sur ses traces, à peine un seul l'avoit voulu suivre dans la nouvelle route où il venoit de s'engager.

La Cour auroit sans doute souhaité quo cette démarche du Chef des Opposants eût été plus efficace à les ramener à l'unité; mais, après tout, elle étoit parvenue à son but principal, qui étoit de se voir en liberté de prendre les moyens qu'elle avoit jugés nécessaires pour empêcher les progrès de la division & pour en arrêter les suites. Dès que le Mandement d'acceptation du Cardinal de Noailles eut été rendu public, & que le Parlement eut enrégistré la Déclaration qui le supposoit, on s'y prit d'un tout autre air qu'on n'avoit fait, pour faire sentir au Parti Janseniste qu'il s'étoit grossièrement trompé s'il avoit cru qu'on eut jamais eu le dessein de le rendre dominant. Vers la fin de décembre, un Arrêt du Conseil d'Etat du Roi condamna & flétrit l'Appel des quatre Evêques, c'est-à-dire de messieurs de Montpellier, de Mirepoix, de Senés, de Boulogne. Monsieur de Mirepoix étoit déjà mort,

Appels
flétris.)

mon-

monſieur de Senés eſt devenu encore plus fameux qu'il n'étoit alors, par ſa dépoſition au Concile d'Ambrun où préſidoit monſieur de Tancin catechiſte du fameux Law, monſieur de Boulogne eſt mort dans ſa ville épiscopale, monſieur de Montpellier vit encore & s'eſt fait beaucoup d'honneur par les Mandemens qu'il a publiés pour la déſenſe des miracles de monſieur l'Abbé Paris. Au commencement de l'année ſuivante on écrivit cette Lettre circulaire à tous les Chapitres qui avoient appelé de la Conſtitution. „ Chers & „ bien aimés, étant informé qu'il ſe „ trouve dans vos régîtres pluſieurs „ Actes faits à l'occaſion des diſputes „ qui s'étoient élevés dans notre royaume par rapport à la Conſtitution „ *Unigenitus*, & qui viennent d'être „ heureuſement terminés: comme ces „ Actes, par les diſpoſitions de notre „ dernière Déclaration doivent être „ regardés comme de nul effet & qu'il „ n'eſt plus permis de s'en ſervir, „ Nous vous écrivons cette Lettre, „ de l'avis de notre très aimé Oncle le „ Duc d'Orleans Régent, pour vous „ dire que notre intention eſt, que „ tous

„ tous ces Actes soient désormais en-
 „ sevelis dans un entier oubli, vous
 „ enjoignant expressément de confor-
 „ mer sur cela votre conduite, de fai-
 „ re lire cette présente Lettre dans
 „ votre prochain Chapitre & icelle
 „ inscrire sur le champ dans vos régi-
 „ tres de délibérations “.

L'Archevêque de Cambray, char-
 gé de tous ces détails, se donnoit des
 peines infinies afin de tirer de sa négo-
 ciation le fruit qu'il en avoit espéré, &
 pour lui-même & pour la tranquillité
 de l'Etat. Il fit venir les Supérieurs
 des Communautés ecclésiastiques, leur
 parla en termes les plus forts pour
 qu'ils continssent leurs inférieurs & les
 empêchassent de donner au Public des
 scènes éclatantes, leur déclarant qu'ils
 en seroient responsables. Il veilla parti-
 culièrement sur les Benedictins : leur
 Chapitre, ou comme ils parlent leur
 diette, devant se tenir à Marmou-
 tier proche Tours, il en fit exclure
 les plus ardents, & donna des ordres
 pour que les élections aux Charges ne
 tombassent point sur eux, les trouvant
 peu souples, il les intimida, leur fit
 entendre qu'on dissoudroit leur Congrè-

Appel-
 lants
 persécu-
 tés.

gation, & que chacune de leurs maisons seroit sujette à l'Evêque diocésain, comme elles l'étoient autrefois. Non content de les menacer, il leur porta un rude coup. Ces Moines ont quantité de Bénéfices particuliers, dont les revenus ne sont point compris dans ce qu'on appelle manse-abbatiale & manse-monachale; c'est de ces revenus que se forme la Caisse commune pour fournir aux dépenses générales, telles que sont par exemple les pensions qu'ils donnent à plusieurs officiers du grand Conseil & aux plus fameux avocats de Paris. Ces Bénéfices n'étant point réunis, il faut qu'ils aient chacun leur Titulaire particulier : ces Titulaires sont des Bénédictins qui presque toujours ignorent qu'ils le sont; au moyen de quelques blancs-signés qu'on tire d'eux sous différents prétextes, ces Bénéfices se gouvernent, se permutent, se résignent, sans que jamais ils deviennent vacants & puissent passer en d'autres mains. En mille-sept-cent-vingt parut une Déclaration du Roi qui qualifioit ce manège comme il mérite de l'être, & prenoit des mesures efficaces pour le faire cesser : on ordonnoit que les

Ti.

Titulaires se déclareroient tels, en se faisant inscrire sous cette qualité, dans la Jurisdiction la plus prochaine du lieu où étoit situé le Bénéfice; que la déclaration se feroit à chaque mutation, qu'elle seroit accompagnée d'un certificat de mort du prédécesseur & de la communication de tous les titres & papiers en vertu de quoi on se portoit pour Titulaire, qu'à faute de ces déclarations, ainsi faites, renouvelées, & certifiées, le Bénéfice seroit censé vacant & impétrable nonobstant toutes provisions obtenues en Cour de Rome; que les baux se feroient par le Titulaire même, ou sur sa procuration spéciale écrite de sa main; qu'il en auroit la jouissance & l'administration, & y résideroit si la nature du Bénéfice le demandoit.

Ces arrangements coûtèrent quelques Bénéfices à la Congrégation de Saint Maur, & procurèrent la Liberté à quelques Benedictins persécutés parce qu'ils n'avoient pas voulu entrer dans les sentimens de leurs confrères. L'affaire n'eut point d'autres suites, ils montrèrent quelque docilité: & l'imprudence, ou plutôt l'ambition des

Jesuites, comme je le ferai bien-tôt voir, donna occasion au principal Ministre de suspendre l'exécution de la Déclaration.

On eut aussi beaucoup d'attention sur les Pères de l'Oratoire: leur Général, le Pere de la Tour, homme délié & fort sage, se prêta aux vuës de la Cour & aux intentions du Cardinal de Noailles; il fit si bien, que sans gêner beaucoup les sentimens de ses confrères il les contint dans la moderation & ne confia leur gouvernement particulier qu'à des personnes sur la prudence desquels il pouvoit compter.

La soumission, du moins extérieure, de la Faculté de Théologie de Paris étoit d'une toute autre conséquence. Le consentement de ce Corps illustre, dont les membres sont repandus dans tous les endroits du royaume & dans plusieurs communautés religieuses, auroit été d'un grand poids pour terminer la querelle: ne pouvant l'espérer, on s'appliqua à empêcher les éclats qu'il vouloit faire. Le Chancelier fut chargé de ce soin. Il entra en négociation, reçut leurs mémoires,

on

où étoient contenu leurs griefs & leurs prétentions. Il fut soutenu par des coups d'autorité : les docteurs soumis à la Constitution, & que ce Corps avoit exclus de ses Assemblées, y rentrèrent par ordre exprès ; on changea les principaux officiers, le Syndic & le Doyen ; & par des Lettres de cachet réitérées on empêcha les délibérations sur le Corps de doctrine, qui servoit de base à l'Accommodement.

L'Université en général demandoit aussi de grands soins. A l'occasion de la procession qui se fit, selon la coutume, au mois de mars mille-sept-cent-vingt-un, le Recteur, nommé monsieur Rollin, Principal du Collège de Beauvais, & fort considéré de quantité de personnes de distinction entre autres du Cardinal de Noailles & de monsieur d'Aguesseau, s'exprima avec une très grande vivacité sur les affaires du tems : il dit, que rien ne témoigneroit plus vivement l'amour de l'Université pour la vérité que l'Appel qu'elle avoit interjeté de la Constitution *Unigenitus* au Concile général ; & que rien aussi ne lui seroit plus d'honneur que la protestation publique qu'elle avoit faite au

Parlement, par laquelle elle déclaroit, que dans l'affaire présentée de l'Accommodement & du Corps de doctrine n'ayant point été entendue, elle ne pouvoit y avoir aucune part. Ce Discours fut fort applaudi & le Doyen de la Faculté de Théologie demanda qu'il fût inscrit dans les régîtres de la Faculté. Deux jours après la Cour ordonna qu'il seroit biffé, & défendit que celui qui l'avoit prononcé fût continué dans sa charge. C'est ainsi qu'on en revint à la méthode de Louis quatorze, & qu'on fut obligé d'avouer, après avoir inutilement essayé les autres, qu'elle étoit la seule efficace.

La Cour
de Ro-
me de-
voit être
conten-
te.

Telle fut la suite des soins de l'Abbé du Bois, continués avec ardeur au moins pendant deux années: ils procurèrent un ombre de paix & une apparence de victoire à la Cour de Rome, qui s'en applaudit en effet, quoiqu'elle en eût témoigné son mécontentement par la condamnation vague & générale du Corps de doctrine, du Mandement du Cardinal & de l'enrégistrement modifié & conditionnel du Parlement. Au fonds, elle devoit voir que dans les circonstances on avoit plus

plus fait qu'elle ne pouvoit esperer & que les commencemens de la Régence ne lui avoient annoncé : sa Constitution étoit reçue, l'acceptation du Cardinal, sincère ou non, laissoit sans Chef le Parti qui lui étoit opposé, l'enrégistrement du Parlement, quoique modifié & fait à contre cœur, rendoit son Parti le Parti dominant & mettoit la Cour en droit d'employer avec quelque bien-séance les voies de rigueur, sur-tout à Paris, où étoit le fort des Opposans & la source de la division.

Si l'on fait attention aux difficultés que l'Archevêque de Cambrai eut à surmonter pour rétablir ce que l'indulgence, nécessaire au commencement de la Régence, avoit dérangé, on rendra justice à son talent de négocier, on conviendra que la dignité de Cardinal a souvent servi de récompense à des succès bien moins importants, & que ce fut avec justice que le successeur de Clement onze reconnut, en l'honorant de la pourpre, qu'il avoit eu plus de part qu'aucun autre à la paix de l'Eglise. On soupçonna pourtant dans la suite ce Ministre d'avoir ménagé & borné lui-même ses succès, qu'il auroit pu

accabler & détruire ce Parti qu'il n'avoit fait qu'affoiblir: ce soupçon & ces reproches ne peuvent être fondés que sur des vuës d'une profonde Politique, dont lui & Monsieur le Régent étoient assurément bien capables.

La Politique eut grande part à cette affaire.

La faveur qu'on avoit d'abord témoignée aux ennemis de la Constitution, la neutralité à laquelle on avoit cru devoir revenir, avoient extrêmement irrités ceux qui lui étoient soumis. Dans ces dispositions, en cas que le trône fût devenu vacant, on ne pouvoit absolument compter sur leur suffrage pour s'y placer, & le prétexte de la Religion eut été sûrement employé par l'Espagne & par le Pape comme il l'avoit été autrefois pour en exclure Henri quatre. Le nombre de ces mécontents étoit sans comparaison plus grand que celui de leurs adversaires, & on avoit éprouvé dans la Conjuraton d'Espagne, que le motif de la Religion en avoit été le ressort le plus puissant quoiqu'il eut été le plus caché. Il falloit donc les regagner & se reconcilier avec eux: mais, comme on pouvoit craindre que la réconciliation ne fût pas sincère, & que le souvenir des premières démarches n'entretint & n'inspi-
rât

rât l'inquiétude & la défiance, il fal-
loit se réserver contre elles une res-
source dans ce Parti, qu'on connoissoit
toujours prêt de se donner à celui dont
il pourroit attendre du secours & de
la protection. Ces vues n'étoient pas
droites & ne supposoient pas un grand
zèle pour la Religion, mais elles é-
toient sages & alloient au but dont on
ne vouloit point s'écarter.

Je l'ai déjà dit, il ne me convient
point d'entrer dans ces matières, je
ne puis toutefois m'empêcher de faire
quelques reflexions générales sur les dif-
férents Partis à quoi elles ont donné
naissance, & sur les principes opposés
dont ils paroissent faire la règle de leur
conduite. Tout ce que les différents
Partis publient pour décrier, pour dé-
créditer leurs adversaires, ne prouvent
rien pour le fonds de leur Cause, ce
ne sont tout au plus que des incidents
auxquels un Juge éclairé & intègre doit
à peine faire attention: & ce que je dis,
doit s'entendre pareillement des éloges
affectés qu'ils ont coutume de faire de
leurs chefs, de leurs auteurs, de leurs
protecteurs, tout ce qu'ils disent de
leur piété, de leur habileté, de leur
droitu-

Reflec-
tions gé-
nérales
sur ces
sortes de
disputes.

droiture, doit être regardé comme des lieux communs, usés & épuisés par ceux qui les ont précédé; il en est de même des protestations éternelles qu'ils font de leur amour pour la vérité, de la droiture de leurs intentions, de la disposition où ils sont de renoncer à leur sentiment dès qu'on leur aura fait voir qu'ils sont dans l'erreur: ce langage est trop commun pour qu'on puisse s'y fier, les deux Partis peuvent également s'en servir quoique l'un des deux se trompe nécessairement. Pour ce qui regarde la manière dont on parle des Juges, l'expérience a montré que jamais plaideur qui a perdu son procès n'en a dit du bien, ou que s'il en avoit dit devant le Jugement il s'est démenti lui-même aussi-tôt que son espérance a été trompée. Les Jesuites ont eu deux procès, celui du système de Molina & celui des Cérémonies de la Chine: Sixte-quinz n'est pas fort bien dans leur esprit, & Clement onze y seroit tout-à-fait mal s'il ne les avoit dédommagés par la condamnation de Quénel du chagrin qu'il leur avoit causé en condamnant comme superstitieuses & sentantes l'idolâtrie plusieurs des
Cé-

Cérémonies Chinoises qu'ils croyoient devoir tolerer.

Dans toute Société, quelle qu'on la puisse imaginer, il est absolument nécessaire qu'il y ait un Juge, un Tribunal, qui décide en dernier ressort les différends qui ne peuvent manquer de s'y élever, non seulement qui les décide mais qui ait le pouvoir de contraindre ceux qu'il condamne de se soumettre à son Jugement : une Société qui manqueroit d'un pareil pouvoir seroit bien imparfaite, à peine mériteroit-elle ce nom, & il seroit impossible qu'elle subsistât, le lui disputer, c'est la détruire autant qu'on le peut, y résister c'est se révolter contr'elle & s'en séparer.

Ce Juge ou ce Tribunal supérieur d'une Société ne peut être censé Partie lors même qu'il juge dans sa propre Cause, c'est à dire qu'on ne peut le récuser quand il s'agit de son autorité : sans cela, la Revolte, qui de tous les crimes est le plus contraire à la société, ne pourroit être réprimée, il faudroit avoir recours à une autorité étrangère ou établir un Tribunal supérieur à la puissance souveraine, Tribunal chimé-

rique & auquel l'entêtement, l'opiniâtreté, la violence, résisteroient comme à celui qu'ils auroient refusé. Je suppose qu'un Particulier, qu'une Communauté, refuse de reconnoître pour Juge le Parlement de la Grande Bretagne: ce Parlement sera-t-il censé Partie? & pour décider ce différend faudra-t-il avoir recours au Conseil Aulique, au Parlement de Paris, ou établir un Tribunal supérieur à ce Tribunal souverain?

L'Appel d'un Tribunal inférieur à un Tribunal supérieur a été établi en faveur de l'innocence, non en faveur du crime: tout Appel n'est pas juste, ce ne peut être au Particulier qui le forme à juger de sa validité. Appeller à un Tribunal qui n'existe point, qui n'a point de tems déterminé pour exister, qui ne peut exister que très difficilement, c'est en effet ne vouloir point de Jugement. Quelle sûreté, quelle paix y auroit-il dans les Etats si ces espèces d'Appels y étoient autorisés, soit pour le civil soit pour le criminel? combien les désordres seroient-ils plus crians & plus excessifs, si malgré le Jugement du Tribunal auquel
on

on auroit succombé, on avoit droit de se comporter comme si on avoit déjà gagné la Cause au Tribunal qu'on a réclamé? S'il est quelque Société où ces sortes d'Appels soient permis, son Gouvernement est insuffisant pour maintenir le bon ordre, à moins qu'on ne soit obligé d'obéir par provision à quelqu'un des Tribunaux qui existent jusqu'à ce que celui qui n'existe point soit assemblé.

Dans toute Société qui a une Religion, il faut qu'il y ait une autorité supérieure pour décider des difficultés qui surviennent sur la Religion: autorité à quoi on soit obligé de se soumettre & contre laquelle il ne soit pas permis de s'élever, du moins jusqu'à la combattre ouvertement & la contredire. En vain diroit-on que la vraie Religion seule a ce droit; car il suivroit que toutes l'ont ou qu'aucune ne l'a, puisqu'elles sont toutes vraies par rapport à ceux qui les suivent & fausses par rapport à ceux qui ne les suivent pas.

La diversité de sentimens en matière de Religion aiant coutume d'exciter des troubles & des divisions, presque

toujours capables de renverser la forme du Gouvernement établi, l'autorité publique a droit de se servir de tout son pouvoir pour empêcher cette diversité, pour contraindre à se taire, pour punir, pour éloigner les nouveaux docteurs. Et certes, si les maximes, les principes du Gouvernement politique ne doivent point être abandonnés à la censure de chaque Particulier, si c'est un crime que d'entreprendre de les changer, pourquoi n'en fera-t-il pas de même des maximes, des principes de la Religion? ce qu'on peut dire de plus fort & de plus raisonnable en faveur de la tolérance & de la liberté de conscience, prouve qu'il est des temperamens que l'autorité publique doit garder en se servant de son droit; mais il ne prouvé point qu'elle ne l'ait pas.

Les succès des deux Reformateurs de l'Eglise Romaine sont faciles à comprendre. Ils attaquèrent des désordres réels, ce qu'ils disoient étoit sensible & intéressant, il étoit même plausible: en s'attachant à eux il n'y avoit qu'à gagner; la Confession, l'abstinence, le Jeune, étoient des pratiques à quoi
on

on renonce sans beaucoup de peine, les Engagemens au célibat déclarés nuls étoient un puissant attrait pour les Prêtres & les Religieux, dont la multitude excessive étoit à charge au Public, obligé de contribuer à leur subsistance au même tems qu'il étoit privé des fruits de leur travail & de leur industrie; la suppression de ces retraites de l'oisiveté plutôt que de la piété devoit naturellement plaire, aussi-bien que le partage des richesses des Ecclesiastiques entre la Noblesse, ou leur réunion aux domaines publics; par ces changemens l'autorité civile devenoit plus libre, plus absolue; les Sujets, qui sont la force d'un Etat, se multiplioient; l'industrie, le travail augmentoient, tous concouroient au bien public & en portoient les charges.

Rien de tout cela ne se trouve dans les Opinions qui partagent aujourd'hui la France; il ne s'agit que de vérités abstraites, de subtilités qui passent de bien loin la portée du vulgaire, & que la plupart de ceux même qui en disputent n'entendent pas. Loin d'adoucir le joug, on l'aggrave: on fait du Tribunal de la pénitence un Tribunal de terreur & de vengeance; on paroît ne reconnoître pour vraies pénitences
que

que ces pénitences fabuleuses, du moins outrées & excessives, dont on a fait la peinture dans les vies des Pères du désert; on ne parle que de rigueur, que d'autorité, que de renoncement, au même tems qu'on prouve que toutes ces bonnes œuvres sont des dons de Dieu aussi gratuits aussi indépendants des dispositions de l'homme que la pluie l'est par rapport à la terre; on ne parle que de Charité, que d'amour de Dieu, au même tems qu'on le représente comme un maître dur & impérieux qui veut moissonner ce qu'il n'a pas semé, qui punit parce qu'on n'a pas reçu ce qu'il n'a pas jugé à propos de donner, ce qu'il a refusé, ce qu'il a même ôté, & on veut persuader que le plus grand effort & la perfection de l'amour est d'aimer celui sur l'amour duquel on ne peut compter, on veut que l'homme se reproche avec amertume de cœur de n'être pas vertueux lors même qu'on s'efforce de lui prouver que la vertu n'est pas plus en son pouvoir que la beauté ou la laideur de son visage, que la grandeur ou la petitesse de sa taille; en un mot on veut qu'il se croie coupable parce que Dieu ne l'a pas tiré de la masse de perdition où on prétend que

que tout le genre humain a été enveloppé par la faute de celui dont il tire son origine.

Il est visible que ces opinions n'ont rien par elles-mêmes qui flatte & qui attire : pourquoi donc les suit-on ? pourquoi tant d'oppositions contre l'autorité qui les condamne & les proscriit ? pourquoi cette protection, cette prédication même pour ceux qui s'y attachent ? Est-il possible que des Corps aussi éclairés que ceux que ma question regarde n'ayent pas fait les reflexions que je viens de proposer ? qu'ils se soient laissé séduire comme des femmes ? qu'ils ayent véritablement adoptés ces sentimens, & qu'ils se bornent à la vaine satisfaction de les faire triompher ? Quel est donc leur dessein ? je crois l'entrevoir ; mais je me donnerai bien de garde de m'expliquer à cet égard, c'est aux Puissances qui y sont particulièrement intéressées à le prévoir & à l'empêcher si elles le peuvent.

L'application de Monsieur le Regent, & de son Favori le Cardinal du Bois, aux affaires de la Religion, les peines infinies qu'ils se donnèrent à dé-
mêler,

Etendue
de genie
du Ré-
gent &
de son
Ministre:

mêles, à déconcerter les intrigues qu'on oppoſoit à leurs deſſeins , ne les empêchèrent point de donner toute l'attention néceſſaire à leurs projets, ils ſuffiſoient à tout, & jamais leur ardeur pour le ſuccès d'une Entreprife n'alla juſqu'à leur faire négliger & oublier les autres. Ainſi, au même tems qu'on avoit négocié l'Accommodement, on avoit affermi la paix & terminé tous les différends publics & perſonnels qu'on avoit avec le Roi d'Eſpagne. Pour cimenter cette union retablie, & pour convaincre que la néceſſité ſeule l'avoit fait interrompre, on propoſa de marier Louis quatorze avec la ſeule fille qu'eût Philippe cinq & de faire épouſer au Prince des Aſturies une fille du Duc d'Orleans ; les propositions furent acceptées. La demande de l'Infante ſe fit dans les formes, par le marquis de Maulevrier, qui fut en même tems chargé de traiter du mariage du Prince des Aſturies.

Ces Alliances convenoient à l'Eſpagne, & paroiſſoient convenir à la France : mais au fonds l'avantage réel étoit pour le Duc d'Orleans, il plaçoit avantageuſement ſa fille avec une eſpèce d'aſſurance de la voir

voir bien-tôt Reine, car en ces tems la santé de Philippe cinq étoit fort dérangée ; & , en état de menager ses intérêts en empêchant son jeune Epoux de penser à troubler l'ordre de la Succession de France établi de nouveau & confirmé par la Paix qu'on venoit de conclure , neuf ou dix ans au moins qu'il falloit attendre avant que l'Infante fût devenue nubile, donnoient plus d'étendue & de durée à son esperance de regner en éloignant la naissance d'un Dauphin. Sans doute qu'on s'apercevoit des vuës du Regent, mais son autorité étoit si grande que personne n'osa s'y opposer, outre que la Majorité approchoit & qu'on esperoit que le tems pourroit fournir des occasions de parer aux inconvénients qu'on appréhendoit. Ainsi, le Duc d'Orleans ayant dit au jeune Roi, après la lecture de la Lettre du Roi d'Espagne, qu'il n'avoit point encore parlé dans le Conseil, mais qu'en cette occasion il étoit nécessaire qu'il s'expliquât, qu'il n'y auroit rien de fait que Sa Majesté n'eût déclaré hautement son consentement, ce Prince, instruit par le Maréchal de Villeroi & par l'Evêque de Frejus,

jus, repondit qu'il le donnoit avec beaucoup de plaisir & qu'il étoit très satisfait de ce Mariage. Ce fut le quatorzième de septembre que Louis quinze parla au Conseil comme je viens de le rapporter.

Maladie
du Roi.

Peu s'en étoit fallu six semaines auparavant qu'une maladie violente ne l'eût enlevé lorsqu'on s'y attendoit le moins, & n'eût réalisé les esperances du Duc d'Orleans, peut-être plutôt qu'il ne l'eût souhaité lui-même. La consternation fut générale en France, & la joie qui lui succéda par la prompte guérison de cet objet des vœux & de l'esperance publique repondit à la violence de la douleur & des craintes dont on avoit été accablé. Cette joie & cette douleur disoient bien hautement, que le Public ne se seroit pas cru dédommagé de la perte qu'il auroit faite, par l'avénement de son Altesse Roiale à la couronne. Du reste, il faut rendre justice à ce Prince, il parut & je crois qu'il fut véritablement touché du danger du Roi: ceux qui ont eu l'honneur de le connoître savent qu'il n'étoit pas de caractère à se contraindre & à faire paroître des sentimens qu'il

qu'il n'avoit pas, il fut inquiet & affligé tout le tems que dura le danger, ses inquiétudes se calmèrent & la joie éclatta dès qu'il fut passé, peut-être aussi que la certitude où il étoit qu'on lui attribuerait cette mort, quelque naturelle qu'elle fût, jointe à la vuë des dangers & des contradictions qu'il alloit éprouver, l'effrayoit & avoit une très grande part à son affliction. Son inquiétude pourtant n'avoit point empêché qu'il ne donnât aux Officiers des Troupes, aux Gouverneurs des Places & aux Intendans les ordres convenables.

Après-tout, qu'auroient pu faire les ^{Sages} ennemis pour l'écarter du trône si le ^{précau-} malheur qu'on avoit craint fût arrivé? ^{tions.}
La France épuisée ne pouvoit-manquer d'être soumise, ce Prince avoit eu même la précaution, sous prétexte de bâtir des cazernes pour les gens de Guerre, de faire démolir le peu qui restoit de fortifications dans le Royaume, tout étoit ouvert, les gens de Guerre étoient à lui, sur tout les Gouverneurs des Places importantes, l'Europe entière eut armée en sa faveur, Philippe cinq par les nouveaux Traités étoit pour

pour jamais attaché à l'Espagne, les deux Partis qu'il venoit de réunir en apparence n'auroient eu garde de se déclarer contre lui, au contraire, pour s'assurer sa protection, ils se seroient empressés à lui donner des marques de leur soumission & de leur dévouement; nouvelle preuve qu'il n'a jamais médité les horribles desseins qu'on a eu la témérité de lui attribuer, & que ce n'étoit point la difficulté de les faire réussir qui l'a empêché de les exécuter. S'il vouloit être Roi il vouloit l'être sans crime & ne devoir la couronne qu'à ses droits & aux sages mesures qu'il avoit prises pour se les assurer.

La reconciliation du Duc d'Orleans avec le Roi d'Espagne fut sincère. On s'écrivit de part & d'autre des Lettres pleines de tendresse & de confiance, & on se hâta de faire partir les Princesses pour joindre leurs Epoux. Le Contrat de Mariage de mademoiselle de Montpensier fut signé en grande cérémonie par le Roi & toute la Famille Roiale: le Cardinal de Boissy présida en quelque façon; ce fut lui qui donna le Contrat à lire à monsieur

sieur de Maurepas Secrétaire d'Etat, après la lecture des qualités des Parties contractantes, il dit, *en voila assez*, prit la plume, qu'il présenta au Roi, & lui montra l'endroit où il devoit signer, il en usa de même à l'égard des autres Princes & Princesses du sang.

La Dote de mademoiselle de Montpensier fut fixée à cinq-cent-mille écus d'or, sans compter les bijoux, diamants, habits, étoffes, qui égaloient pour le moins la multitude, le prix & la beauté de ceux qu'on avoit prodigués à la Princesse de Modene. Ces Dotes, disoit-on alors, étoient le fruit du système; ce qui est de certain, c'est qu'il paroissoit impossible que monsieur le Regent pût les fournir de son propre bien: à quoi on ajoutoit, que les caves du Palais Roial étoient pleines d'or & d'argent & que c'étoit là où étoient assemblées les dépouilles du Roiaume. Pures calomnies; ce Prince ne fut jamais de caractère à thésauriser, au contraire il donnoit à pleines mains: & son fils a eu besoin d'économie pour payer la quantité prodigieuse de pensions dont il avoit chargé ses propres Revenus. Il profita de sa

Droits
du Re-
gent.

Re-

Regence pour établir ses enfants, n'étoit son droit en qualité de tuteur du Roi, il avoit du moins la garde noble; & en qualité de Regent il n'étoit point comptable: les Colbert, les Louvois, n'ont-ils pas profité davantage dans le maniement des finances & des affaires? Les Emplois qu'il donna au duc de Chartres, à ses deux Fils naturels le chevalier d'Orleans & l'Abbé de saint Albin, n'étoient point à charge à l'Etat; d'autres les auroient eues ou auroient pu les avoir: eut-il été père s'il n'eut pas profité de la situation où il étoit pour leur faire du bien?

Sa pré-
voyance.

Le tems de la Majorité approchoit insensiblement: Son Altesse Royale étoit trop habile pour ne pas prendre les mesures nécessaires à se conserver la principale autorité. Dans ce dessein il résolut de faire le Cardinal du Bois premier Ministre: depuis longtemps il en faisoit les fonctions, la difficulté étoit de lui en donner le titre & le rang. Ce Prince l'entreprit, & en vint à bout. Le premier pas qu'il falloit, étoit de l'introduire dans les Conseils: on n'ignoroit pas que le Chancelier & les Ducs & Pairs n'y doi-

dussent faire de grandes oppositions, on résolut de les surmonter, d'en profiter même pour éloigner des Conseils ceux qu'on n'y voioit pas volontiers. Toutefois, pour moderer le premier feu des Opposants, on lui opposa d'abord le Cardinal de Rohan, que sa naissance rendoit supérieur à la plûpart de ceux qui devoient lui disputer le rang. Ce Cardinal ne faisoit presque qu'arriver de Rome, où il avoit assisté au Conclave pour l'élection d'un nouveau Pape : c'étoit à ses sollicitations que l'Archevêque de Cambrai devoit le chapeau. Pour l'engager à les employer efficacement, on l'avoit assuré d'une reconnoissance proportionnée à l'importance du service qu'il rendroit, on l'avoit même flatté, si on ne le lui avoit pas promis distinctement, de lui donner une très grande part dans le Gouvernement de l'Etat ; on l'avoit fort pressé de hâter son retour. La manière dont on le reçut à son arrivée lui fit tout espérer : on lui rendit les plus grands honneurs, jusque là que Son Altesse Royale le prévint par une visite, il fut admis dans les conférences secrètes. Quelque délié que soit

ce Cardinal, il donna dans le piège, & eut le chagrin de voir que dans ces promesses & ces distinctions on n'avoit point eu d'autre vuë que de se servir de lui pour faciliter l'entrée & préparer la place au Cardinal du Bois. Comment ce Prélat avoit-il pû s'imaginer que le Duc d'Orleans associât au Ministère quelqu'un dont il ne fût ni maître ni tout-à-fait seur?

Les Cardinaux introduits au Conseil de Regence.

Ce fut le huit de fevrier mille-sept-cent-vingt-deux que le Cardinal de Rohan prit séance au Conseil de Regence, immédiatement après les Princes du sang & avant le Chancelier & les Pairs du Royaume. Il étoit entré dans la sale du Conseil long-tems avant qu'il commençât, & s'étoit placé selon l'ordre qu'il en avoit reçu. Le duc de Noailles, le Maréchal de Villars, furent fort étonnés de cette innovation; le Chancelier qui arriva quelque tems après avec d'autres Seigneurs, le fut encore davantage: tous se réunirent pour se plaindre, & alléguèrent que selon les usages du Royaume les Cardinaux n'avoient aucun rang à la Cour. Monsieur le Regent, à qui on portoit ces plaintes, répondit qu'on

qu'on n'avoit qu'à protester, mais qu'il ne falloit pas que cet incident empêchât le cours des affaires. On obéit, & le Conseil se tint à l'ordinaire. Le lendemain les Ducs & Pairs s'assemblèrent chez le Chancelier: ils convinrent qu'ils présenteroient un mémoire pour justifier leurs droits, & qu'ils n'assisteroient point au Conseil jusqu'à ce qu'on leur eût rendu justice. L'exemple des Cardinaux de Richelieu, de Mazarin, de la Rochefoucault, qui avoient joui de la préséance qu'on disputoit au Cardinal de Rohan, étoit la seule raison qu'il eût apportée pour soutenir son entreprise, & c'étoit à refuter cette raison qu'on s'appliqua particulièrement dans le memoire.

On y disoit, que ce n'étoit pas tous jours par les exemples qu'il faut décider les contestations de cette nature, puisqu'ils prouvent quelquefois trop, & que sur ce fondement les Cardinaux pourroient prétendre de précéder les Princes du sang, & n'auroient pour appuier cette prétention qu'à alleguer les conférences de la Paix d'Arras, les festins roiaux de mille-cinq-cent-trente-neuf & mille-cinq-cent-quarante-neuf,

Diffé- rends très vifs à ce sujet.

neuf, les signatures des Contrac̃ts de mariage de François second, de Louis treize, l'Assemblée des Notables en mille-cinq-cent-cinquante-huit, les Etats-généraux en mille-six-cent-dix-neuf.

Après avoir montré qu'on ne doit pas se borner à des exemples, on prouvoit que pour cette décision il falloit s'arrêter aux Maximes de l'Etat, qu'on reduisoit à trois ou quatre.

Premièrement. Le Roi doit être assisté dans ses Conseils par ceux que leur Dignité & leur serment obligent de le conseiller dans ses très hautes, très grandes & très importantes affaires.

Secondement. Ceux qui sont revêtus de ces premières Dignités de l'Etat, ne connoissent rien au dessus d'eux que le Roi & les Princes du sang.

Troisièmement. Personne ne doit être admis dans les Conseils, qui ait déjà prêté serment à une autre Puissance.

Quatrièmement. Si cependant, par une distinction particulière & sans avoir égard aux conséquences qui en résultent, le Roi juge à propos d'y appeller

peller quelques personnes revêtues d'une Dignité étrangère, leur rang ne doit être qu'après les Conseillers nés de Sa Majesté dans les premières Dignités de l'Etat.

On disoit ensuite que Louis quatorze avoit senti de quelle conséquence il seroit de favoriser les idées des Cardinaux à cet égard ; qu'il avoit rendu aux Princes de son sang le rang qu'on avoit usurpé sur eux & conservé à la première Dignité de son Etat la préséance qu'on vouloit lui faire perdre, & que même depuis la mort du Cardinal de Mazarin il n'en avoit plus admis dans les Conseils.

On concluoit enfin, que pour décider sur la contestation qui s'étoit élevée entre les Cardinaux, les Pairs & les grands officiers de la Couronne, il n'y avoit que deux moyens, ou les exemples ou les maximes de l'Etat ; que les exemples prouvoient trop, puisqu'ils étoient autant contre les Princes du sang que contre les premières Dignités du Royaume, que si l'on s'en tenoit aux maximes, c'étoit à ces premières Dignités à précéder les Dignités étrangères.

Ce mémoire étoit foible. Un exemple qui prouve le plus , prouve sans contredit le moins ; un exemple , en matière de faits , prouve toujours que la chose est faisable , à moins qu'on n'ait à opposer quelque loi positive & formelle. Ces principes , qu'on traitoit de maximes , avoient été puisés dans les Écrits publiés du tems de la fronde contre le Cardinal Mazarin ; ce qu'on appelle Principe c'est ce qui prouve & n'a pas besoin d'être prouvé : il est une autre maxime en France , bien plus constante par l'usage , c'est que la puissance roiale est absolue & ne reconnoît ni ne souffre aucune maxime qui la gêne. Quel inconvénient y auroit-il donc qu'il fût décidé , par exemple , que les chevaliers de la toison d'or précédassent les chevaliers du Saint Esprit ? dès que le Cardinalat est une Dignité de l'Eglise Romaine , elle ne peut être regardée comme une Dignité étrangère par ceux qui sont de cette Eglise & qui lui sont soumis ; mais fut-elle une Dignité étrangère , empêcheroit-elle que le Roi ne se servît de ceux qui en seroient revêtus ?

Apparemment qu'on ne comptoit pas beau-

beaucoup sur ce mémoire, puisque le Chancelier & le duc de saint Aignan furent députés à Son Altesse Roiale pour lui représenter que sous le règne de Louis treize, lorsque le Cardinal de la Rochefoucault fut admis au Conseil & prit séance avant le Chancelier & les Ducs, le Connétable de Lesdiguières avoit obtenu du Roi un Brevet qui déclaroit que la préséance qu'avoit eue ce Cardinal ne tireroit à l'avenir à aucune conséquence contre les parties intéressées: que suivant cet exemple, on pouvoit leur accorder un pareil Brevet; que par ce moyen facile & déjà pratiqué la contestation finiroit & n'auroit aucune suite fâcheuse. Monsieur le Regent goûta cet expédient & promit qu'après s'être fait instruire du fait, il accorderoit ce qu'on souhaitoit, supposé que le fait fût tel qu'on le lui avoit exposé.

Les deux Cardinaux qu'il consulta lui apprirent que Louis treize avoit à la vérité donné un Brevet tel qu'on le lui avoit dit, mais qu'il l'avoit donné par pure complaisance pour le Connétable & sous condition expresse qu'il seroit tenu secret; que le Connétable

n'ayant point observé la condition, le Roi s'étoit fait rendre le Brevet & l'avoit déchiré: ils ajoutèrent, que le Chancelier & les Ducs avoient grand tort de citer cet exemple, puisqu'il faisoit contre eux-mêmes bien loin qu'il les favorisât le moins du monde.

Ce Prince, piqué qu'on eût voulu le surprendre & lui imposer, répondit séchement, quand on vint lui demander ce Brevet, que s'ils le vouloient il leur en donneroit un, à condition qu'il le déchireroit le lendemain comme avoit fait Louis treize. Les Députés repliquèrent, qu'ils le prioient de ne pas trouver mauvais qu'ils s'absentassent le lendemain du Conseil, & qu'ils prissent quelques jours pour se consulter.

Dès le lendemain vingt-deux fevrier le Duc Regent introduisit le Cardinal du Bois dans le Conseil de Regence & le plaça auprès du Cardinal de Rohan. Le Maréchal de Villeroi & le duc de Noailles accompagnèrent le Roi jusqu'à son fauteuil & sortirent sur le champ de la Chambre du Conseil, le Chancelier, les Ducs & les Maréchaux de France ne s'y rendirent point: de
ma-

manière que le Conseil, ce jour là, ne fut composé que des Princes du sang, des deux Cardinaux, des Secretaires d'Etat & des autres personnes qui ne pensoient point à disputer du rang. Le duc de Noailles, homme de beaucoup d'esprit & d'un esprit assez mordant, rencontra le Cardinal du Bois au sortir de ce Conseil & lui fit ce compliment, *Cette journée sera fameuse dans l'Histoire, Monsieur, on n'oubliera pas d'y marquer que votre entrée dans le Conseil en a fait désertir tous les Grands du Royaume.*

Le Duc d'Orleans & son Favori n'eussent pas été fâchés de la retraite de quelques uns de ces messieurs, mais ce concert général les chagrina. Le Prince eut plusieurs conférences avec le Chancelier & les Ducs, il alla même jusqu'à leur présenter un espèce d'ordre du Roi par écrit au lieu du Brevet qu'il leur avoit refusé; ne l'ayant pas trouvé tel qu'ils le souhaitoient, ils ne voulurent point l'accepter: Son Altesse Royale le déchira & le jeta au feu en leur présence; la plupart demandèrent la permission de ne plus se trouver aux Conseils, ou s'excusèrent

Disgrace
du Chan-
cellier &
des Ducs

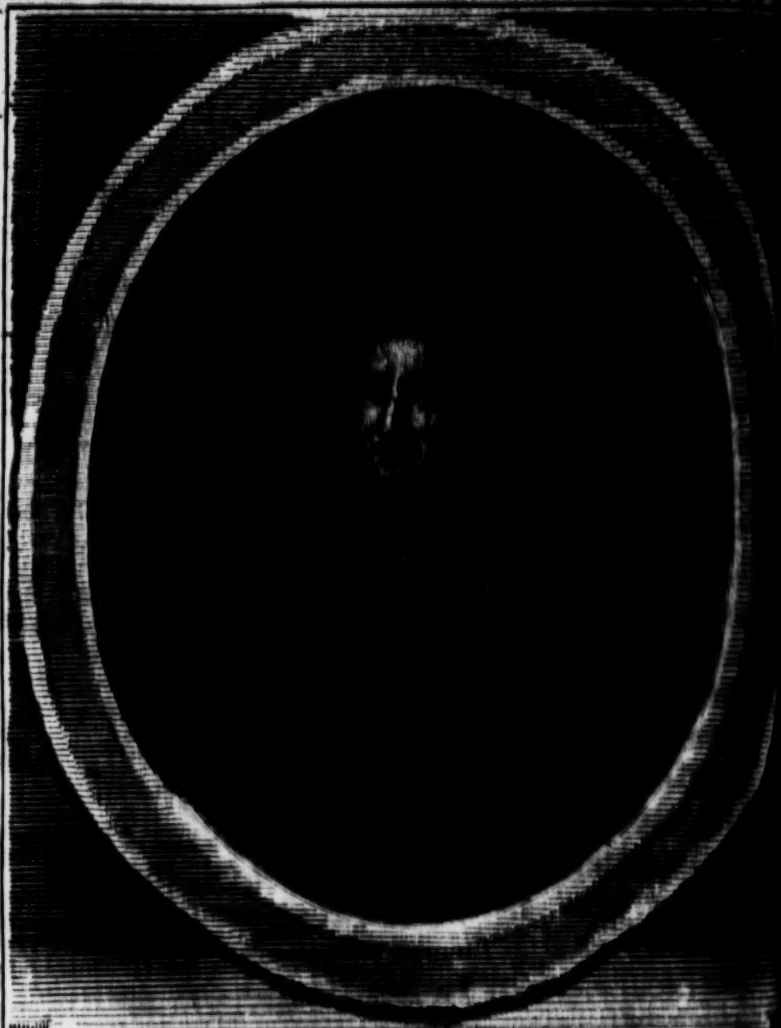
après sous différens prétextes. On eut souhaité d'en détacher du moins quelques uns : on s'adressa au Maréchal de Villeroi, comme à celui dont l'exemple pourroit en entraîner plusieurs si on pouvoit le gagner. En vain Monsieur le Regent le pressa, l'exhorta, le pria même pendant près de deux heures, ce Doyen des Maréchaux de France tint ferme & déclara en termes précis qu'il ne pouvoit se séparer des autres, & qu'ainsi au premier Conseil il se mettroit sur un tabouret derrière le fauteuil du Roi, en qualité de Gouverneur de Sa Majesté & non comme membre du Conseil. Son Altesse Royale, choquée de ces résistances qu'elle ne jugeoit pas raisonnables, eut bien-tôt pris son parti : on pouvoit au Conseil se passer des Ducs & Pairs & des Maréchaux de France, tous eurent défense de s'y trouver & furent en même tems rayés de dessus la feuille des pensions; mais on ne pouvoit se passer du Chancelier, ou de quelqu'un qui le représentât, les Sceaux lui furent ôtés pour la seconde fois & donnés à Monsieur d'Armenonville, dont le caractère doux & complaisant assuroit qu'il ne
dis-

ut
el-
nal
x-
urs
on-
le
eu-
an-
ré-
des
seil
ère
oti-
me
esse
ces
eut
oit
airi
eu-
ent
ille
ffer
i le
tés
on-
ère
ne
dis-



LIBRARY OF THE
MUSEUM OF NATURAL HISTORY
NEW YORK

1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900



M. FLEURIAUD AEMONVILLE
GARDE DES Sceaux.

disputeroit point le pas aux Cardinaux & qu'il n'embarrasseroit point dans les Conseils par ses oppositions & par ses reflexions. Monsieur le Régent & le Cardinal du Bois eurent raison de faire ce choix, ils avoient tous deux assez d'esprit & de lumières pour suppléer à ce qui pouvoit en manquer à ceux qui travailloient sous eux. La plupart des Ducs se retirèrent dans leur Terres, le Chancelier suivit leur exemple, ayant été prié de s'y conformer.

A l'occasion de la disgrâce de ce magistrat, le maréchal de Villeroy, tout vieux courtisan qu'il étoit, je ne puis m'empêcher de le dire, parla bien indifféremment : il dit au Roi, du moins on le publia alors, qu'on avoit fait tort au Chancelier de lui ôter les Sceaux, qu'il n'étoit point coupable, & que si lui Maréchal étoit encore en vie à la Majorité, il prendroit la liberté de faire souvenir Sa Majesté de les lui rendre. Je le sai, il n'est point-du-tout probable que ce seigneur ait parlé de la sorte devant des témoins, mais il étoit vieux, il pensoit être inébranlable dans son poste, & se croyoit tout permis, d'ailleurs le compliment qu'il fit

au nouveau Garde-des-Sceaux, étoit dans le même goût que ce que je viens de rapporter, *Je ne vous fais point de compliment*, lui dit-il publiquement lorsqu'il vint le saluer, *car je suis persuadé que vous devez avoir de la douleur de succéder à un homme comme monsieur d'Aguesseau.*

Monsieur d'Armenonville fut installé au Conseil de Régence le premier jour de mars. Il se plaça au dessous du Cardinal du Bois, & le Cardinal de Rohan étant entré quelque tems après, il recula encore pour lui faire place. Les Ducs & les Maréchaux persistèrent dans leur prétention, & cette affaire demeura indécise jusqu'à ce que la Majorité eût fait supprimer le Conseil de Régence. C'étoit au fonds un pur entêtement : pourquoi ne pas tolérer ce que leurs prédécesseurs avoient souffert sous les deux règnes précédens, & ce qu'ils ont souffert depuis sous celui-ci ? le Chancelier, qui se fit exiler pour soutenir son rang, précède-t-il aujourd'hui dans les Conseils le Cardinal de Fleuri ? la différence du Roi majeur qui ordonne par lui-même & du Roi mineur au nom duquel

duquel on ordonne ne sauroit justifier, parce qu'elle n'est point réelle, parceque, comme je l'ai déjà dit, l'autorité royale n'est jamais mineure ni en tutelle: & on ne peut que louer le Duc d'Orleans de n'avoir jamais souffert cette distinction.

Au milieu de cette Division tout étoit en joie dans le royaume & dans la Capitale: l'arrivée de l'Infante en étoit le motif. Rien de plus magnifique que la réception qu'on lui fit, rien de plus superbe que les fêtes qui se donnèrent aux Thuilleries & à l'Hôtel-de-ville, malgré la misère publique, on avoit fait dans les Provinces par où cette Princesse avoit passée les mêmes efforts pour témoigner la joie vive & sincère que causoit cette Alliance, la piété y eut aussi part, on chanta un *Te-Deum* en actions de grace, où le Roi & toute la Cour assistèrent. La Lettre de Sa Majesté au Cardinal de Noailles, contenoit en abrégé les justes raisons de l'allégresse publique, en même tems qu'elle approuvoit toutes les autres négociations du Regent. „ L'Infante d'Espagne est arrivée dans ma Cour, disoit Sa Majesté.

„ té, & j'en ai la joie la plus vive
„ que mon cœur ait encore ressentie.
„ Mon mariage avec cette Princesse
„ réunira les deux Branches descen-
„ duës du Roi mon Bisayeul, & par
„ là je remplirai les plus doux souhaits
„ que ce Monarque eut pû former.
„ Ce qu'il y a de plus heureux, & ce qui
„ me touche le plus sensiblement, c'est
„ que cette union, qui affermit la puis-
„ sance de mon Etat & celle d'Espa-
„ gne, ne cause point de ces allarmes
„ politiques & de ces jalousies cruelles
„ qui font repandre tant de sang, &
„ qu'au contraire toute l'Europe ap-
„ plaudit sincèrement & ratifie en
„ quelque sorte le Traité de mon ma-
„ riage. Tout ce qui s'est fait sous
„ mon regne n'a eu pour objet que de
„ lier tellement les Puissances entr'elles
„ qu'il en résultât la tranquillité géné-
„ rale, & que le bonheur des diffé-
„ rents Peuples fût un bonheur com-
„ mun dont les uns ne pussent jouir
„ sans les autres.
„ Comme le souverain Maître des
„ Rois n'est pas moins appelé le Dieu
„ de la Paix que le Seigneur des Ar-
„ mées, j'ai cru qu'il étoit nécessaire
„ de

„ de lui rendre graces d'une évé-
 „ ment si propre à assurer la tranqui-
 „ lité publique “. Ce Mariage pour-
 tant ne s'est point accompli, & un des
 premiers soins de celui qui succéda à
 à l'autorité du Duc d'Orleans fut de le
 rompre.

Le rétablissement des Jesuites à la Cour, qui arriva en ce tems là, fit
 autant de bruit qu'auroit pu faire l'évé-
 nement le plus important. L'Abbé de
 Fleuri auteur de l'Histoire ecclésia-
 stique, que Monsieur le Régent avoit
 fait Confesseur du Roi parcequ'il n'é-
 toit ni Janseniste, ni Moliniste, ni
 Ultramontain, accablé d'années &
 d'infirmités demanda à être déchargé
 de cet Emploi. Ce Prince y consentit,
 & nomma pour le remplacer le Père
 de Linières, qui occupe encore au-
 jourd'hui ce poste si envié. Ce Jesuite
 étoit depuis quelques années Confesseur
 de Madame : son caractère doux &
 tranquille, & peut être son genie bor-
 né, déterminèrent à ce choix, il n'a-
 voit point du tout brillé dans sa Com-
 pagnie, les hautes sciences, la prédi-
 cation, n'avoient point été de sa por-
 tée ou de son goût : après avoir été pro-

Retablis-
 sement
 des Je-
 suites à
 la Cour.

procureur dans quelques Collèges, il parvint à ce même emploi dans leur maison professe de la rue Saint Antoine; là il se fit des amis, & sçut gagner l'amitié du Père de la Chaize, qui le plaça auprès de Madame.

Le Public, étonné de cette nomination imprévuë, chercha à en deviner la cause. Il passa pour constant que ç'avoit été un article convenu entre le Père d'Aubenton Confesseur du Roi d'Espagne & le Duc d'Orleans, pour récompense des soins que ce Jesuite s'étoit donnés pour faire réussir la négociation du double mariage. L'intrigue de cette Société, son attention infatigable à profiter des occasions de se soutenir, de s'élever, rendoit cette conjecture probable, & l'interêt que prit dans la suite Philippe cinq à donner du crédit au nouveau Confesseur de Louis quinze, la fit regarder comme certaine. Cette nomination cependant pouvoit avoir d'autres motifs: on étoit tout-à-fait déclaré contre le Parti qu'on ne pouvoit soumettre, le Roi avoit en âge, l'inquiétude du Pape sur les sentimens futurs de ce Prince étoit extrême & ne pouvoit être calmée qu'en

qu'en voyant un Jesuite auprès de lui ; en falloit-il davantage pour déterminer Son Altesse Royale au parti qu'elle prit.

Il est facile de s'imaginer le chagrin que causa aux Appellants , & à ceux qui pensoient comme eux , l'élevation subite de leurs mortels ennemis , ils la regardèrent comme le coup le plus accablant qu'on eût à leur porter ; mais je ne crois pas que personne eut pû prévoir jusqu'où ce chagrin porteroit le Cardinal de Noailles. Ce Prélat , en cette occasion oublia sa sagesse , sa modération , il se conduisit comme il n'est jamais permis à un homme en place de se conduire , & fit des démarches qui jusqu'à lui n'avoient point eu d'exemple : je ne suis ni Janseniste ni Moliniste , mais fussai-je Janseniste je penserois & je dirois la même chose.

Le Père de Linieres , alla , comme il le devoit , présenter ses respects à son Eminence & lui demander ses pouvoirs : Elle étoit pour lors à Conflans , où une extinction de voix la retenoit depuis quelque tems. Lorsqu'on annonça le Confesseur du Roi , Elle dit d'un ton aigre , *Ab ! c'est le Père de Linieres , eh-bien qu'il entre , & sans lui donner*

ner le tems de parler Elle lui dît avec beaucoup de vivacité, *Vous demandez des pouvoirs, mon Père, je ne puis vous en donner, & je suis bien aise de vous notifier en personne que je vous défens de confesser le Roi, j'aurois bien des raisons à vous apporter de mon refus, mais je suis maintenant trop enrhumé*: la Maréchalle de Noailles sa belle sœur, qui n'étoit point enrhumée, prit la parole, & dit à ce Jesuite toutes les duretés qu'une femme en colère est capable de dire. On m'avouera que le dépit seul pouvoit dicter ces discours, & que le Cardinal, moins âgé & plus maître de lui même, n'auroit pas parlé de la sorte & auroit senti que le choix du Souverain est toujours respectable, que c'est manquer à ce qu'on lui doit que de mépriser & d'insulter ceux qu'il honore. Après-tout, un mouvement de chagrin peut saisir l'homme le plus sage & le dominer quelques moments: mais le Cardinal de Noailles s'y livra absolument, il refusa avec opiniâtreté au Duc Régent & au Roi même les pouvoirs pour ce Jesuite, en quoi il étoit d'autant plus blamable, qu'il ne pouvoit ignorer les mesures qu'on pouvoit

voit prendre pour obtenir d'ailleurs ce qu'il refusoit. Les prétextes qu'il prit pour justifier sa conduite étoient aussi frivoles qu'elle étoit insoutenable. Il écrivit une longue Lettre à son Altesse Royale, où il entreprenoit de prouver que sa conscience ne lui permettoit pas de consentir qu'un Jesuite confessât le Roi, dont le salut lui étoit si cher : c'étoit à dire qu'il ne s'interessoit guères à celui du Prince à qui il écrivoit, & de Madame, puisqu'il souffroit que tous deux se confessassent à des Jesuites. Sa Lettre fut soutenue d'un Ecrit, qu'il eut grand soin de repandre, qui prouvoit en général qu'un Evêque ne pouvoit sans peché souffrir que ces Pères administrassent le Sacrement de Pénitence. Si l'Université eut été libre elle n'auroit pas manqué d'autoriser cette décision de son suffrage.

On peut bien juger que de semblables Ecrits ne firent pas beaucoup d'impression : le Père de Linieres alla demeurer à Pontoise, qui étoit de l'Archevêché de Roüen, & le Roi alla à Saint Cyr situé sous l'Evêché de Chartres, où ce Père le confessa. On obtint aussi un Bref du Pape, qui permettoit

mettoit au Roi de se choisir un Confesseur approuvé de l'ordinaire, & qui déclaroit que Sa Majesté n'étoit d'aucun Diocèse en particulier. Peu à peu les scrupules de son Eminence se calmèrent; & voyant que le mal étoit sans remède, il crut qu'en conscience il pouvoit abandonner le Roi à son mauvais sort.

Il faut pourtant avouer que ce Cardinal eut la consolation de voir qu'un Jesuite à la Cour déplaisoit fort. Le Père de Linieres essuia plus d'un compliment disgracieux. La Princesse de Conti, première Douairière, qui avoit félicité les quatre Evêques sur leur Appel & déclaré qu'elle y adhéroit, le regut fort mal. Madame l'Abbesse de Chelles, qui se trouva pour lors au Val-de-grace, pour toute réponse à un long compliment lui dit, *Mon Père, puisqu'il falloit nécessairement que ce fût un Jesuite qui fût Confesseur du Roi, j'aime autant que ce soit vous qu'un autre; mais je ne puis vous dissimuler que je suis fâchée de voir un Jesuite dans cette place, car vous devez savoir que je n'aime pas votre Compagnie, je la crains pourtant un peu,*
vous

vous voyez que je suis bonne Françoisse.
 Tout le monde ne pensoit pas d'une manière si outrée, mais au fonds personne n'approuva le rétablissement de la Société, ses amis même n'y applaudirent point; l'abus qu'ils avoient fait de la confiance de Louis quatorze, la fierté qu'elle leur avoit inspirée, leur politique intrigante, leur esprit de domination, inspiroient ces sentimens: en effet, quelle nécessité qu'il y ait un Jesuite à la Cour? un Particulier, qui n'auroit point de Communauté dont il embrassât les querelles & les sentimens, n'y conviendrait-il pas davantage?

Clement onze avoit raison de dire, Intrigue
des Je-
suites.
 que si on ne contenoit l'ambition des Jesuites ils monteroient sur le pinnacle du temple. Ces Religieux, non contents d'être rétablis dans un poste qu'ils croyoient avoir perdu pour toujours, firent leurs efforts pour que le nouveau Confesseur fût sur le même pied qu'avoient été du tems du feu Roi les Pères de la Chaize & le Tellier. Il en est à peu près du Confesseur du Roi comme du Chancelier: si ce dernier n'a pas les Sceaux, sa place est plus honorable qu'utile & son autorité ne répond

gué.

guères à la prééminence de son rang, de même, si le Confesseur n'a point la feuille des Bénéfices, son poste, tout distingué qu'il est, ne lui donne qu'un pouvoir fort borné & son crédit ne peut être que médiocre. Avoir la feuille des Bénéfices, c'est avoir en un sens la disposition de tous les Bénéfices du Royaume, comme le Ministre de la Guerre a en sa disposition la plupart des Emplois militaires, avec cette différence, que la feuille des Bénéfices donne bien plus de rapports, parceque leur multitude & leur importance met en état d'obliger un plus grand nombre. C'étoit donc la distribution des Bénéfices que les Jesuites ambitionnoient, sans quoi ils comptoient pour rien le poste distingué de Confesseur du Roi.

Pour l'obtenir, ils s'adressèrent au Roi d'Espagne. Ils lui représentèrent que le Parti des Appellants, malgré ce qu'on avoit fait pour l'abbattre étoit encore extrêmement puissant ; que le principal moyen de le détruire étoit d'éloigner des Bénéfices les Ecclesiastiques qui en faisoient la force & en étoient le soutien, que cette attention demandoit un grand zèle & une con-

nois-

noissance exacte de ceux qui y prétendoient, qu'un Particulier tel qu'il pût être ne pouvoit être instruit de ce détail comme un Jesuite, à qui ses confrères repandus dans tout le Royaume ne laisseroient rien ignorer, que pour le zèle on devoit être assuré qu'on n'en trouveroit point ailleurs de plus actif & de plus ardent. Toute la Société se mit en mouvement pour faire valoir ces représentations, & le Nonce du Pape les appuya fortement. Le Père de Linieres, dit-on, ne fut point auteur de cette intrigue, il ne fit que s'y prêter, ce fut le Père Lallemand, dont je crois avoir déjà parlé, intime ami du défunt Père le Tellier & chef de son Conseil secret. Ceci merite d'être développé, & je ne crois pas qu'on me sache mauvais gré de la digression que je vais faire.

Louis quatorze ayant trouvé bon, quoique cela ne convint guères, de faire de son Confesseur un de ses principaux Secrétaires d'Etat & de lui en attribuer le rang & les honneurs, celui-ci se fit un Conseil. On juge bien qu'il ne le composa que de Jesuites : les procureurs des différentes Provinces

Conseil
secret
des Je-
suites
pour la
distribu-
tion des
Bénéfices.

que

que ces Pères ont en France & qui résident à Paris en forêt, chacun étoit chargé de faire le rapport de ce qui concernoit sa Province. Il y joignit, à son choix, quelques-uns de ceux qui avoient eu le bonheur de lui plaire. C'étoit dans ce Conseil secret & monachal qu'on faisoit le Procès à tous les Ecclesiastiques de France & qu'on decidoit de leur fortune sur les informations furtives dressées par les seuls Jesuites. Dès qu'on avoit quelque ami dans ce Conseil on étoit sûr d'obtenir ce qu'on souhaitoit; témoin mademoiselle de Monchi, Religieuse d'Avenes proche d'Arras, qui à l'âge de dix-neuf ans fut fait abbesse par le crédit du frère Watblé, qui avoit été autrefois domestique de son père; témoin un Religieux Prémontré, qui à la recommandation d'un Jesuite ami du Secrétaire du Père de la Chaize fut nommé abbé avant que le procès de l'élection fût arrivé en Cour, & cela pour prévenir la demande qu'on savoit que Monseigneur devoit faire en faveur d'un Religieux, témoin les quatre Fils & une Fille d'un charron du Cambresis, qui, par le moyen d'un Jesuite

suite qui les avoit pris en affection, furent mis à la tête des principales abbayes de Flandres.

L'article sur quoi on insistoit particulièrement dans ce Conseil, étoit l'attachement des postulants pour la Société: si on étoit tant soit peu soupçonné d'en manquer, on étoit sûrement exclus, quelque naissance, quelque mérite qu'on eût d'ailleurs. C'étoit là la source de son grand credit, c'est ce qui lui attiroit une foule d'adorateurs, si je puis user de ce terme, c'est ce qui contraignoit les personnes les plus qualifiées à s'abaisser jusqu'à lui faire la cour. La joie qu'eut le Public de sa chute, le chagrin qu'il témoigna de son rétablissement, dut bien faire sentir qu'elle s'étoit fait plus d'ennemis que d'amis, & que ce n'étoit que sa seule opposition au Janse- nisme qui l'avoit rendu odieuse.

Le Père de la Chaize étoit très adroit courtesan, mais fort modéré; il aimoit sa Compagnie, mais il ne l'aimoit pas jusqu'à se faire persécuteur de ceux qui ne lui étoient pas dévoués; il eut toujours de grands égards pour ceux que leur naissance mettoit en

droit d'aspirer aux places importantes. Le Conseil qu'il se fit fut de son caractère: c'est pourquoi le Père le Tellier & ceux qui lui ressembloient n'y purent jamais entrer. Celui-ci lui ayant succédé, donna sa confiance à ce qu'il y avoit de plus intrigant, de plus remuant, parmi ses confrères; c'étoient les Pères Doucin, Daniel, Lallemand, tous trois Normands comme lui, & un nommé le Père Germon, fort considéré de monsieur Desmarets, des enfants duquel il avoit été précepteur. Ces quatre hommes dangereux, pour perdre le Cardinal de Noailles qu'ils n'aimoient pas, excitèrent dans l'Etat la funeste querelle qui le divise encore & forcèrent ce Prélat à se déclarer hautement pour un Parti qu'il aimoit, mais pour lequel il n'auroit jamais eu que quelques ménagements si on ne l'avoit pas poussé à bout. Ce qu'ils firent dans l'Etat, ils le firent à proportion dans leur Compagnie; ils s'en rendirent les maîtres, persécutèrent tous ceux qui ne se déclarèrent pas hautement pour eux: ce n'étoient que cabales, qu'intrigues, de manière que le Duc d'Orléans, en mille-sept-cent-dix-

dix-neuf fut obligé d'employer l'autorité roiale pour faire exécuter les ordres de leur Général.

Philippe cinq, sollicité de toutes parts par les intrigues du Père Lallamand, se laissa engager à faire la démarche délicate qu'on lui demandoit en faveur de la Société. Il écrivit à Monsieur le Régent, à qui il répéta toutes les raisons qu'on lui avoit alléguées pour le déterminer à cette demande si extraordinaire. Dès que ce Prince eût reçu la Lettre de Sa Majesté Catholique, il la communiqua au Cardinal du Bois: ils furent également indignés des prétentions excessives de ceux qui avoient attiré cette puissante récommandation; sans tout ce qu'on avoit fait pour surmonter la résistance du Cardinal de Noailles, sur le champ ils auroient nommé un autre Confesseur. Le Cardinal du Bois surtout entra dans une espèce de fureur, & jura à sa manière qu'ils s'en repen-
 tiroient. Les ennemis de la Constitution, les Bénédictins sur-tout, profitèrent de sa juste indignation: on arrêta les coups dont on étoit prêt de les accabler; & les Jésuites furent déli-

Juste in-
 digna-
 tion du
 Cardinal
 du Bois
 contre
 les Jésui-
 tes.

100

1941

[Faint, mostly illegible text from a document page]

1955-1956

1940

1950

[illegible]

1944-1945

autres seigneurs se retirèrent, il n'y eut que le Maréchal de Villeroi qui voulut suivre le Roi; Monsieur le Regent repeta qu'il falloit qu'il fût seul avec Sa Majesté: le Maréchal persista, & prétendit qu'en qualité de Gouverneur du Roi il ne devoit point perdre Sa Majesté de vue; Son Altesse Roiale se retira, & dit au Roi qu'il attendroit une autre occasion pour lui parler.

Quelque hauteur qu'il parût dans ce procédé du Maréchal de Villeroi, il étoit autorisé par cequi étoit arrivé à son père, qui avoit aussi été Gouverneur de Louis quatorze. Anne d'Autriche, Regente du Royaume, avoit un jour quelque chose de particulier à communiquer au Roi son Fils, le Maréchal de Villeroi par respect avoit voulu se retirer, mais cette Princesse l'avoit retenu en lui disant *Demeurez, Monsieur, puisque je vous ai confié l'éducation du Roi mon Fils, il n'y a point de secret pour vous, & vous ne devez jamais perdre sa personne de vue.*

Cet exemple, qui fut apparemment cité au Duc d'Orleans, ne l'empêcha pas d'être infiniment choqué de la

conduite du Maréchal de Villeroi, il la prit pour une insulte atroce, d'autant plus, que peut-être il la regarda comme un effet des horribles soupçons dont on avoit prévenu le Public à son égard. Picqué d'ailleurs contre ce Maréchal, qui souvent s'étoit exprimé en termes peu mesurés sur certains événements de la Regence, malgré tout ce qu'on en pourroit dire & penser, prit sur le champ la résolution hardie de le retirer d'auprès du Roi & de donner son poste au duc de Charost. En effet, sur les trois heures après midi étant venu de lui même, ou ayant été mandé, pour parler à son Altesse Roiale, le marquis de la Fare lui dit que Monsieur le Regent ne pouvoit lui parler; au même tems le marquis d'Artagnan, Commandant des mousquetaires gris, lui remit une Lettre de cachet contenant un ordre de se rendre à son duché de Villeroi, qui n'est qu'à dix lieues de Paris: ce Maréchal, qui n'auroit jamais cru qu'on pût prendre une pareille résolution à son égard, fut étrangement surpris; il répondit toutefois qu'il obéiroit, mais qu'il souhaitoit fort de parler auparavant à son Al-

Altesse Roiale, à qui il avoit à communiquer des affaires de la dernière importance; ce Prince lui fit répondre qu'il n'avoit pas le tems de l'entendre. On le fit monter dans une chaise de poste avec monsieur de Libois, gentilhomme ordinaire du Roi; les marquis de la Fare & d'Artagnan, à la tête des Gardes du Duc d'Orleans, le conduisirent jusqu'à Sceaux, où se trouvèrent des détachemens de mousquetaires qui le menèrent à Villeroy: le lendemain il reçut un nouvel ordre de se rendre dans son Gouvernement du Lionnois.

Cette disgrâce, repandue dans Paris, y causa une grande consternation: les idées fâcheuses qu'on avoit eues à la mort du Dauphin, de la Dauphine & du Duc de Bretagne se reveillèrent, on se rappella ce qu'on avoit publié depuis la Regence que ç'avoit été aux soins du Maréchal qu'on avoit du la conservation du Roi; presque tout le monde se disoit en secret que c'en étoit fait, & que la cérémonie du Sacre se feroit pour un autre. Discours insensés & pleins de témérité, qui seront éternellement la honte des François, puisque, ayant ces idées, aucun n'entre-

prit de détourner le malheur qu'ils déploreroient d'avance.

Le Regent se justifie.

Quoique Monsieur le Regent dût être accoutumé à ces bruits extravagants, & qu'il les méprisât souverainement, il crut devoir instruire le Public des motifs qui l'avoient déterminé à faire ce qui étonnoit si fort, du moins on lui attribua une espèce d'Apologie de sa conduite. Quoique l'autorité Roiale, disoit ce Prince ou celui qui parloit par son ordre, ne soit comptable qu'à Dieu de ses décisions & de l'exécution de ses projets, cependant les Rois & les Dépositaires de leur puissance veulent bien quelquefois par bonté manifester les raisons qui les font agir : il est certaine circonstance où la sagesse les sollicite de renoncer à leurs Droits, pour confondre les malintentionnés & ne pas scandaliser les foibles. Telle est la conjoncture présente. Il seroit bien triste qu'à l'occasion de l'ordre que le Maréchal de Villeroy vient de recevoir d'aller à son Gouvernement, le Public pût soupçonner son zèle & sa fidélité pour son maître : il faut rendre justice à la droiture

ture de ses intentions ; mais en même tems il faut avouer que ce Gouverneur présuinoit trop de la dignité de son Emploi. Il affectoit un certain air d'indépendance que l'autorité souveraine & ceux qui en sont dépositaires ne doivent point tolérer : ses prétentions ne convenoient ni à Sa Majesté, ni à l'honneur des Princes du sang ; il vouloit pour ainsi dire s'élever un trône particulier, pour s'opposer à la Regence, comme si l'autorité Roiale pouvoit être divisée. Sans toutes ces indiscretions, qui n'attaquent pas la probité du Maréchal, nous aurions encore la satisfaction de le voir auprès du Roi : mais les bonnes intentions ne suffisent pas dans les places importantes, il faut savoir mesurer ses démarches & se soumettre à l'esprit d'un Gouvernement qui ne se propose que la gloire du Roi & le bonheur de ses Sujets.

Une circonstance qui accompagna l'enlèvement du Maréchal de Villeroi, & que le Duc d'Orleans n'avoit ni dû ni pû prévoir, lui causa un vrai chagrin. L'ancien Evêque de Fréjus Pré-

M s

cepteur

cepteur du Roi, ayant appris ce qui venoit d'arriver, jugea à propos de se retirer aussi à cinq ou six lieues de Paris, & d'abandonner son Elève. Peut-être qu'il craignoit son renvoi & qu'il vouloit le prévenir, peut-être aussi vouloit-il persuader qu'il n'avoit aucune part à l'éloignement du Maréchal, on savoit pourtant qu'ils n'étoient pas fort amis, & que par tendresse pour le Roi, il ne vouloit point de concurrent dans son amitié: cette restrainte disoit beaucoup, & apparemment plus qu'il ne vouloit qu'elle dît. Son Altesse Royale le comprit, & c'est ce qui le chagrinait, dans ce moment d'inquiétude, le Lieutenant de Police, c'étoit le second Fils du feu Garde des Sceaux, à qui il fit part de sa peine, lui donna un excellent conseil, c'étoit de faire semblant d'avoir su ce départ précipité, & d'envoyer en même tems un ordre positif & absolu au Prélat de revenir sur le champ: il n'étoit plus tems, Monsieur le Regent s'étoit déjà plaint à d'autres. L'ordre fut envoyé, & il fut promptement exécuté: ce qui fit d'autant plus de plaisir, que le Roi pleuroit & se dépitait jusqu'à casser
des

des vitres & ne vouloir ni manger ni dormir, se voyant privé des deux personnes à qui il étoit accourumé.

Le Roi n'étoit plus à Paris quand ce que je viens de raconter arriva : peut-être fut-ce un bonheur, du moins les Parisiens disoient hautement, qu'ils n'eussent pas souffert tranquillement qu'on lui eût ôté son Gouverneur. Après-tout, ce coup d'autorité étoit nécessaire : la défiance qu'avoit marquée le Maréchal de Villeroy, sous prétexte de faire son devoir & de maintenir ses droits, étoit une injure qu'on ne pouvoit dissimuler, la laisser impunie e'eut été en quelque sorte s'avouer coupable & la justifier, la punir e'étoit au contraire prouver la droiture de ses intentions & se mettre en état de faire voir par l'événement que les bruits repandus des prétendus soins du Maréchal de Villeroy n'avoient d'autre source qu'une haine effrénée. En effet, rien n'a mieux montré que ce changement de Gouverneur, combien étoient mal fondées les inquiétudes extraordinaires où l'on étoit sur la conservation du Roi. C'étoit pourtant risquer beaucoup : car si ce Prince fût

M 6

mort

mort après ce changement , dans la disposition où l'on étoit , n'eut-on pas cru qu'il n'avoit été fait que par les plus coupables intentions ? c'étoit donc exposer sa gloire & son honneur pour les sauver : de plus , le Roi n'étoit plus si enfant , il étoit capable de sentiment & même de ressentiment , s'il eut parlé en maître & qu'il eut dit absolument qu'il vouloit qu'on lui rendît son Gouverneur , n'auroit-il trouvé personne pour l'appuyer ? un prétexte d'obéir au Roi n'eut-il pas été une raison suffisante aux ennemis personnels de Monsieur le Regent , & à ceux qui étoient mécontents de son Gouvernement , de s'élever contre lui ? mais l'intrépidité faisoit une grande partie du caractère de ce Prince , & on a dû remarquer cent fois en lisant cette histoire , que la crainte ne l'a jamais détourné du parti qu'il avoit cru devoir prendre.

Le Cardinal du Bois déclaré premier Ministre.

Enfin le Cardinal du Bois recueillit tout le fruit qu'il pouvoit esperer de la confiance de son maître & de l'attachement ou plutôt de la passion qu'il avoit pour sa personne & pour ses intérêts , & je puis le dire aussi la recom-
pense

pense de son mérite & de ses travaux. Le vingt-deuxième d'août il fut déclaré Premier Ministre. Cette déclaration n'ajouta guères à son pouvoir, mais elle le rendit plus éclatant, soit qu'elle le remplît d'une nouvelle ardeur, soit qu'alors on ne doutât plus qu'il ne fût l'auteur de tout ce qui se faisoit. La Paix affermie par des Traités solides & par des Alliances avantageuses, le Parlement dompté & humilié, les Grands soumis, ceux qui pouvoient embarrasser écartés, lui laissèrent la liberté de donner tous ses soins au rétablissement des Finances & aux affaires de la Religion.

Par rapport aux Finances il fit donner quantité d'Arrêts, dont le but principal étoit d'éteindre les Billets liquides, c'est-à-dire réduits plus ou moins selon que les porteurs avoient pû justifier leur origine. Celui de ses Arrêts qui fit le plus de bruit, rétabliroit le Droit annuel, ou la Paulette. Henri quatre l'avoit mis en usage pour se décharger d'une partie des gages qu'il païoit aux officiers de Justice, en déclarant leurs Charges héréditaires moyennant une certaine somme modi-

Son application
aux Fi-
nances.

que qu'ils payeroient tous les ans, sans pourtant y contraindre personne. Cette imposition, qui au fonds étoit une grace plutôt qu'une vexation, fut reçue avec joie, & on s'y soumit avec empressement, & on a vû plus d'une fois, que rien n'allarmoît davantage les Parlemens & les autres Cours de Justice que la menace de supprimer ce Droit. En mille-sept-cent-dix, qui fut l'année la plus critique du règne de Louis quatorze, il fut ordonné de racheter le Droit de Paulette, de manière que les Charges étoient héréditaires & que l'annuité ne se payoit plus. Le Cardinal du Bois regarda ce rachat & cet amortissement comme une contribution que les Sujets les plus aisés de l'Etat avoient dû lui fournir dans des besoins aussi pressants qu'ils l'étoient alors; il jugea que la lésion étoit énorme par rapport aux intérêts du Roi, & que les treize années que les officiers n'avoient rien payé les dédommageoit suffisamment de ce qu'ils avoient avancé. Cet Arrêt trouva dans le Parlement de grandes oppositions, on avoit même résolu de faire des remontrances au Roi; mais deux Let-

tres de Jussion réitérées coup sur coup firent comprendre que l'obéissance étoit le seul parti qu'on avoit à prendre, à moins qu'on ne voulût éprouver quelque chose de pis que la translation & l'exil. On ne menaçoit de rien moins, non par les Lettres de Jussion mais par les bruits qu'on faisoit répandre, que de diminuer la trop grande étendue du ressort du Parlement de Paris extrêmement à charge aux Sujets du Roi, qui du fonds de l'Auvergne & du Lionnois sont obligés de se transporter à grands frais dans la Capitale. Ce moyen seroit effectivement le plus efficace qu'on pût employer pour affoiblir la puissance de cette Compagnie si elle venoit à en abuser.

Le Cardinal Ministre, aussi absolu que l'avoit jamais été le Cardinal de Richelieu, mit en œuvre un autre moyen d'éteindre promptement une partie considérable des Dettes de l'Etat. Il demanda un secours à ceux qui avoient fait des fortunes considérables & subites dans le Commerce du Papier, c'est-à-dire qu'il leur imposa une capitation extraordinaire, proportionnée à leurs gains, & payable en remises sur
l'hô-

l'hôtel-de-ville de Paris, rentes Provinciales, certificats de liquidation, & autres Effets royaux non annulés : dans cette taxe on ne comprenoit que les personnes connus par les Registres de la Banque pour avoir eu grand nombre d'Actions qu'ils n'avoient point présentées au *Visa*, & ceux qui d'une condition abjecte, d'une fortune médiocre, étoient passés tout d'un coup à une fortune considérable. Cette imposition étoit d'autant plus juste qu'elle étoit le seul moyen de faire supporter à la plupart de ceux qui s'étoient enrichis dans les variations du Papier, leur part de la contribution proportionnelle aux Dettes de l'Etat, dont ils étoient tenus plus que personne, & dont autrement ils auroient été tout à fait exempts pour avoir eu l'adresse de ne conserver aucuns Effets royaux & de les repandre à tems dans le Public.

Son Eminence, pour se débarrasser de l'importune affaire du Papier & pour faire perdre de vue un objet si odieux, régla que les commissaires députés pour le *Visa* & la liquidation cesseroient d'en faire les fonctions, à commencer du jour même de la publication

cation de l'Arrêt, qu'il ne seroit plus admis aucune remontrance contre les liquidations faites, & que tous propriétaires ou porteurs d'Effets visés seroient tenus de les remettre dans un certain tems aux personnes nommées pour les recevoir, que les Particuliers qui avoient fourni les Principaux des constitutions de Rentes sur la Compagnie des Indes, dont les contrats avoient été représentés au *Visa*, pourroient en consentir l'extinction & en retirer le

certificat de liquidation, sans qu'il fut

besoin du consentement de ceux sur la tête desquels lesdites constitutions avoient été faites, ou qui pourroient avoir intérêt à la jouissance, que cependant il seroit fait emploi du montant des certificats en rentes viagères sur les Aides & Gabelles sous les mêmes noms & aux mêmes conditions, il fut encore réglé qu'après un mois, qu'on accordoit encore aux Particuliers pour retirer leurs déclarations & les titres & Actes par eux fournis & pour justifier l'origine de leurs effets, ces papiers qu'on n'auroit pas retirés seroient brulés, enfin on promit que Sa Majesté prendroit les Actions liquidées
sur

sur le pied de cinq mille livres l'Action en paiement de la capitation extraordinaire. Ceux qui étoient au fait de ces affaires furent obligés d'avouer, vu la triste situation où la Banque avoit réduit les choses, que rien n'étoit plus juste & plus judicieux que ces arrangements.

Ce n'étoit pas assez que de payer les Dettes du Roi & de délivrer le Public du Papier, il falloit de l'argent : le Sacre qui approchoit en devoit consumer beaucoup. L'unique moyen d'en avoir, c'étoient de nouvelles impositions ou le renouvellement des anciennes : quoique le Parlement de Paris eût déclaré qu'en tout tems & en toute occasion le Roi seroit supplié de diminuer les Impôts, on rétablit le plus onéreux & le plus désagréable de tous, savoir le Contrôle des Actes de Notaires & Insinuations.

Aux affaires de la Religion.

Pour ce qui regarde la Religion, Son Eminence continua à se déclarer fortement contre les Appels & les Appelants. La Sorbonne ne faisoit presque pas une démarche qui ne fût réglée par les ordres du Ministre, & les Molinistes y dominèrent plus encore que
n'a-

n'avoient fait les Appellans au commencement de la Regence. Le zèle du Cardinal pénétra jusque dans les maisons religieuses: le Chapitre général des Chartreux eut ordre de recevoir la Constitution & de ne mettre ni de laisser en charge aucun Appellant; les chanoines de saint Victor, qu'on accusoit de choisir leurs sujets dans la Communauté des Gilotins & autres de même espèce, furent fort inquiétés malgré la protection spéciale dont le Cardinal de Noailles les honoroit, l'Université de Rheims fut extrêmement maltraitée, & on donna à Monsieur de Rohan de Guimené, nouvel Archevêque de cette Ville, autant de Lettres de Cachet qu'il crut en avoir besoin. Le Roi d'Espagne en ce tems là n'avoit pas encore demandé la feuille des Bénéfices pour les Jesuites.

Après la mort de Clement onze, les Anti-Constituans s'étoient flattés que son successeur s'adouciroit à leur égard: l'ancien Evêque de Tournai, les Evêques de Pamiers, de Senés, de Montpellier, de Boulogne, d'Auxerre, de Macon, lui écrivirent une longue Lettre, sur laquelle eux & leur

Parti

sur le pied de cinq mille livres l'Action en paiement de la capitation extraordinaire. Ceux qui étoient au fait de ces affaires furent obligés d'avouer, vû la triste situation où la Banque avoit réduit les choses, que rien n'étoit plus juste & plus judicieux que ces arrangements.

Ce n'étoit pas assez que de payer les Dettes du Roi & de delivrer le Public du Papier, il falloit de l'argent : le Sacre qui approchoit en devoit consumer beaucoup. L'unique moyen d'en avoir, c'étoient de nouvelles impositions ou le renouvellement des anciennes : quoique le Parlement de Paris eût déclaré qu'en tout tems & en toute occasion le Roi seroit supplié de diminuer les Impôts, on rétablit le plus onéreux & le plus désagréable de tous, savoir le Contrôle des Actes de Notaires & Insinuations.

Aux affaires de la Religion.

Pour ce qui regarde la Religion, Son Eminence continua à se déclarer fortement contre les Appels & les Appelants. La Sorbonne ne faisoit presque pas une démarche qui ne fût réglée par les ordres du Ministre, & les Molinistes y dominèrent plus encore que n'a-

n'avoient fait les Appellans au commencement de la Regence. Le zèle du Cardinal pénétra jusque dans les maisons religieuses: le Chapitre général des Chartreux eut ordre de recevoir la Constitution & de ne mettre ni de laisser en charge aucun Appellant; les chanoines de saint Victor, qu'on accusoit de choisir leurs sujets dans la Communauté des Gilotins & autres de même espèce, furent fort inquiétés malgré la protection spéciale dont le Cardinal de Noailles les honoroit, l'Université de Rheims fut extrêmement maltraitée, & on donna à Monsieur de Rohan de Guimené, nouvel Archevêque de cette Ville, autant de Lettres de Cachet qu'il crut en avoir besoin. Le Roi d'Espagne en ce tems là n'avoit pas encore demandé la feuille des Bénéfices pour les Jésuites.

Après la mort de Clement onze, les Anti-Constituans s'étoient flattés que son successeur s'adouciroit à leur égard: l'ancien Evêque de Tournai, les Evêques de Pamiers, de Senés, de Montpellier, de Boulogne, d'Auxerre, de Macon, lui écrivirent une longue Lettre, sur laquelle eux & leur

Parti

Parti comptèrent beaucoup. Innocent treize la fit condamner comme contenant quantité de Propositions injurieuses aux Evêques Catholiques & principalement à ceux de l'Eglise Gallicane, à la mémoire de Clement onze, à lui-même & au Siège Apostolique, étant d'ailleurs entièrement schismatique & remplie de l'esprit d'Herésie. Sur les instances du Pape, qui souhaitoit fort que cette Lettre fût aussi défendue & condamnée en France, on pressa le Parlement de le faire; ce fut en vain: le Cardinal du Bois la fit déclarer par le Conseil d'Etat du Roi, téméraire, calomnieuse, injurieuse à la mémoire du feu Pape, au Saint Siège, aux Evêques & à l'Eglise de France, contraire à l'affermissement de la paix de l'Eglise & aux Déclarations de mille-sept-cent-quatorze & de mille-sept-cent-vingt, attentatoire à l'autorité Roiale, & séditieuse & tendante à la Revolte.

Le Dispositif de cet Arrêt étoit sans comparaison plus fort. Sa Majesté, après l'examen qui en avoit été fait par ses ordres, avoit reconnu qu'elle étoit également injurieuse au

sa-

face
mo
ma
par
lom
ma
ners
Sa
ble
que
ce &
com
niqu
n'au
Q
plu
dre
de l'
catio
ment
naux
Evê
toien
dont
fusdi
attaq
ortho
Q
vre
qu'il

sacerdoce & à l'Empire, que la mémoire d'un Pape également recommandable par la sainteté de sa vie & par ses qualités personnelles y étoit calomnieusement outragée, qu'on y demandoit la révocation d'un Décret généralement reçu dans l'Eglise & que Sa Majesté avoit ordonné être inviolablement observé dans son Royaume, que ce Décret y étoit traité d'obreptice & subreptice, qu'on l'y dépeignoit comme une loi pleine d'erreurs & d'iniquité & telle que Rome payenne n'auroit pû la souffrir.

Que l'on trouvoit dans cette Lettre plusieurs termes injurieux à tout l'Ordre des Evêques, nommément à ceux de l'Eglise de France, que les Explications de la Bulle *Unigenitus*, unanimement approuvées par tous les Cardinaux, Archevêques & presque tous les Evêques du Royaume, auxquels s'étoient unis plusieurs de ceux-là même dont on voyoit les noms à la fin de la susdite Lettre, y étoient néanmoins attaquées comme peu correctes, & peu orthodoxes.

Que l'on cherchoit à justifier le Livre des *Reflexions morales* dans le tems qu'il étoit solennellement pros crit par
les

les deux Puissances, & condamné en particulier par presque tous ceux dont la souscription se lisoit au bas de cette Lettre.

Que l'on y décrioit comme un enchainement de démarches frauduleuses & d'Actes trompeurs, faux & tendant au renversement de la Religion, tout ce qui s'étoit fait pour parvenir à la Paix de l'Eglise; & que pour mettre le comble à tous ces excès, on appliquoit à la situation présente de l'Eglise de France ce qui avoit été dit autrefois de ces tems malheureux où l'Eglise d'Orient gémissoit sous la persécution des Princes & des Evêques ou Ariens ou fauteurs de l'Arianisme. Les Jesuites même furent étonnés que la Cour se déclarât si hautement pour eux.

La signature
du Formulaire
de nouveau
exigée.

Quelques pésants que fussent ces coups, le Parti Janseniste s'en seroit consolé si l'on n'avoit pas remis en vigueur les Arrêts du Conseil & les Constitutions des Papes qui les gênoient & les embarrassoient davantage. Dans quelque Religion que ce soit le serment a toujours été infiniment respectable, on l'a toujours regardé comme le lien le plus propre à assurer contre l'inconstan-

ce

ce naturelle des hommes & même contre leur malice. La condamnation des cinq fameuses Propositions n'empêchant point le progrès de cette doctrine parmi les Ecclesiastiques & dans les Communautés Religieuses, on crut sagement qu'on y réussiroit en dressant un formulaire qui contiendrait la condamnation de ces Propositions, & que tous ceux qui aspireroient aux Ordres, aux Grades des Universités, qui voudroient faire profession dans les Maisons Religieuses, seroient obligés de signer. Les intéressés crièrent violemment contre cette disposition, elle fut traitée d'injuste, de tyrannique, de piège tendu aux consciences; comme si elle l'eut été davantage que cette multitude de sermens qu'on fait prêter aux Anglois qui veulent avoir part aux charges de l'Eglise & de l'Etat: peu s'en fallut qu'on ne se fit Quaker, du moins qu'on ne suivit les principes de cette Secte sur le jurement. La division se mit dans le Parti, les plus rigides pensèrent qu'on ne pouvoit en honneur & en conscience signer ce Formulaire, d'autres, plus mitigés, prétendirent le contraire. On imagi-

na

na je ne fai combien de subtilités, qui au fonds n'étoient que des restrictions & des équivoques, si décriées par ces messieurs, afin de conserver les sentimens qu'on faisoit serment de rejeter & de condamner, on ôsoit même dire que le crime du faux serment, s'il y en avoit, retomboit sur ceux qui obligoient à le prêter: il n'est point de ruse qu'on ne mît en œuvre pour rendre le Formulaire équivoque, tout clair qu'il étoit, on distingua le fait & le droit, on prétendit qu'on ne devoit à l'Eglise qu'une soumission extérieure & qu'elle devoit se contenter d'un silence respectueux. Tous les efforts qu'on fit pour se dégager n'aboutirent qu'à serrer les liens: le silence respectueux fut déclaré insuffisant, & l'on ajouta au Formulaire, que c'étoit dans le sens que Jansenius avoit eu en vûe qu'on condamnoit les cinq Propositions.

Depuis la mort de Louis quatorze la signature de ce Formulaire avoit été fort négligée, les Prélats Opposans, les Universités, les Communautés Religieuses qui s'étoient déclarées pour eux, l'avoient abolie, & leurs adversaires manquoient de fermeté & d'au-

ten-

Tom

rention à l'exiger. Monsieur le Régent & le Cardinal du Bois la remirent en vigueur : on fit du bruit, on se plaignit, quelques uns résistèrent, mais enfin le plus grand nombre se rendit. Le zèle de la vérité détermina à remplir la condition nécessaire pour avoir part aux Bénéfices & aux Charges & continua d'attester avec serment qu'on condamnoit une doctrine à quoi on étoit entièrement attaché. Le Duc d'Orleans avoit si fort à cœur la signature, qu'il pressa très vivement l'abbesse de Chelles sa Fille de faire ce qu'il souhaitoit à cet égard : cette Princesse pourtant ne se rendit pas, la conversation s'échauffa, & sans Madame la Duchesse d'Orleans, la tendresse de ce Prince ne l'eut apparemment pas empêché de prononcer quelque ordre rigoureux.

Au milieu de ces agitations & de ces soins inquiétans, on instruisoit le Roi : Son Altesse Royale & le Cardinal Ministre le firent conjointement, presque tous les jours ils donnoient quelques heures à cette importante & nécessaire instruction. Ce Prince étoit si capable d'en profiter, il n'avoit

Sagesse
du Roi.

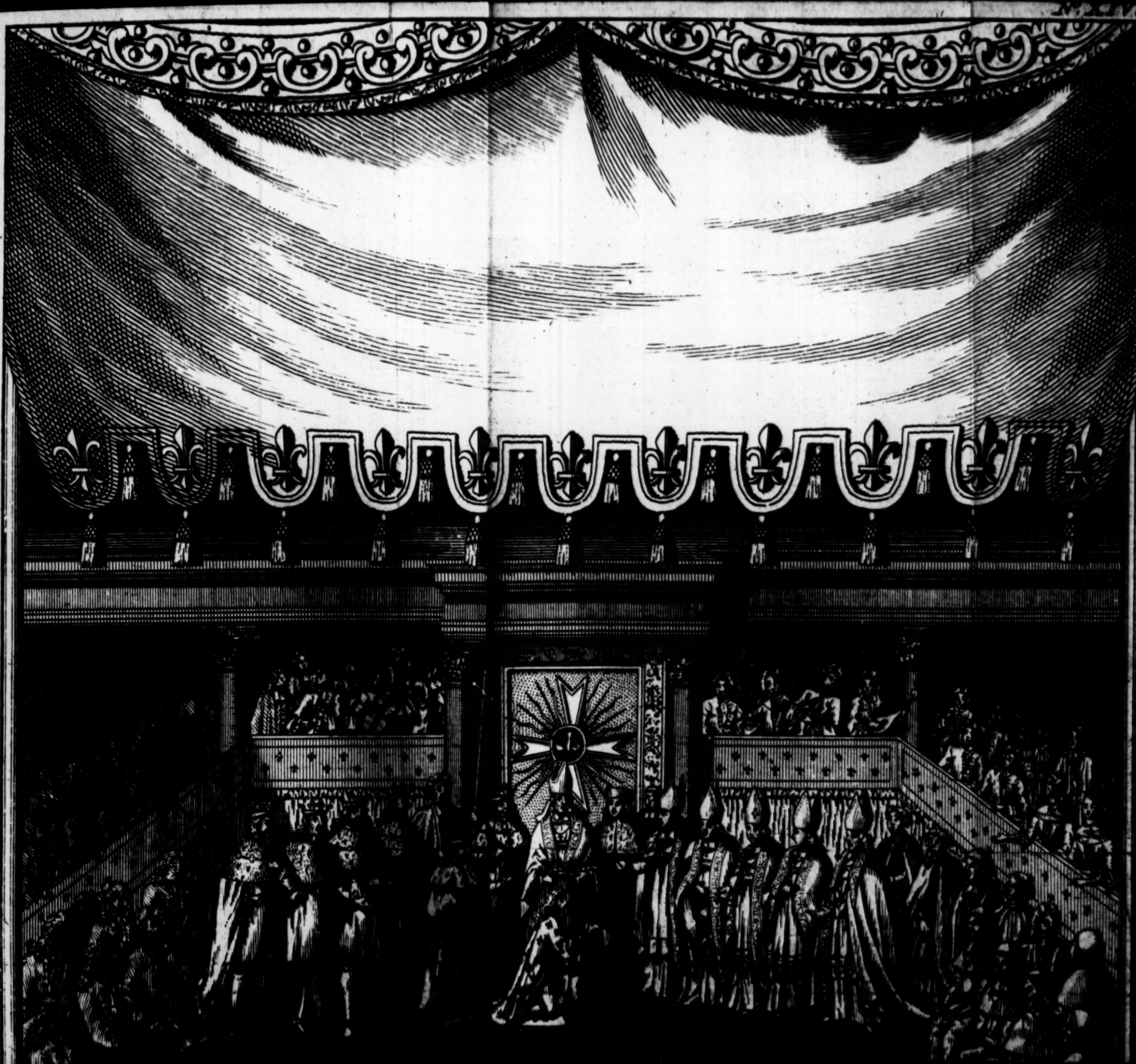
presqu'aucun des défauts de son
il étoit sérieux & appliqué, ces
mots qui lui étoient de tems en
échappés marquoient beaucoup d'esprit
& de grands sentimens: mais sur-
il étoit d'une prudence & d'une dis-
tion singulière; il parloit fort peu,
jamais on n'a sù ce qu'il pensoit.
Gouvernement & des fréquents chan-
gemens qui s'y faisoient. Si son Gou-
verneur l'avoit imité, il n'auroit pu
eu le chagrin de se voir ôté de son
poste. Son Precepteur étoit alors son
seul Confident, comme il l'est encore
aujourd'hui; confidence qu'on ne re-
gardoit que comme l'effet de la ten-
dresse d'un enfant pour un homme
qui avoit pour son Elève des complai-
sances & des attentions infinies, & qui
avoit trouvé le secret d'ôter à ses leçons
& à ses leçons tout ce qui a coutume
de les rendre odieux & désagréables.
confiance menagée de part & d'autre
si je puis m'exprimer ainsi, pour ôter
tout soupçon & ne pas donner lieu à
intrigues, & qui dans la suite n'a
déclarée que lorsqu'on s'est cru en état
de la faire paroître dans toute son étendue.
Sans doute que la sagesse &



M. L' ABBÉ DE FLEURY
DEPUIS CARDINAL.

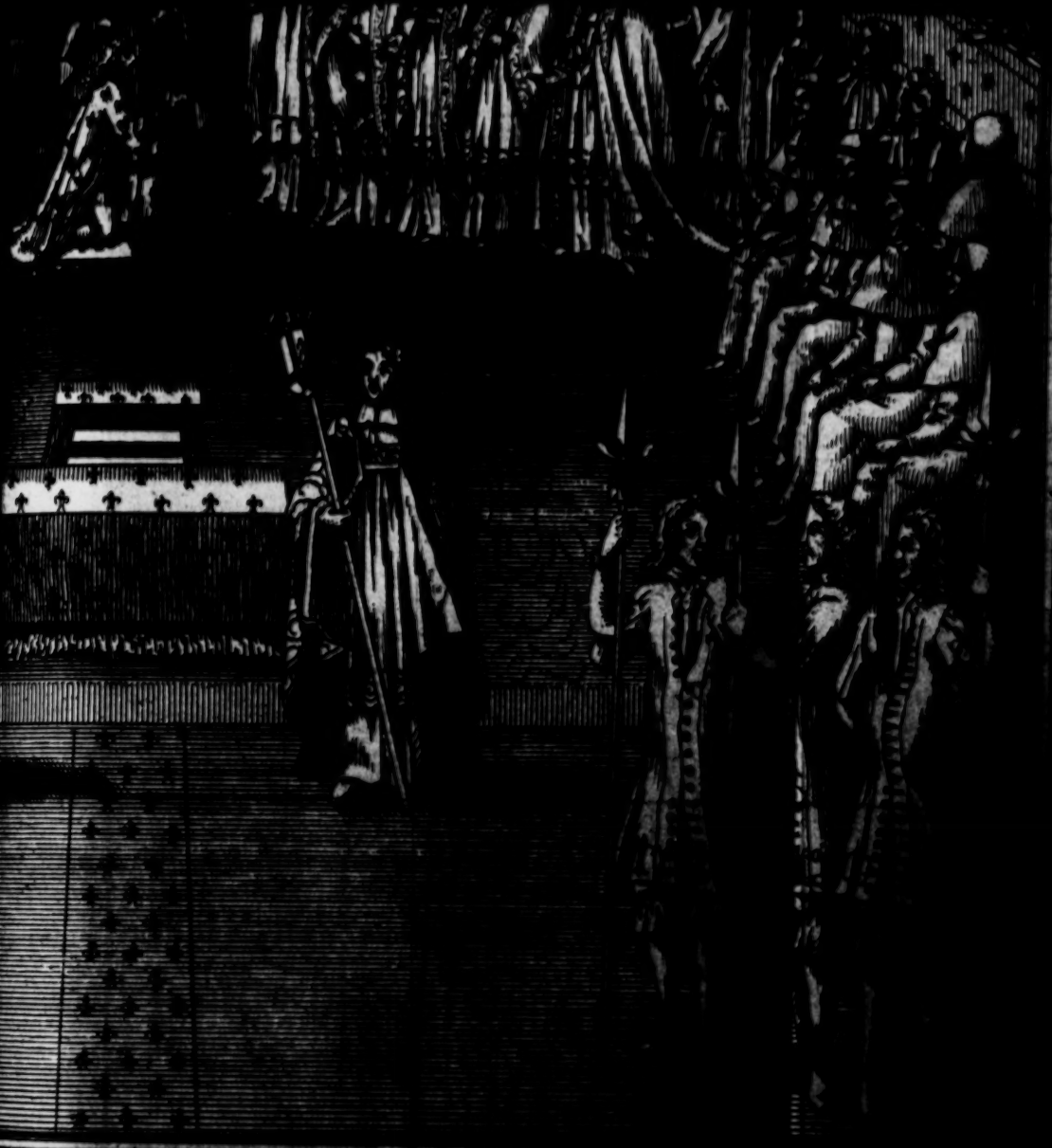


THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM OF
ART AND HISTORY
OF THE
CITY OF
NEW YORK





SACRE



LOUIS XV. A RHEIMS
OCTOBRE 1732

re
fl
lu
le
d
g
lo

at
G
fo
gr
pr
né
un
pr
fin
aff
roi
ge
dre
de

jou
le
vin
ce
qui
Lo

retenuë du Roi étoient le fruit des instructions de ce Précepteur habile, qui lui-même ne dissimuloit ses grands talens pour le Gouvernement qu'afin de pouvoir un jour les consacrer à la gloire de son Maître & au bonheur de ses Sujets.

Non seulement on formoit le Roi aux affaires, on le formoit aussi à la Guerre ; cette espèce d'étude étoit fort de son goût : y ayant déjà fait de grands progrès on fit exécuter en sa présence les leçons qu'on lui avoit données ; on assiégea un Fort, on donna une espèce de Bataille. Ce Prince y prit un plaisir infini : il n'en fut pas simple spectateur, il fut à la tête des assaillants, donna ses ordres, & fit paroître par son intrépidité & par la sagesse ce qu'on pouvoit un jour attendre de lui s'il jugeoit jamais à propos de se mettre à la tête de ses Armées.

La cérémonie du Sacre se fit au jour marqué depuis long-tems, c'étoit le vingt-cinq octobre mille-sept-cent-vingt-deux, avec toute la magnificence possible. Soixante-ét-dix-huit ans qui s'étoient écoulés depuis le Sacre de Louis quatorze, en avoient fait un

spectacle tout nouveau. Le concours des peuples fut prodigieux ; non seulement Rheims se trouva rempli jusqu'au toit , mais tous les environs furent couverts de tentes. On y remarqua avec une satisfaction infinie que les six Pairs laïques étoient six Princes du sang : circonstance singulière , & qui distingue ce Sacre de la plupart de ceux qui l'avoient précédé. Selon l'usage, les herauts d'armes distribuèrent des medailles d'or & d'argent à tous ceux qui avoient été invités , & en repandirent une grande quantité parmi le peuple.

Le Roi , à son retour de Rheims, séjourna quelques jours à Villers-Cotterets, où le Duc d'Orleans , à qui cette maison appartenoit , lui donna une fête superbe : toute la suite de Sa Majesté y fut regalée splendidement, aussi bien que la foule des spectateurs, qui y accoururent en grand nombre ; il y eut même défense dans les auberges des environs de rien prendre pour la nourriture & le logement de ceux qui devoient les remplir. Le Roi fit le même honneur au duc de Bourbon, il passa deux ou trois jours à Chantilly ;

ly; la magnificence du château, qui venoit d'être rebâti & considérablement augmenté, la beauté des jardins, à quoi l'art avoit ajouré tout ce qui peut perfectionner la nature d'un terrain avantageux, parut donner à ces fêtes encore plus d'éclat que n'en avoient eu celles de Villers-Cotterets; sur quoi quelqu'un dit, avec plus de malignité que d'esprit, *qu'il falloit que le Fleuve du Mississipi eût passé par là*: à ces fêtes on joignit le divertissement de la chasse; le jeune Monarque y prit tant de goût qu'il en fit depuis son occupation ordinaire, & qu'il ne l'a point encore quittée, quoi-qu'il se modère autant que les soins de son Etat le demandent. Cet exercice violent, qui devoit naturellement lui nuire, lui fut fort utile; sa santé se fortifia, & à quinze ou seize ans il étoit aussi formé & aussi robuste qu'on l'est ordinairement à vingt.

Le peu de tems qui s'écoula depuis le Sacre du Roi jusqu'à sa Majorité fut principalement employé à divers arrangements pour les finances: presque tous les jours on publioit de nouveaux Edits, qui tendoient à supprimer ce

Négocia²
tions en
faveur
du Roi
d'Espa-
gne.

qui pouvoit encore rester de Papiers, à décharger les Revenus du Roi & à faire entrer de l'argent dans ses coffres. On donnoit aussi beaucoup d'attention aux affaires du dehors. Le Congrès général pour discuter & terminer les diverses prétentions des Puissances de l'Europe avoit été indiqué à Cambrai, mais je ne sai combien de difficultés en faisoient différer l'ouverture. La Cour de Vienne faisoit naître chaque jour de nouveaux incidents sur l'investiture des Etats d'Italie en faveur de Dom Carlos, Fils aîné du second liét du Roi d'Espagne; peu s'en étoit fallu que l'Empereur n'eut donné cette investiture au duc de Bavière en faveur du mariage de ce Prince avec une des Archiduchesses, la crainte seule d'avoir sur les bras la France & l'Angleterre garantes du Traité fait avec l'Espagne empêcha l'exécution de ce dessein: cette affaire n'est point encore terminée, & il est difficile qu'elle ne devienne une des sources de Guerre. Monsieur le Regent, pour déterminer Philippe cinq à se soumettre au Traité de Londres, s'étoit engagé à lui faire rendre Gibraltar. Le Roi

Roi d'Angleterre, sur la parole duquel Son Altesse avoit fait cette offre, avoit plus promise qu'il ne pouvoit tenir: les Anglois ne voulurent jamais consentir à la restitution de cette Place, qui étoit presque l'unique fruit des dépenses prodigieuses qu'ils avoient faites & des victoires qu'ils avoient remportées sous le règne de la Reine Anne; l'Espagne de son côté souhaitoit de rentrer dans Gibraltar & dans Port-Mahon avec autant de passion que l'Angleterre en avoit de les retenir. A force de négociations & de représentations de la part du Duc d'Orleans les choses restèrent à cet égard sur le pied de la Paix d'Utrecht; & si le Congrès fut si long-tems à s'ouvrir, les différends de l'Angleterre & de l'Espagne n'en furent point la cause.

La mort de Madame, mère de Son Altesse Royale, obligea ce Prince de donner quelque trêve à ses grandes occupations. Elle mourut à saint Cloud le huit de décembre à trois heures du matin, âgée de soixante-&-douze ans. Sa piété solide, ses manières aimables & pleines de bonté, la générosité, la grandeur de ses sentimens, lui avoient

Mort de
Mada-
me.

attirés une estime générale, & en avoient fait un modèle trop parfait pour que le commun des femmes pût l'imiter. La veille de sa mort, elle eut un entretien très touchant avec Monsieur le Regent, sans doute qu'il regardoit plutôt l'autre vie que celle-ci: on dit qu'il en avoit été touché jusqu'aux larmes. Après avoir donné vingt-quatre heures à sa douleur il reprit ses travaux ordinaires. Ce chagrin domestique tempera la joie que lui avoit causé le mariage de mademoiselle de Beaujolois sa Fille avec le Prince dom Carlos, héritier, du chef de sa mère, des duchés de Toscane, de Parme, & de Plaisance. Ce mariage eut dans la suite le même sort que celui du Roi, l'équipage qui ramena l'Infante en Espagne ramena à Paris mademoiselle de Beaujolois.

La joie, le chagrin, les négociations, l'attention aux finances, à contenir les Appellans & leurs adversaires dans les bornes qu'il falloit prescrire à leur haine & à leur zèle, ne firent point oublier à ce Prince & à son Ministre leurs propres intérêts. Ils prirent de justes mesures pour que le Lit de Justice qui

de-

devoit se tenir à la Majorité ne pût donner aucune atteinte à leur autorité: ils eurent besoin de toute leur adresse, quoi-qu'après tout l'idée seule que le Roi pouvoit mourir leur rendit tout facile. Le Lit-de-Justice avoit été fixé au seize fevrier mille-sept-cent-vingt-trois, c'étoit le jour où Sa Majesté entroit dans sa quatorzième année, & auquel, selon la Déclaration de Charles cinq, la Regence & la tutelle devoient cesser. Deux accidens fâcheux qui survinrent à ce Prince, firent différer cette cérémonie jusqu'au vingt-deux.

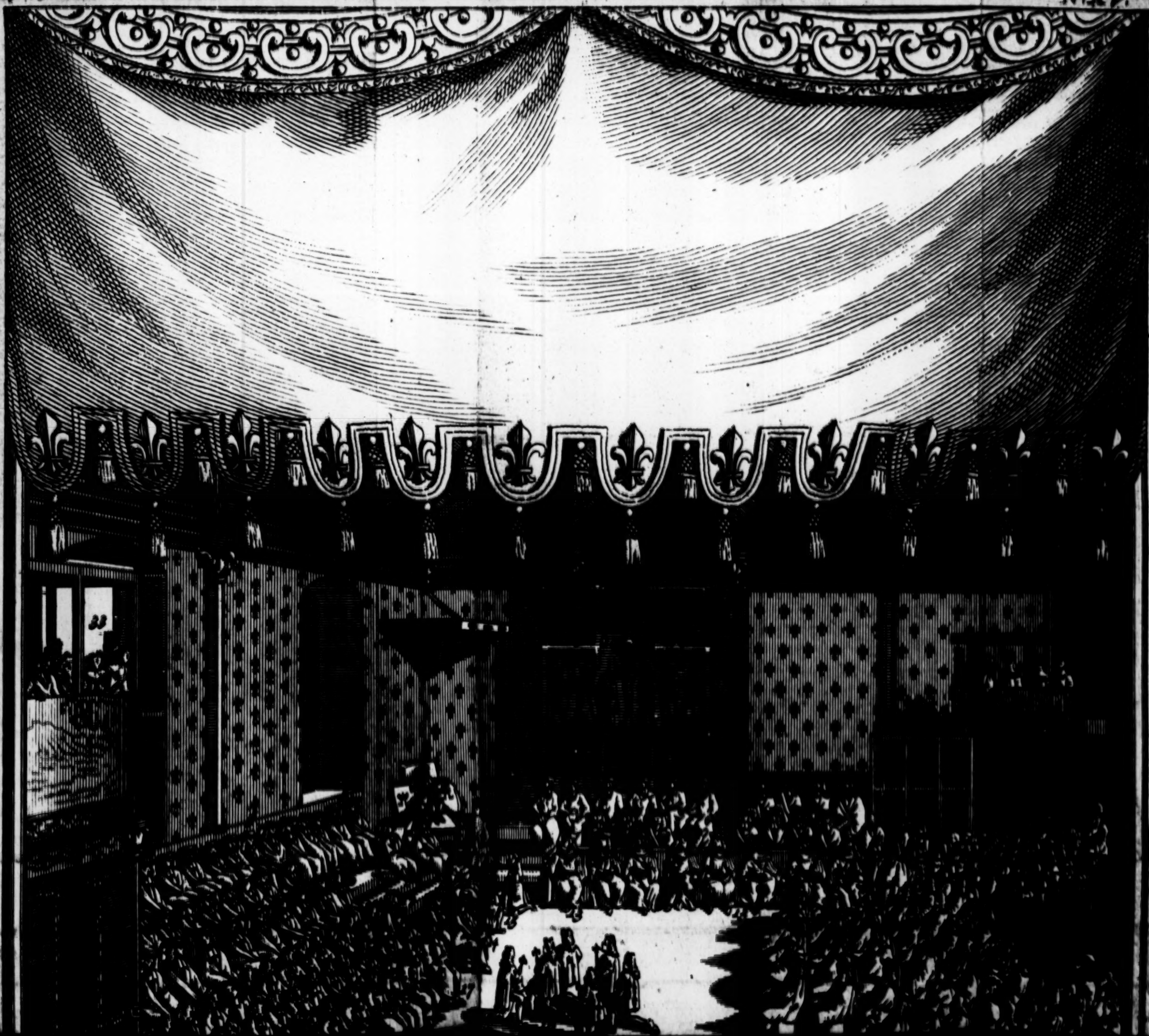
Le dimanche sept de ce mois, le Roi, étant à la Messe, tomba en foiblesse à la dernière oraison, le duc de Bourbon le retint entre ses bras. Sa Majesté fut portée dans son appartement, un remède qu'on lui donna eut un succès fort prompt, Elle dîna avec appetit & passa le reste du jour à se divertir à l'ordinaire, mais la nuit suivante ce Prince eut trois foiblessees consécutives, avec une grosse fièvre: on dépêcha couriers sur couriers au Duc d'Orleans, qui étoit allé à Paris voyant que la première attaque n'avoit point eu de suite. A son arrivée les medecins jugèrent à propos de faire saigner le

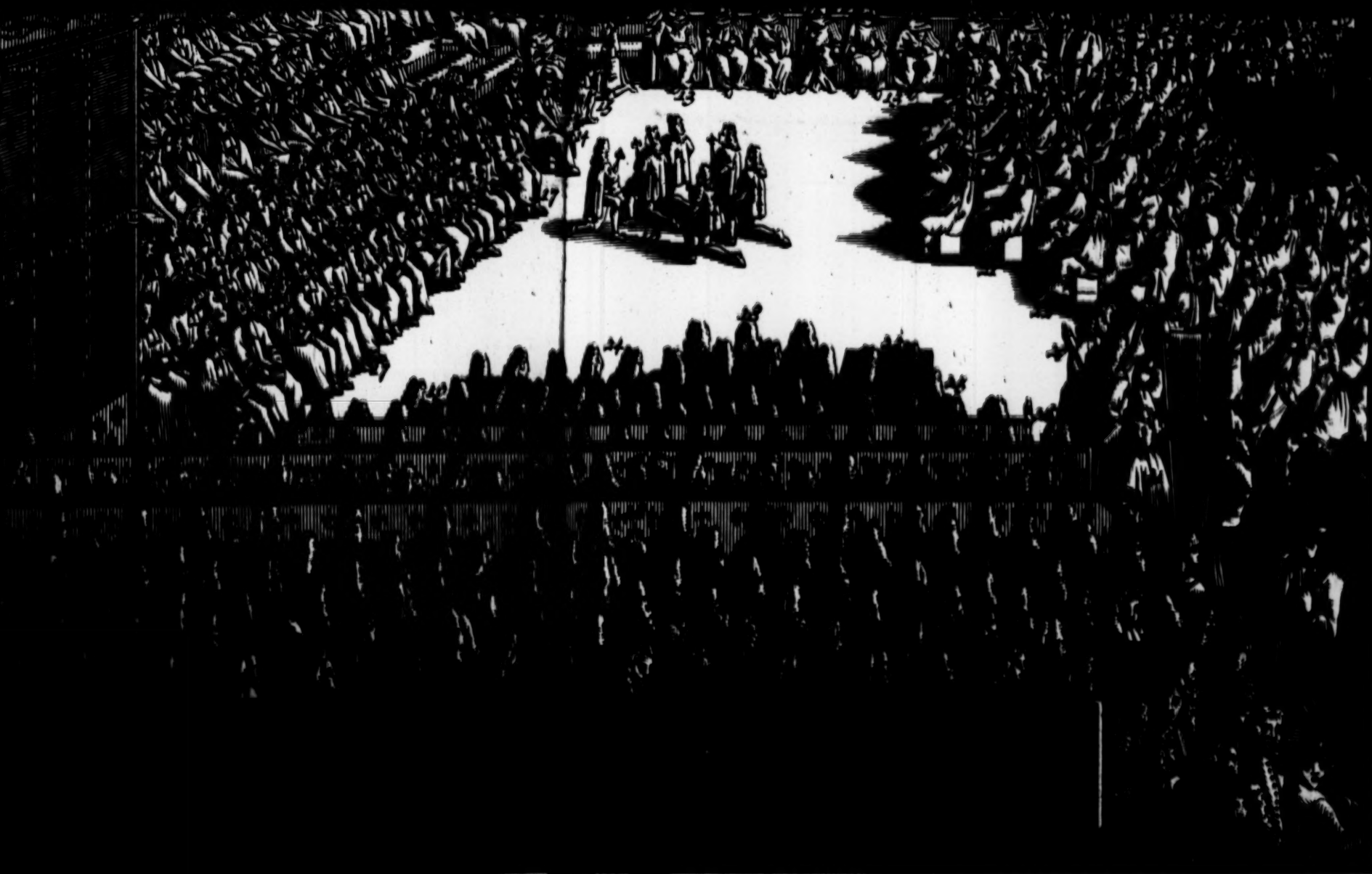
le Roi, il fut fort soulagé, la fièvre cessa, la nuit suivante il dormit huit heures: une medecine, qui lui fit jeter quantité de bile, ôta, apparemment, la source du mal. On attribua cette indisposition, si capable d'allarmer, à une indigestion.

Peu de jours auparavant Monsieur le Regent avoit pensé perdre son fils unique le duc de Chartres, d'une manière bien funeste. Ce Prince étant couché & ses officiers retirés, un tison roula sur le plancher qui étoit de parquetage; il y mit le feu, & déjà trois quarrés étoient brûlés: si l'épaisseur de la fumée n'avoit pas réveillé à tems ce Prince, il étoit perdu sans ressource. Il étoit alors dans sa vingtième année & on pensoit à lui faire épouser une Infante de Portugal: sans avoir le genie supérieur de son père il étoit d'une grande espérance; & ce ne peut être que la calomnie la plus envenimée qui ait fait dire que le peu de mérite du duc de Chartres avoit empêché le Duc d'Orleans de consommer ses projets ambitieux. Je ne crois pas avoir déplu de m'être attaché comme j'ai fait, toutes les fois que j'en ai eu l'occasion,

Calom-
nie atro-
ce; sa
fausseté
évidente.

re
de
er
la
n-
à
ON
our
Als
me
é-
és,
qui
le
ru-
roit
roit
lors
loit
or-
leur
pe-
la
qui
du
Duc
jets
de-
fait,
sion,





LA SEANCE DU LIT DE JUSTICE TENU PAR LE ROI LOUIS XV. A SA MAJORITE
L'AN 23. FEVRIER 1723.

- | | | |
|--|--|--|
| <p>23. M^{le} le President des autres 1^{re} Presidents
et les autres 1^{re} Presidents.
24. Le Greffier en chef et le Maître des Cerimonies, sur
des tabourets devant M^{le} le Chancelier.
25. Deux Juges de la Chambre à genoux devant
le Roi.
26. M^{le} le Chancelier à genoux au milieu du
Parquet.
27. M^{le} le Procureur General à genoux.
28. M^{le} le Contrôleur General à genoux.
29. M^{le} le Secrétaire d'Etat à genoux.
30. M^{le} le Secrétaire d'Etat à genoux.
31. M^{le} le Secrétaire d'Etat à genoux.
32. M^{le} le Secrétaire d'Etat à genoux.</p> | <p>23. Le Greffier en Chef, et le Commis au Greffe de la
Cour, en bureau devant eux.
24. Le Greffier en chef criminel, et les trois Secretaires
de la Cour.
25. M^{le} le Grand Prévôt de l'Hôtel sur un tabouret seul.
26. Le 1^{er} Aides, en sa chaire ordinaire à l'entrée du
Parquet.
27. M^{le} le Procureur General.
28. M^{le} le Contrôleur General des Enquêtes et des Requêtes,
sur plusieurs bancs.
29. Les Aides de la Grande Chancellerie.
30. Plusieurs Princes étrangers et fils d'Ambassadeurs.
31. Deux Gardes de la Tour.
32. Les autres de la Cour de Cassation le Doyen
de l'Université, l'ancien Evêque de Troyes, et plusieurs
autres personnes de qualité.
33. Les autres de la Cour de Cassation ou devant les
Aides.</p> | <p>23. Le Greffier en Chef, et le Commis au Greffe de la
Cour, en bureau devant eux.
24. Le Greffier en chef criminel, et les trois Secretaires
de la Cour.
25. M^{le} le Grand Prévôt de l'Hôtel sur un tabouret seul.
26. Le 1^{er} Aides, en sa chaire ordinaire à l'entrée du
Parquet.
27. M^{le} le Procureur General.
28. M^{le} le Contrôleur General des Enquêtes et des Requêtes,
sur plusieurs bancs.
29. Les Aides de la Grande Chancellerie.
30. Plusieurs Princes étrangers et fils d'Ambassadeurs.
31. Deux Gardes de la Tour.
32. Les autres de la Cour de Cassation le Doyen
de l'Université, l'ancien Evêque de Troyes, et plusieurs
autres personnes de qualité.
33. Les autres de la Cour de Cassation ou devant les
Aides.</p> |
|--|--|--|

...
...
...
...
...
...

t
d
c
v
p
f

”
”
”
”
A
s'e

”

à détruire ces calomnies atroces; elles ont été si publiques, que n'en point parler feroit en quelque sorte les approuver, du moins ce feroit avouer qu'on ne pourroit les refuter. Je le répète donc, avec une vraie envie de persuader, que jamais ce Prince n'a formé les horribles desseins qu'on a eu l'insolence de lui attribuer, que s'il les avoit eus, il les auroit exécutés, & que du moins le tumulte inséparable des fêtes de Villers-Cotterets & de Chantilly lui en eussent fourni des occasions immanquables.

Tout étant prêt pour le Lit-de-Justice, le Roi se rendit au Palais le vingt-deux de fevrier, environné de tout l'éclat de la majesté royale. Après avoir entendu la Messe à la sainte Chapelle, il traversa le parquet, & monta sur son trône. Assis & couvert, il dît:

„ Messieurs, je suis venu en mon Parlement pour vous dire, que suivant la loi de mon Etat, je veux désormais en prendre le Gouvernement“. Alors le Duc d'Orleans se leva, & puis s'étant assis, il dît au Roi:

Majorité
du Roi.

Lit-de-
Justice
de 1723;

S I R E,

„ Nous sommes enfin arrivés à ce jour heureux qui faisoit le desir de

N 6

„ la

„ la Nation & le mien. Je rends à
„ un Peuple passionné pour ses Maî-
„ tres un Roi dont les vertus & les
„ lumières ont prévenu l'âge & lui
„ repondent déjà de son bonheur. Je
„ remets à Votre Majesté le Royau-
„ me aussi tranquille que je l'ai reçu,
„ & j'ose le dire, plus assuré d'un re-
„ pos durable qu'il ne l'étoit alors.
„ J'ai tâché de reparer ce que de lon-
„ gues Guerres avoient causées d'alter-
„ ration dans les finances; & si je n'ai
„ pû encore achever l'ouvrage, je
„ m'en console par la gloire que vous
„ aurez de la consommer. J'ai cher-
„ ché dans votre propre Maison une
„ Alliance pour Votre Majesté, qui,
„ en fortifiant encore les nœuds du
„ sang entre les Souverains de deux
„ Nations puissantes, les liât plus étroi-
„ tement d'intérêts l'une à l'autre, &
„ affermît leur tranquillité commune.
„ J'ai menagé les droits sacrés de vo-
„ tre couronne, & les intérêts de l'E-
„ glise, que votre piété vous rend en-
„ core plus chers que ceux de votre
„ couronne. J'ai hâté la cérémonie
„ de votre Sacre pour augmenter
„ s'il étoit possible l'amour & le res-
„ pect de vos Sujets pour votre per-
„ sonne

„ sonne & leur en faire même une
 „ Religion. Dieu a béni mes soins
 „ & mon travail, & je n'en demande
 „ d'autre recompense à Votre Majes-
 „ té que le bonheur de ses peuples.
 „ Rendez-les heureux, SIRE, en les
 „ gouvernant avec cet esprit de sages-
 „ se & de Justice qui fait le caractère
 „ des grands Rois, & qui, comme
 „ tout nous le promet, fera particu-
 „ lièrement le vôtre.”

Ce Discours étoit l'abbregé de ce
 qui s'étoit passé de plus important pen-
 dant la Regence, chaque mot mar-
 quoit un grand événement: celui seul
 qui en avoit été l'auteur, pouvoit les
 renfermer en si peu de paroles. Le
 Roi y repondit comme il avoit été
 convenu, & sa reponse dût être un
 coup de foudre pour ceux qui s'atten-
 doient à voir des changemens.

MON ONCLE,

„ Je ne me proposerai jamais d'au-
 „ tre gloire que le bonheur de mes
 „ Sujets, qui a été le seul objet de
 „ votre Regence. C'est pour y tra-
 „ vailler avec succès que je désire que
 „ vous présidiez, après moi, à tous
 „ mes Conseils, & que je confirme le
 „ choix que j'ai déjà fait, par votre

N 7

„ avis,

„ avis, de monsieur le Cardinal du
 „ Bois pour premier Ministre de mon
 „ Etat. Vous entendrez plus ample-
 „ ment quelles sont mes intentions,
 „ par ceque vous dira monsieur le
 „ Garde des Sceaux“.

Aussi-tôt que le Roi eut cessé de
 parler Monsieur le Duc d'Orleans se
 leva, & s'étant approché de Sa Ma-
 jesté, après avoir fait une profonde
 inclination en signe d'hommage, il
 lui baïsa la main; le Roi se leva, &
 l'embrassa des deux côtés.

Eloge du
 Regent.

Le Garde des Sceaux fit ensuite un
 éloge magnifique de la Regence. „ Le
 „ premier acte que le Roi fait de son
 „ autorité, dît ce Magistrat, est de re-
 „ connoître les services que Monsieur
 „ le Duc d'Orleans lui a rendus pendant
 „ sa Regence & de lui en demander la
 „ continuation. Sa Majesté ne pou-
 „ voit récompenser plus dignement,
 „ que par une confiance entière, un
 „ désintéressement aussi parfait que
 „ celui qui a réglé toutes les démar-
 „ ches de ce Prince; dépositaire de
 „ l'autorité Roiale, il n'a songé qu'à
 „ en remplir les devoirs pour le bien
 „ commun de l'Etat, il a mis sa gran-
 „ deur à s'oublier lui-même sans son-
 „ ger

„ ger à se rendre nécessaire au delà
 „ des tems marqués pour son Admi-
 „ nistration, à la quitter sans avoir
 „ pris aucun nouveau titre“.

Ce Magistrat peignit en peu de
 mots la situation où étoit le Royaume
 à la mort de Louis quatorze. „ Que
 „ de maux à reparer au dedans ! que
 „ de sûretés, que de précautions à
 „ prendre au dehors ! . . . Les fi-
 „ nances étoient épuisées, le credit
 „ perdu, les expédients usés, la con-
 „ fiance anéantie ; les remèdes ordi-
 „ naires ne paroissent pas suffisants à
 „ des maux extrêmes, on tente toute
 „ sorte de voies : l'apparence d'un
 „ Projet, en fait tenter l'exécution, la
 „ Nation s'y porte avec ardeur, la
 „ confiance renait, le credit s'ouvre,
 „ mais, le desir d'un bonheur trop
 „ prompt & immodéré force & pré-
 „ cipite un arrangement qui devoit
 „ être conduit avec plus de lenteur &
 „ renfermé dans certaines bornes“.

Après avoir essayé d'excuser les tris-
 tes suites du projet de Law, il s'étend
 sur les heureux effets des négociations
 à affermir la Paix. „ C'est, dit-il,
 „ dans la suite de ces sages projets que
 „ Monsieur le Duc d'Orleans a recon-

„ nu la capacité du Ministre qu'il a-
„ voit chargé de l'exécution. Instruit
„ par les événemens à ne pas accorder
„ trop facilement sa confiance, il ne
„ la lui a donnée qu'après les épreu-
„ ves les plus difficiles couronnées par
„ les plus grands succès; & les mê-
„ mes motifs déterminent aujourd'hui
„ le Roi à confirmer le choix qu'il
„ avoit déjà fait de son premier Mi-
„ nistre.

„ Tous les genres de difficultés,
„ continuoit-il, étoient destinés à
„ Monsieur le Duc d'Orleans pour en
„ triompher. Il falloit calmer les
„ troubles de l'Eglise, ces troubles
„ qu'on ne sauroit dissiper par la for-
„ ce & que la raison entreprend inu-
„ tilement d'appaiser. Disputes, Né-
„ gociations, Conférences, Insinua-
„ tions; Monsieur le Regent n'y a
„ rien épargné: il a opposé une
„ constance inébranlable aux difficul-
„ tés, sans-cesse renaissantes du faux
„ zèle ou de l'intérêt; & il a cru ne
„ pouvoir mieux amener la Paix qu'en
„ la préparant par le silence, après
„ avoir mis toutefois à couvert les
„ droits sacrés de la Couronne & les
„ Libertés du Royaume“.

A cette occasion le Garde des Sceaux adressa la parole au Parlement, & leur donna avec beaucoup de dignité ces grandes & importantes leçons :

„ Vous êtes, Messieurs, les dé-
 „ positaires de ces Droits & de ces
 „ Libertés, le Roi vous a confié cet-
 „ te portion de son autorité; usez-en
 „ avec la fermeté que votre conscien-
 „ ce exige & avec la moderation &
 „ respect que merite cette matière;
 „ apportez à tous vos devoirs la mê-
 „ me attention & la même exactitude:
 „ souvenez-vous que vous êtes Juges,
 „ quand vous avez à punir les crimes
 „ ou à rendre à chacun ce qui lui est
 „ dû; mais n'oubliez pas l'honneur
 „ que vous avez d'être Sujets d'un
 „ aussi grand Roi, quand il vous fait sa-
 „ voir ses volontés“.

Ce Magistrat finit son Discours par cet endroit remarquable. „ Monsieur
 „ le Regent s'est refusé à ce que des
 „ vûes personnelles & intéressées pou-
 „ voient lui présenter dans le cours
 „ d'une Administration aussi longue &
 „ où les occasions sont si fréquentes.
 „ Il a fait plus, il a prévenu ce jour
 „ où le Roi devoit gouverner par
 „ lui-

„ lui-même: & aussi désintéressé sur
„ ses connoissances que sur tout le
„ reste, il s'est empressé de les lui
„ communiquer sans réserve, *je ne vous*
„ *cacherai rien*, SIRE, lui a-t-il dit,
„ *pas même mes fautes*, c'est ainsi qu'il
„ appelle tout ce qui n'a pas réussi
„ pour le bonheur du Roiaume; il
„ lui a fait connoître tout ce qu'il de-
„ voit à son peuple; il l'a entretenu
„ des grands principes du Gouverne-
„ ment; il lui a dit que la Paix est le
„ souverain bien de l'Etat, que les
„ Guerres ne sont justes que quand
„ elles sont inévitables; il l'a accou-
„ tumé à décider sur les affaires qui
„ se sont présentées; enfin, il a cher-
„ ché à mettre le Roi en état de gou-
„ verner par lui-même, avec autant
„ d'attention que les autres dans de
„ pareilles circonstances en avoient eu
„ à se rendre nécessaires. Et, ce sont
„ là, Messieurs, les dignes sujets de
„ la reconnoissance dont le Roi lui-
„ même donne aujourd'hui l'exemple
„ à toute la Nation“.

Le premier Président parla aussi, &
justifia avec une délicatesse infinie les
divisions de la Compagnie avec Mon-
sieur

sieur le Regent. „ Nous sommes
 „ prêts, dit-il, à rendre compte dans
 „ le dernier détail de ce que nous a-
 „ vons fait & de ce que nous n'avons
 „ pas fait. S'il nous étoit échappé
 „ quelques fautes, nous serions les pre-
 „ miers à les déposer dans le sein pa-
 „ teruel de Votre Majesté, & nous
 „ sommes bien sûrs qu'il n'y auroit
 „ rien que la pureté des intentions &
 „ les circonstances du temps ne pussent
 „ lui justifier“. Le reste de son Dis-
 cours tendoit uniquement à assurer au
 Parlement le droit de Remontrances
 & la liberté de se mêler des affaires pu-
 bliques concernant le Gouvernement
 intérieur du Royaume.

„ Nous osons, continua le premier
 „ Président, offrir en notre particu-
 „ lier à Votre Majesté ce que nous
 „ seuls pouvons peut-être lui promet-
 „ tre sans mélange & sans autre re-
 „ serve que celle qu'impose le respect,
 „ ce qu'on peut promettre de plus u-
 „ tile au Souverain & de plus oné-
 „ reux au Sujet qui le procure, c'est,
 „ SIRE, la connoissance de la vérité.
 „ Nous ne nous sentons agités d'autre
 „ intérêt que de celui de Votre Ma-
 „ jesté

„ jecté & de votre Etat, nous croions
 „ pouvoir nous en vanter à la face de
 „ l'Univers: & si Votre Majesté veut
 „ y prendre confiance, Elle éprouve-
 „ ra que les Sujets les plus courageux
 „ sont toujours les Sujets les plus es-
 „ sentielllement soumis à leur Roi,
 „ mais Elle nous permettra de lui dire
 „ qu'ils ne lui sont utiles qu'autant
 „ qu'ils sont écoutés, & qu'avec les
 „ plus pures intentions du monde, il
 „ n'y a que la liberté de l'approcher
 „ & de se faire entendre qui les mette
 „ en état de n'avoir d'égards & d'at-
 „ tention que pour son service & pour
 „ sa personne. Ce service est, SIR,
 „ l'unique objet de nos vœux, & nous
 „ n'avons besoin pour en remplir li-
 „ brement toute l'étendue que de l'as-
 „ sùrance de ne vous pas déplaire“.

Les provisions de Garde des Sceaux
 n'avoient point été enregistrées au Par-
 lement, elles le furent à ce Lit-de-
 Justice. Monsieur d'Armenonville,
 après avoir pris l'ordre du Roi, dit:
*Le Roi m'ayant fait l'honneur de me
 pourvoir de l'état & Office de Garde
 des Sceaux de France, vacant par le
 décès de monsieur d'Argenson, Sa Ma-
 jesté*

jeffé ordonne que lecture soit faite par le Greffier de son Parlement des provisions qu'Elle m'en a fait expédier. Les gens du Roi ayant eu permission de parler, conclurent à l'enregistrement. Les oppositions du Parlement à enregistrer ces provisions pour monsieur d'Argenson & pour monsieur d'Armenonville avoient été fondées sur ceque, selon l'ancienne Police du Royaume, la garde des Sceaux, attachée à l'Office de Chancelier, avoit été jusqu'alors quand on avoit cru devoir l'en séparer, une simple commission, non une Charge telle qu'on l'avoit érigée pour la première fois en faveur de monsieur d'Argenson.

A ce même Lit-de-Justice les marquis de Biron, de Levi, de la Vallière, prirent séance parmi les Ducs & Pairs: les Patentes qui les avoient élevés à ce rang avoient déjà été enregistrées au Parlement. La Cérémonie finit par l'enregistrement de l'Edit contre les Duels. Le lendemain Sa Majesté reçut les complimens de tous les Corps qui ont coutume d'être admis à en faire en ces grandes occasions: un des plus courts fut le plus applaudi, il fut

fur prononcé par monsieur Dauby, Avocat général du grand Conseil.

„ SIRE, l'illustre sang qui vous ani-
 „ me a toujours repondu des qualités
 „ Royales qui brillent en vous, l'heu-
 „ reuse éducation de Votre Majesté
 „ nous assure un Monarque parfaite-
 „ ment instruit de l'art de régner.
 „ Que nous reste t-il à souhaiter ! la
 „ vertu règne dans le cœur de Votre
 „ Majesté, & Votre Majesté règne
 „ sur nous. Votre gloire, SIRE, est
 „ certaine & notre bonheur est as-
 „ suré.”

Le Re-
 gent
 continué
 d'avoir
 la même
 autorité.

L'autorité étant restée entre les
 mains du Duc d'Orléans & du Cardin-
 al du Bois, il ne se fit dans le Gou-
 vernement que les changements qu'ils
 jugèrent à propos d'y faire. On éta-
 blit un nouveau Conseil de finances,
 composé de messieurs Dodon, Contro-
 leur général, Pelletier des Forts &
 Fagon qui devoient signer les Or-
 donnances conjointement avec le Roi,
 le Duc d'Orléans & le Garde des
 Sceaux. Le Roi assistoit souvent à
 ces Conseils : quelques longs qu'ils fus-
 sent, il ne faisoit paroître aucun en-
 nui, son attention, son intelligence mé-

même, donnoient les plus heureux présages.

Pour réunir davantage toutes les affaires sous les yeux de ce Prince, on rendit aux Secretaires d'Etat celles qu'on avoit soustraites à leur département : le Conseil de la Marine fut cassé, le comte de Thoulouze, grand Amiral, fut remis sur le pied où il étoit du temps de Louis quatorze, le comte de Morville, fils du Garde des Sceaux, en qualité de Secrétaire d'Etat fut chargé du détail. Le Cardinal du Bois auroit pris volontiers, à l'exemple du Cardinal de Richelieu, le titre de Surintendant des Mers & du Commerce, mais le grand Amiral, qui ne reconnoît que le Roi seul au dessus de lui, fut un obstacle invincible à sa prétention, au lieu que du temps du Cardinal de Richelieu cette place importante n'étoit pas remplie.

On fit par rapport à la Guerre ce qu'on avoit fait pour la Marine. Le duc de Chartres, Colonel Général de l'Infanterie Française, remit à monsieur le Blanc le détail dont il s'étoit chargé. Le comte d'Evreux, le comte de Coigny, en firent autant en ce qui

qui regardoit la Cavalerie & les Dragons, de sorte que ce département, par ces réunions, devint aussi étendu qu'il l'avoit été du tems de feu monsieur Voisin, prédécesseur de monsieur le Blanc.

On donna encore une grande attention à la Compagnie des Indes, qui étoit devenue un objet très important pour l'Etat & pour les Particuliers. On fixa son gouvernement, on régla le nombre de ses Actions. Le Roi pour l'assurer du paiement de la rente de trois millions qu'il lui devoit pour les cent millions qu'elle lui avoit prêtés, lui assigna la Ferme du tabac, qui produisoit deux-millions-cinq-cent-mille livres, & son domaine d'Occident pour achever les trois millions, à condition toutefois que cette Compagnie paieroit les charges à quoi Sa Majesté étoit obligée de fournir avant la cession.

Le Préambule de l'Edit qui contenoit ces dispositions, est tout-à-fait sensé, & ne peut faire qu'honneur au Prince qui après le Roi présidoit à tous les Conseils. „ Sa Majesté, disoit-on, „ s'étant fait rendre compte en son „ Conseil de la situation de la Com-
„ pagnie

„ Compagnie des Indes, & ayant connu
 „ que son Commerce interesse autant
 „ l'Etat que les Actionnaires, Elle a
 „ jugé nécessaire, tant pour le bien
 „ public que pour ceux qui sont in-
 „ teressés dans cette Compagnie, de
 „ fixer son état, en donnant une for-
 „ me stable & permanente à son ad-
 „ ministration. Et ayant fait exami-
 „ ner les différens moyens d'y parve-
 „ nir, il a paru à Sa Majesté, qu'en
 „ soumettant la dite Compagnie au
 „ gouvernement d'un seul chef, l'au-
 „ torité absolue qu'il seroit nécessaire
 „ de lui accorder paroîtroit contraire
 „ à la forme d'administration d'une
 „ Compagnie de Commerce, & que
 „ l'incertitude où l'on seroit avec rai-
 „ son de pouvoir toujours trouver
 „ dans la suite des tems des personnes
 „ qui eussent toutes les qualités né-
 „ cessaires pour remplir une place si
 „ importante, seroit toujours crain-
 „ dre au Public que cette Forme d'ad-
 „ ministration n'eût pas toujours les
 „ mêmes succès qu'elle auroit dans le
 „ tems présent, & qu'il ne fût même
 „ indispensable de la changer dans la
 „ suite. Il a aussi paru à Sa Majesté
 „ *Tome II.* O „ qu'il

qu'il seroit encore moins avantageux
à la Compagnie d'en abandonner la
direction à l'Assemblée générale des
Actionnaires & aux Directeurs qui
seroient choisis par cette Assemblée
la difficulté de prendre des délibérations
suivies dans une Assemblée
aussi nombreuse & le peu de con-
noissance qu'ont le grand nombre
des Actionnaires qui la composent
des matières de Commerce, seroient
naître sur le succès de cette Admi-
nistration un doute assez bien fon-
dé dans le Public pour nuire au cré-
dit de la dite Compagnie, & les
Directeurs, qui se verroient conti-
nuellement exposés à être déplacés,
souvent même sans sujet suivant les
vuës & les affections de ceux dont
le hazard seroit prévaloir les voix
dans ces Assemblées, ne travailleroient
point avec le même zèle dans un
Emploi où ils verroient si peu de sta-
bilité, & il arriveroit même que
ceux qui seroient les plus propres à
remplir ces places refuseroient de
les accepter, pour ne point com-
promettre leur réputation à l'incer-
titude des délibérations de ces As-
semblées.

PHILIPPE D'ORLÉANS. 315

semblées. Sa Majesté a donc cru
que la voie la plus assurée pour éta-
blir un ordre invincible dans cette
Administration, étoit de former un
Conseil de personnes dont le choix
seroit déterminé par leurs services,
leur capacité & leur intelligence aux
affaires du Commerce, & de lui
attribuer l'autorité convenable pour
conduire les affaires de la dite Com-
pagnie, dont Sa Majesté ne veut
prendre connoissance qu'autant qu'elle
le aura besoin du secours de l'au-
torité Royale pour appuyer le succès
de ses entreprises.

Ce Conseil devoit être composé
d'un Chef, d'un Président, de vingt
Conseillers dont six seroient choisis
dans le nombre des Officiers du Con-
seil du Roi, quatre dans celui des Offi-
ciers de Marine & dix entre les per-
sonnes les plus instruites au fait du
Commerce, d'un Secrétaire général &
d'un Greffier; il devoit connoître de
tout ce qui pouvoit concerner l'admi-
nistration & la conduite des affaires de
la Compagnie & du Domaine d'Occi-
dent; il devoit être partagé en deux
Bureaux, dont le premier seroit com-
posé

posé du Chef, du Président & des dix Conseillers choisis entre les Conseillers d'Etat, les Maîtres des Requêtes & les Officiers de Marine, les dix Conseillers choisis parmi les personnes instruites au fait du Commerce formoient le second Bureau, ces deux Bureaux devoient s'assembler séparément ou conjointement suivant la nature des affaires.

Arrêts
contre
l'Evê-
que de
Mont-
pellier.

Les troubles des Eglises de France, que la raison entreprenoit inutilement d'appaîser, les difficultés sans cesse renaissantes du faux zèle ou de l'intérêt, demandoient un renouvellement du moins une continuation d'attention. La signature du Formulaire génoit extrêmement : le principal soin des chefs des Opposans étoit de l'é luder, monsieur l'Evêque de Montpellier, qui se faisoit un devoir & un honneur de résister à la Cour & à l'exemple du plus grand nombre de ses confrères, mit à la tête du Registre destiné à recevoir les signatures du Formulaire un préambule qui les annulloit & les rendoit insuffisantes. Le Duc d'Orléans en ayant été averti, se fit représenter ce Registre, & ayant fait examiner le préambule,

bule, il fit porter un Arrêt du Conseil d'Etat, par lequel il étoit déclaré que ce verbal ou préambule tendoit manifestement à renouveler les anciennes disputes, à restreindre la soumission qui est due aux décisions de l'Eglise & à l'exécution des Edits & Déclarations du Roi, notamment celle du quinze avril mille-sept-cent-soixante-cinq, par laquelle il est ordonné que le Formulaire sera signé purement & simplement. „ Et attendu, continuoit l'Arrêt, qu'il est de la dernière importance pour l'intégrité du Dogme Catholique & pour la conservation de la Paix de l'Eglise & de la tranquillité de l'Etat de ne pas permettre, qu'il soit rien ajouté à un Acte consacré par tant de titres, Sa Majesté a ordonné que les Edits & Déclarations seront exécutés selon leur forme & teneur. En conséquence ordonne, que le verbal dressé par le sieur Evêque de Montpellier pour servir de préambule à la signature du Formulaire dans son Diocèse demeurera supprimé, ensemble toutes les signatures qui auront été faites en conformité dudit

verbal, lesquelles demeureront pa-
 reillement nulles. Enjoint Sa Ma-
 jesté audit sieur Evêque de se con-
 former aux Edits & Déclarations,
 & en cas de refus de sa part de de-
 mander ou de recevoir lesdites si-
 gnatures purement & simplement,
 ordonne Sa Majesté que tous Ec-
 clésiastiques, tant séculiers que ré-
 guliers, qui seront obligés de signer
 le Formulaire dans le Diocèse de
 Montpellier, même tous ceux qui
 auront signé dans ledit Régistre en
 conformité dudit verbal, se présen-
 teront en personne par devant l'Ar-
 chevêque de Narbonne métropo-
 litain ou ses Grands-Vicaires, pour
 signer & souscrire purement & sim-
 plement ledit Formulaire & retirer
 des certificats en bonne forme de
 leur signature & souscription. Le
 tout sous les peines portées par les
 Déclarations.

Cet Arrêt étoit de l'onzième de
 Mars. J'avoue que toutes ces injonc-
 tions paroissent avoir quelque chose de
 bien dur & tout-à-fait opposé à la li-
 berté des consciences, mais, il est aussi
 aisé de les justifier que celles qu'on exi-

PHILIPPE D'ORLÉANS. 319

ge en Angleterre: car après tout, il n'est pas plus nécessaire en France d'être Prêtre, Bénédictin ou Religieux, qu'il l'est en Angleterre d'avoir accès aux Charges publiques; je dis plus, il seroit à souhaiter qu'un si grand nombre d'hommes ne se séquestrassent point de la société civile, & si la signature du Formulaire seroit à le diminuer, elle ne seroit assurément pas inutile.

Comme monsieur de Montpellier se distinguoit extrêmement dans son Parti, la Cour se mortifioit en toute occasion. Au mois de février précédent on lui signa un Arrêt, à l'occasion du Décret qu'il avoit fait faire dans la Faculté de Théologie de Montpellier pour rendre la signature du Formulaire relative à ce qu'on appelle la Paix de Clément neuvième. L'Arrêt contenoit quatre ou cinq Articles:

Premièrement. Le Roi, de son propre mouvement & de sa pleine puissance, ordonne la réunion des trois Facultés, de Théologie, des Arts & de Droit, suivant la teneur de la bulle de Martin cinq; & c'est, pour remédier aux innovations qu'on y a faites & pour

pour séconder les desirs des trois Facultés.

Secondement. Le Roi déboute & exclut de toutes fonctions dans la Faculté de Théologie trois Docteurs Aggrégés; il en nomme deux autres, & veut qu'à l'avenir chaque Professeur choisisse lui-même son Aggrégé.

Troisièmement. Le Roi ôte tout suffrage à l'Evêque Chancelier de l'Université, & donne la voix prépondérante au plus ancien Professeur.

Quatrièmement. Le Roi donne aux Professeurs en Théologie droit de suffrage dans la Faculté de Droit, sans que les Professeurs en Droit puissent opiner dans la Faculté de Théologie.

Enfin, le Roi casse & annule le Decret de la Faculté de Théologie du vingt-deux de l'année précédente, par lequel la signature devenoit une pure cérémonie & frustrait absolument les intentions qu'on avoit eues en la prescrivante.

L'Evêque de Boulogne, étoit aussi un de ceux qui se distinguoit le plus; mais il se moderoit davantage; ce n'est pas qu'il fût moins attaché à ses sentimens,

PHILIPPE D'ORLEANS. 315

mens, mais c'est qu'étant assez peu de chose de son origine, il étoit petit-fils d'un des quatre premiers ministres des Reformés en France; il avoit peu d'appui à la Cour, au lieu que l'Evêque de Montpellier tenoit à la nombreuse & puissante famille des Colberts.

L'Archevêque de Rheims & tous ses suffragans, à l'exception de celui dont je parle, étoient hautement déclarés pour la Constitution, l'Evêque de Laon sur tout, Fils naturel de Monsieur le Duc d'Orleans, se donnoit des mouvemens infinis pour engager les Appellans de son Diocèse à retracter leur Appel, jusques là qu'il ne cédoit en rien à la vivacité de l'Evêque de Soissons. Dans leur Assemblée Provinciale, dont l'Evêque de Boulogne fut exclus, ils reçurent une infinité de plaintes contre ce Prélat: elles venoient des Prêtres, des Religieux Constitutionnaires, qu'il traitoit dans son Diocèse comme les Anticonstituans étoient traités dans d'autres; plusieurs magistrats, & plusieurs personnes de condition, sur tout de l'Artois, secondèrent le Clergé. L'Assemblée, sur ces plaintes en forme, chargea son Dépu-

té à l'Assemblée générale du Clergé de demander au Roi que la Province de Rheims s'assemblât en Concile Provincial pour juger l'Evêque de Boulogne. L'Archevêque en avertit lui-même ce Prélat par la Lettre suivante :

C'est avec la plus vive douleur que je me vois obligé, monseigneur, de vous déclarer que je n'ai pu m'empêcher de rendre compte à l'Assemblée Provinciale des différentes plaintes que l'on a formées au sujet de votre gouvernement dans votre Diocèse. Elles ont été portées au Conseil des affaires ecclésiastiques, & l'on a jugé à propos que j'en fisse part à l'Assemblée, qui a cru devoir charger ses Députés à l'Assemblée générale de solliciter auprès du Roi la permission d'assembler le Concile de ma Province afin d'examiner lesdites plaintes, & si elles ne se trouvent point fondées de pouvoir vous procurer une prompte & entière justification : je le souhaite infiniment, monseigneur, il est absolument nécessaire, & il doit vous importuner beaucoup de faire cesser des bruits

„ bruits si déavantageux & auxquels
 „ nous ne pouvons être que très sensi-
 „ bles, puisqu'ils regardent un de nos
 „ Confrères que nous respectons tous
 „ singulièrement “.

La permission, demandée avec toutes les instances possibles, fut refusée justement; les esprits étoient trop animés pour en venir à une pareille démarche: on l'a faite depuis à l'égard de l'Evêque de Senés, dans des circonstances bien plus favorables, quel fruit en a-t-on tiré? Le bruit, les divisions qui en ont été la suite ou à quoi elle a donné occasion, n'ont-ils pas donné un vrai sujet de se repentir de l'avoir faite? D'ailleurs, ce fut vers ce temps-là que la demande de la feuille des Bénéfices fut faite pour les Jésuites, l'indignation qu'elle avoit causée au Cardinal-Ministre avoit refroidi son zèle. Le Chapitre des Benedictins obtint au même temps la revocation des ordres fulminants dont monsieur de Camilli, nouvellement transféré de l'Evêché de Toul à l'Archevêché de Tours, étoit porteur: ces Religieux firent à peu près ce qu'ils voulurent, ils mirent ou remirent en place ceux qu'on avoit

On s'a-
 doucit à
 l'égard
 des Anti-
 consti-
 tuans,

On s'a-
 doucit à
 l'égard
 des Anti-
 consti-
 tuans,

d'abord prétendu exclure, il ne fut même rien réglé par rapport à la signature du Formulaire ni à l'acceptation de la Constitution, tout s'y fit avec chaleur & fort peu de ménagement pour le Prélat commissaire, aussi disoit-il de tems en tems, *Quelle commission ! j'aimerois mieux être galérien.* Le Public prétendit que les Benedictins durent cet espèce de triomphe aux sollicitations de madame l'abbesse de Chelles : il se trompoit & ne connoissoit pas assez le caractère du Duc d'Orleans; jamais ce Prince n'a souffert que ses maitresses se soient mêlées des affaires d'Etat, comment auroit-il écouté sa fille? sur-tout après la manière vive dont il l'avoit pressée pour la déterminer à signer le Formulaire.

On sou-
tient le
Cardinal
de Bissy.

Les Appellants auroient souhaité de mettre sur la défensive & personnellement en cause ceux de leurs adversaires qui les embarrassoient le plus. Ils en vouloient sur-tout à l'Evêque de Soissons & au Cardinal de Bissy. On avoit déferé à la Sorbonne les ouvrages du premier, on prétendoit y trouver des erreurs sans nombre, des suppositions,
des

des falsifications de ce Tribunal, qui sûrement ne lui auroit pas fait grâce, eut défense de passer outre. Le Cardinal de Bissy rendit publique une fort longue Instruction qu'il donnoit à ses diocésains sur les affaires du tems, ou la défera au Parlement, lequel ayant les mêmes intentions que la Sorbonne, reçut les mêmes ordres. Comme le murmure étoit fort grand contre cette Instruction, & qu'après tout il y avoit danger que le Parlement, au sujet de la défense qui lui avoit été faite d'en connoître, ne fit quelques Remontrances qui tinssent lieu d'Arrêt, le Cardinal de Bissy demanda des commissaires, le Roi nomma le Cardinal de Rohan, l'ancien Evêque de Viviers, le Garde-des-Sceaux, & monsieur le Pelletier des Forts Conseiller d'Etat. Sur le rapport de ces commissaires, intervint un Arrêt du Conseil du Roi, qui déclara que l'Instruction pastorale dont il étoit question, ne contenoit rien de contraire aux Droits de la Couronne & aux Libertés de l'Eglise Gallicane, & condamnoit en conséquence & défendoit la dénonciation & la Consultation attribuée à un Avo-

car de Bourdeaux, comme libelles diffamatoires.

Quoique ces faits aient une liaison fort immédiate au Gouvernement de Monsieur le Duc d'Orléans, je ne les rapporte que pour faire sentir de quelle sagesse, de quelle pénétration, de quelle application il avoit besoin, pour empêcher les grands éclats que les passions de ces deux Partis irréconciliables n'auroient pas manqué de produire.

Rétablis-
sement
du duc
du Mai-
ne.

Je l'ai déjà observé, ce Prince, n'étoit ni malfaisant ni vindictif: il vouloit assurer ses droits & son autorité, dès qu'il avoit mis ceux qu'il croyoit capables de les attaquer ou de les lui disputer, hors d'état de le faire, il étoit content & ne pouvoit point les choses aux extrémités à quoi la haine & la vengeance portent d'ordinaire. Jamais pour être la réputation d'un Prince n'a été déchirée plus cruellement, ni attaquée par des endroits plus sensibles que la sienne; il n'est pas possible qu'il ait ignoré tous les auteurs de ces bruits, il est même sûr qu'il en a connu quelques-uns: comment s'est-il van-
gô? le prétendu auteur de ces horri-
bles satyres appelées Philippiques, fut
arrê-

arrêté, il se sauva, & il même fut poursuivi? La preuve sur quoi je veux insister, c'est le rétablissement du duc du Maine peu de temps après la Majorité; il est vrai que presque toute la Cour s'intéressoit pour ce Prince, mais il est du moins aussi vrai que si le Duc d'Orleans n'y avoit consenti, en vain toute la Cour s'y seroit intéressée; du reste, ce rétablissement ne dérogea point à l'Edit de mille-sept-cent-dix-sept, qui ôtoit au duc du Maine & à son frère le comte de Thoulouze le droit de succéder à la couronne, pour eux & pour leurs enfans, que leur avoit accordé Louis quatorze avec tous les honneurs & prérogatives des Princes du sang.

Cet Edit leur avoit ôté la jouissance des honneurs dont ils étoient en possession. En mille-sept-cent-dix-huit, pour des mécontentemens particuliers ou pour des soupçons peut-être faux & mal fondés, ces deux Princes au Lit-de-Justice furent réduits à leur rang de Pairie, & déboutés de leur possession. Comme ces mécontentemens & ces soupçons ne regardoient que le duc du Maine, un autre Arrêt, rendu & re-

restitué au même Lit de Justice, rétablit le comte de Thoulouze dans les droits dont il paroissoit avoir été dépouillé avec son frere. Cette distinction entre deux freres, toute à l'avantage du cadet, étoit tout-à-fait mortifiante pour l'aîné. Les sujets de mécontentement étant passés, les soupçons trouvés faux, ou bien oubliés, on les égala tous deux : & jugeant qu'en vue de mortifier le duc du Maine on avoit un peu trop fait en faveur du comte de Thoulouze, & qu'il étoit à propos qu'il y eût quelque différence entre les Princes du sang par leur naissance & ceux qui ne l'étoient que par grace, on rendit au duc du Maine une partie des honneurs qu'on lui avoit ôtés, au même tems qu'on ôta au comte de Thoulouze une partie de ceux qu'on lui avoit accordés.

Nous desirerions, disoit le Roi dans son Edit du vingt-six avril après sa majorité, pouvoir encore lui conserver (au comte de Thoulouze) des honneurs dont il s'est rendu si digne : mais nous ne saurions voir qu'avec peine la différence de son état à celui auquel notre très cher & très aimé oncle le duc du Maine

Maine a été réduit depuis notre Edit du mois d'août mille-sept-cent-dix-huit, & nous ne pouvons plus long-tems lui refuser & à notre très chère & très amée Tante la duchesse du Maine la satisfaction qu'ils attendent de nous, de régler, & assurer tant à notre dit oncle le duc du Maine qu'à ses enfants un honneur certain & convenable à l'honneur qu'ils ont d'être alliés d'aussi près à tous les Princes de notre sang, en gardant néanmoins une juste proportion dans la différence des honneurs qui sont dûs aux Princes du sang Royal, à ceux qui peuvent être accordés à des Princes légitimés ou à leurs enfants, & rendant au surplus l'état & la condition de nos dits oncles le duc du Maine & le comte de Thoulouze égaux en tout.

Suivant cet Edit le duc du Maine & le comte de Thoulouze furent remis & conservés respectivement dans la jouissance des prérogatives des Princes du sang, mais avec exclusion du droit à la succession de la couronne. La distinction qu'on mit entr'eux & les vrais Princes du sang fut qu'ils ne traverseroient point le parquet, & qu'au

qu'au salut du bonnet en demandant leur avis le Président les nommeroit du nom de leurs Pairies.

Un Brevet particulier, expédié le même jour, regloit les honneurs qu'ils devoient avoir à la Cour & auprès de la personne du Roi; c'étoient les mêmes dont jouissent les Princes du sang, à l'exception que dans les festins, repas, & cérémonies publiques, ils ne seroient ni placés ni assis tout-à-fait sur la même ligne.

Pour les deux fils du duc du Maine le prince de Dombes & le comte d'Eu, ils eurent rang au Parlement avant sous les autres Ducs & Pairs, indépendamment de l'ancienneté ou de la nouveauté de leur Pairie: mais comme ils étoient absolument exclus du titre & du rang de Princes du sang, ils furent obligés de se faire recevoir au Parlement, de prêter le serment comme les autres Pairs & de prendre séance parmi eux quoi qu'avant eux tous.

Ces termes, *le salut du bonnet, traverser le parquet*, rendroient fort obscure la narration que je viens de faire, si on ne les entendoit pas. Le parquet au Parlement est une petite place quar-

rée

rée vis-à-vis le trône du Roi; cette place demeure toujours vuide, & autrefois il n'étoit permis à personne de la traverser: tel avoit été l'usage jusqu'au tems que le fameux Prince de Condé, ne pouvant faire le tour du parquet à cause de la goutte, dont il étoit extrêmement incommodé, le traversa. Ce qu'il avoit fait une fois par hazard, il le fit dans la suite comme par privilège; on ne le lui disputa point, plutôt par reconnaissance des grands services qu'il avoit rendus à l'Etat que par la pensée que ce droit fût attaché à la naissance. Les autres Princes du sang l'imitèrent; & comme on ne pouvoit le leur contester sans attaquer en même tems le Prince de Condé, ils s'en mirent en possession, qui leur est demeurée depuis; ainsi c'étoit du droit de traverser le parquet que les Princes légitimes étoient privés. Croiroit-on que si peu de chose fût capable de flatter ou de contrister l'ambition?

Avoir le salut du bonnet, c'est être salué par le Président lorsqu'il demande les avis. Au Lit-de-Justice de mille-sept-cent-dix-huit il fut réglé que les Ducs & Pairs

Président
Comme
de
Tous
jours

Pairs prendroient séance avant les Présidents à mortier, qu'ils donneroient leur suffrage assis, & qu'à cet égard il n'y auroit entr'eux & les Princes du sang aucune différence, si ce n'est que le Président en demandant l'avis aux Princes du sang, devoit dire *monseigneur votre avis*, & qu'en le demandant aux Ducs & Pairs, au terme *monseigneur* il devoit ajouter le duc un tel, de la Trimouille, du Maine, par exemple.

Préjudiciable au Comte de Thoulouze.

Le duc du Maine ne fut guères satisfait de ce retablisement, fort au dessous de ce qu'il esperoit, & le comte de Thoulouze en fut très mortifié : instruit du tour peu favorable que prenoit cette affaire, il avoit présenté une Requête au Roi. Il appuioit uniquement sur ce qui s'étoit fait en sa faveur au mois d'août mille-sept-cent-dix-huit : „ Il ne s'agit, SIRE, di-
 „ soit ce Prince, ni de titres, ni de
 „ prétentions, il s'agit uniquement de
 „ la volonté de Votre Majesté si so-
 „ lemnellement expliquée. Permet-
 „ tez-moi, SIRE, d'en rapporter les
 „ termes à Votre Majesté, quoique je
 „ ne puisse le faire qu'en rougissant
 „ parce-qu'ils me font plus d'honneur
 „ que je ne mérite. „ Ce-

PHILIPPE D'ORLEANS. 333

„ Cependant, connoissant l'attachement inviolable que notre très cher
 „ & très aimé oncle le comte de Thoulauze a pour notre personne & pour
 „ notre Etat, son zèle pour le bien public, les services importants qu'il a
 „ rendus & les éminentes qualités dont il est pourvu, nous voyons avec peine
 „ que les anciennes constitutions que nous venons de rétablir, l'encluent
 „ d'un rang dont son mérite personnel le rendoit si digne & qu'il n'avoit même
 „ accepté que par déférence pour les ordres de notre très honoré seigneur
 „ & bisayeul le feu Roi. Pour ces considérations nous avons cru devoir
 „ lui donner des marques particulières de l'estime que nous avons pour lui,
 „ & nous le faisons avec d'autant plus de plaisir que nos intentions se trouvent
 „ secondées du consentement unanime de tous les Princes de notre sang
 „ & de la requisiion que les Pairs de France nous en ont faite. A ces causes,
 „ nous avons par ces présentes, signées de notre main, dit & déclaré,
 „ voulons & nous plaît, que notre très cher oncle le comte de Thoulauze jouisse
 „ de sa vie durant de tous les honneurs,

„ rangs,

21 rangs, seances & prerogatives dont
22 il jouissoit avant notre Edit.

23 Voilà, SIRE, des titres trop glo-
24 rieux pour moi à la vérité, mais
25 auxquels j'ai lieu d'espérer que Vo-
26 tre Majesté voudra bien ne point
27 déroger, tant que je n'y donnerai
28 point lieu par ma conduite.

29 Ces titres, SIRE, sont repandus
30 depuis cinq ans dans toute l'Euro-
31 pe; ils ont persuadé tout le monde
32 que Votre Majesté avoit quelques
33 bontés pour moi, & qu'en mille-sept-
34 cent-dix-huit Elle ne me jugeoit pas
35 indigne de la grace qu'Elle vouloit
36 bien m'accorder alors: que dira-
37 t-on si l'on m'en voit priver en un
38 instant par Votre Majesté même,
39 qui n'a jamais fait que des actions
40 de bonté & de justice? & pourrai-
41 je persuader que je ne m'en suis pas
42 rendu indigne?

Cette Requête fut présentée trop
tard; mais l'eut-elle été à tems, les
nouveaux réglemens étoient si sages
qu'elle n'auroit rien dû y changer. Ils
ne donnoient aucune atteinte au mérit
singulier du comte de Thoulous &
ne faisoient aucun tort à sa réputation.

on peut accorder pour un tems à une personne seule ce qu'il ne convient point d'accorder à plusieurs; l'inégalité mise entre deux frères pour en mortifier un doit cesser quand on juge à propos de lui pardonner; celui qu'on a distingué, a été par là même suffisamment récompensé de sa médiocrité, & on ne lui fait aucun tort de le réduire à l'égalité en lui ôtant ce qu'on ne juge pas convenable de rendre à l'autre.

Le Papier incommodoit toujours; Efforts
c'étoit une espèce d'insecte dont on ne pour par-
pouvoir se débarrasser: le Duc d'Or- venir à la
leans & le premier Ministre y donnè- suppression du
rent de nouvelles attentions. On éta- Papier.
blit une Tontine; par le moyen de la-
quelle on devoit éteindre pour soixante-
&-dix millions d'Effets liquides & trois-
mille Actions de la Compagnie des Indes.

Cette Tontine fut composée de
cent-mille billets, de mille livres cha-
cun: ils pouvoient être acquis avec
mille livres de liquidations & cent
livres en espèce. Tous portoitent qua-
rante livres d'intérêt: & outre cet
intérêt fixe, il devoit y avoir trois
classes d'accroissement; dans la pre-
mière il devoit être payé quarante

livres, dans la seconde cent, & dans la troisième cent vingt. Le nombre de ceux qui entroient dans ces classes augmentoit tous les ans. Les billets de Tontine devoient s'éteindre par la mort des propriétaires, mais ils avoient la liberté de les vendre ou de les placer sur la tête de qui ils jugeroient à propos, en payant à la Tontine une indemnité de deux-cent livres. Au bout de quarante-fix ans, les billets restants devoient se rembourser avec mille livres en espèce.

Pour soutenir cette Tontine on lui accordoit le privilège des lotteries & des monts de piété ou des lombards. Le Roi se chargeoit de fournir chaque année, à la Tontine cinq-cent-mille livres: de manière qu'avec un demi pour cent d'intérêt il étaienoit un capital de cent millions. Le Public y trouvoit aussi son compte: outre le débouché pour placer ses papiers, il trouvoit un prompt & facile secours d'argent dans ses pressants besoins par l'établissement des lombards, on devoit y prêter à quatre pour cent les six premières années & à deux pour cent les suivantes.

Cet Etablissement utile rencontra de gran-

grandes difficultés du côté des Joliz du Royaume, qui défendoient de prêter sur gages, mais la nécessité de mettre des bornes à l'usure, qui n'en avoit point, lorsqu'on étoit pressé d'argent, déterminâ à y déroger en faveur des monts de piété.

Un autre Edit du vingt-deuxième mai, ordonnoit que les billets & recepissés faits par les directeurs des monnoyes ou leurs commis avant l'Edit du septembre mille-sept-cent-vingt, seroient convertis en rentes perpétuelles sur les Tailles au denier cinquante, après que les porteurs les auroient fait valser, mais, qu'après le dernier septembre de la présente année mille-sept-cent-vingt-trois, ces billets & recepissés qui se trouveroient en nature seroient réputés éteints & de nulle valeur.

On ordonna encore aux receveurs des consignations, commissaires aux faillies réelles, registres & autres, de rapporter dans le terme de deux mois les recepissés du Trésor Royal, qui étoient entre leurs mains, pour être convertis en rentes sur les Tailles, passé lequel terme les dits recepissés demeureroient nuls, éteints & supprimés, à

la charge des dépositeurs, qui en étoient constitués garans & responsables envers les créanciers ou consignataires.

On fit au quinze juin exclusivement le dernier terme pour retirer, par les porteurs de certificats de liquidation d'Actions, les nouvelles Actions de la Compagnie des Indes, auquel jour les dits certificats de liquidation qui resteroient dans le Public seroient éteints & supprimés, aussi bien que les nouvelles Actions restantes à débiter, qui devoient ensuite être brûlées à la décharge de la dite Compagnie.

Le Vite des billets de Banque & des Actions avoit occasionné des malversations presque égales à celles de la Banque même : les diverses opérations qu'on fut obligé de faire pour la liquidation, en firent découvrir au moins une partie. On érigea à l'Hôtel une Chambre pour en connoître on décréta les principaux auteurs de ces badgerages, ils furent convaincus d'avoir détourné à leur profit au moins pour trente millions d'Actions. Un nommé Talhouet, Maître des Requêtes, fut condamné à avoir la tête tranchée : on

auoit pu le condamner à la potence car outre que son crime le méritoit, il étoit petit-fils d'un maréchal de Normandie, qui s'établit en basse Bretagne, où dont la fortune avoit eu pour fondement un milier ou deux d'écus qu'il avoit tirés d'un gentilhomme qui avoit violé sa femme. Un certain abbé Clement, qui avoit épousé la femme de son vocher, fut condamné à être pendu. On leur fit grâce, & la peine de mort fut changée en celle des galères pour l'abbé, & de prison perpétuelle pour le Maître des Requêtes.

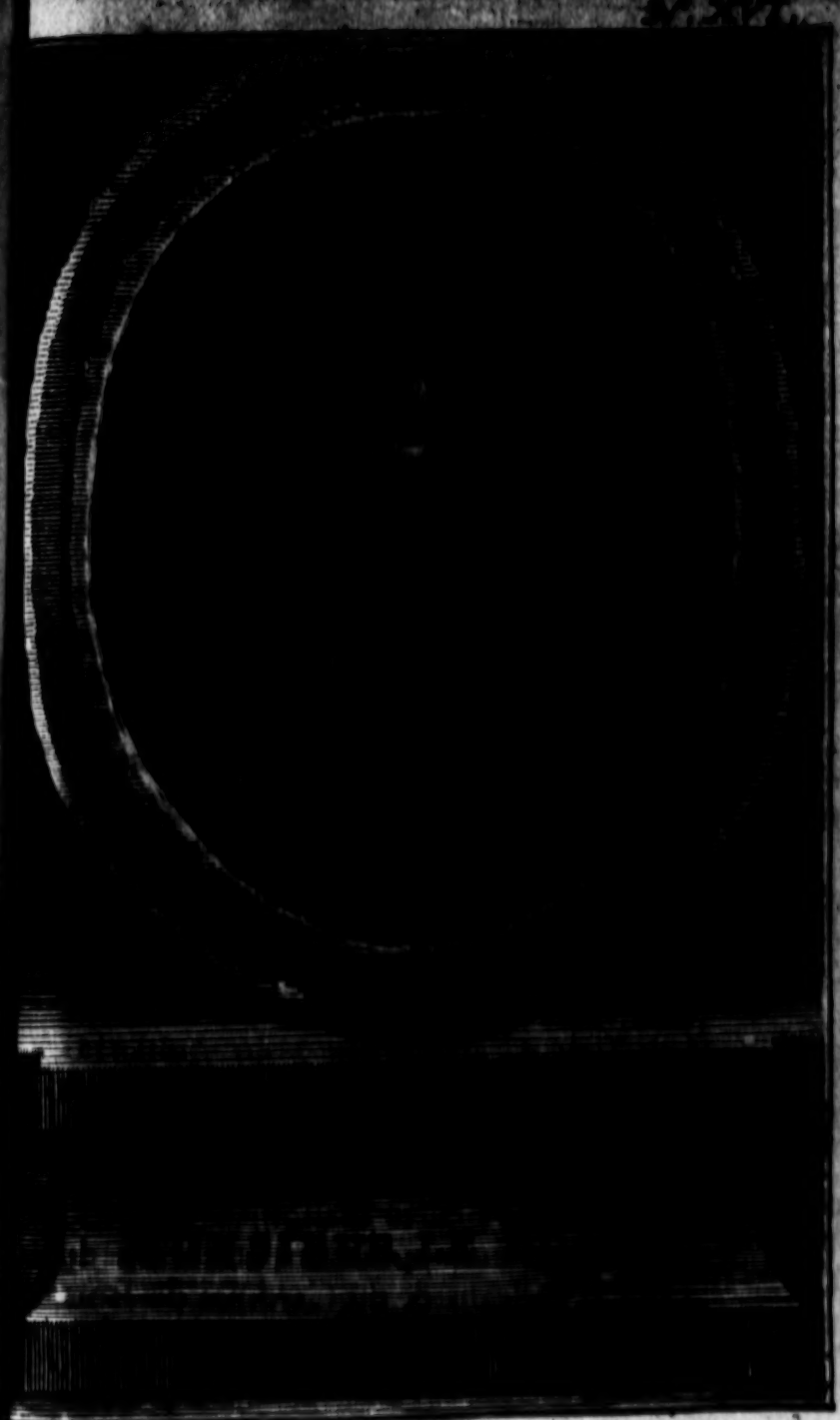
Cette Chambre de l'Arseuil fut dans la suite un sujet plus illustre à examiner. Le premier de juillet monsieur le Blais, Secrétaire d'Etat pour la guerre, eut ordre de se retirer à trente lieues de Paris, & de remettre tous les papiers qui concernoient son Ministère à monsieur de Breauil, Intendant de Limoges, qui fut nommé pour le remplacer. On fit en même tems partir une vingtaine de couriers avec des ordres pour arrêter quelques trésoriers Provinciaux & quelques Majors de Troupes, qu'on accusoit d'avoir malversé. Monsieur de la Jonchère, un des

des trésoriers de l'extraordinaire des guerres eut part à cette disgrâce aussi bien que son beaufrère, fils de la Raisin, maîtresse de feu Monseigneur, à qui il ressembloit si parfaitement par la taille, par les traits de son visage, & même par le caractère de l'esprit & du cœur, qu'on ne pouvoit lui supposer un autre père.

Trois mois après que monsieur le Blanc eut été déplacé, il fut arrêté en Brie dans la maison de campagne du marquis de Renel son gendre, il fut conduit à la Bastille, & la Chambre de l'Arsenal eut ordre de lui faire son procès. Il s'agissoit de sommes considérables, dont il prétendoit avoir disposé par les ordres de son Altesse Royale, on parloit aussi de Registres raccommodés ou renouvelés par un nommé Sandrier, qu'on avoit, disoit-on, enfermé dans une maison de campagne proche de Paris pour qu'il travaillât en secret, & dont quelques tems après on avoit trouvé le corps coupé par morceaux dans l'endroit le plus secret de cette maison.

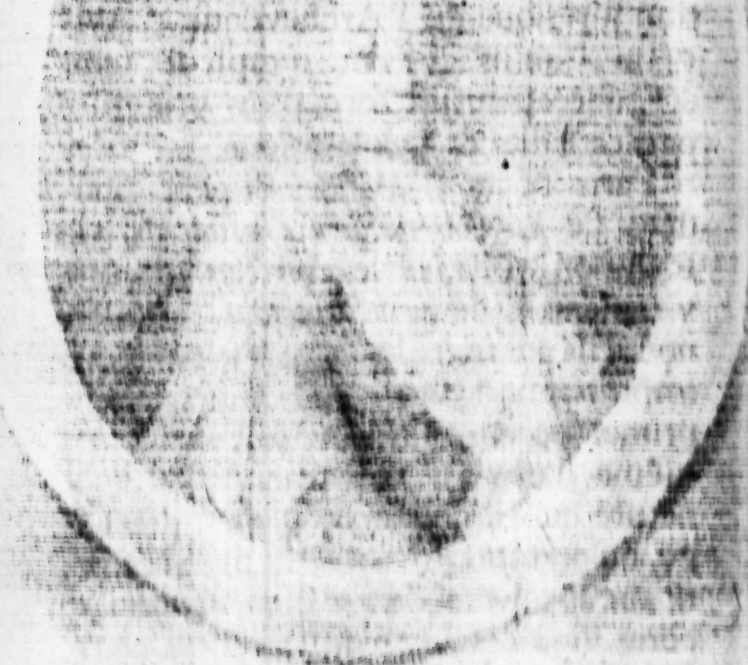
Rien n'échappoit à l'attention du Duc d'Orléans & du Cardinal du Bois.
L'Uni-

des
mi
ai-
à
fa
&c
du
er
lo
té
ne
il
on
re
es
bir
ne
es
on
t-
a-
es
ps
le
lu
le
i-



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
455 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
455 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

L'Université d'Avignon étoit aussi in-
dulgente qu'on accuse celle de Bourges
de l'être : on y remédia, en ordonnant
que les Degrés pris en cette Université
seroient inutiles, à moins que les gra-
dués ne justifiasent, par une attesta-
tion juridique de l'Archevêque d'Avi-
gnon, qu'ils avoient rempli le tems
d'Etude & autres formalités prescrites
par les Edits & Déclarations.

Le Re-
gent &
son Mi-
nistre
sont at-
tentifs à
tout.

Paris & les Provinces étoient inon-
dées de Livres de toute espèce, & la
Religion, l'Etat, les bonnes mœurs,
y étoient également attaqués. On re-
nouvela les défenses déjà faites à tous
imprimeurs, libraires, ou autres, d'im-
primer ou faire imprimer aucun livre,
même d'usage, & autres de quelque
nature qu'ils pussent être, sans privilè-
ge ou permission du Garde des Sceaux,
ni aucuns livrets ou feuilles volantes sans
permission des Juges de Police des lieux,
& sans une approbation de personnes
capables à ce commises ; & le Garde
des Sceaux fut particulièrement char-
gé de veiller à l'exécution de cet Ar-
rêt.

Le nombre excessif de manufactures
de toiles rayées & à carreaux, flâmoï-
ses,

les, & autres ouvrages de cette nature, qui étoient établis dans la Généralité de Rouen, occupant une partie de ceux qui devoient être employés à la culture des terres & principalement à la récolte, il étoit arrivé l'année précédente que par la disette d'ouvriers la récolte n'avoit pu être faite dans les tems convenables, & que beaucoup de bleds avoient été germés & perdus sur pied: pour empêcher ce désordre il fut ordonné qu'on feroit une information de la quantité de ces manufactures, pour être en état de les réduire avec connoissance de cause au nombre qui seroit jugé nécessaire pour procurer du travail à ceux qui ne peuvent s'adonner à la culture des Terres, sans en détourner ceux qui doivent s'y appliquer: que par provision, toutes ces manufactures, à l'exception de celles de Rouen & de ses faubourgs, cesseroient entièrement leur travail pendant les mois de juillet & d'août jusqu'au quinze de septembre, pour donner la liberté à tous Particuliers de s'employer à recueillir les grains. Il est étonnant que le Parlement de Normandie n'ait pas fait cette attention si nécessaire.

Plu-

Plusieurs Ecclésiastiques, pour éviter de signer le Formulaire, renoncèrent aux Grades de la Sorbonne & se contentèrent de ceux du Droit Canon, parce qu'on n'y exigeoit point de signature: il fut réglé que tout Ecclésiastique qui voudroit être gradué en Droit, signeroit le Formulaire, comme il l'auroit fait aux Ecoles de Théologie, on pour avoir la qualité de maître-ès-arts.

Tant de travaux & une application continuelle, firent extrêmement la santé du Cardinal du Bois, il eut de fréquents accès de fièvre & souvent il fut obligé de s'absenter des Conclaves: il présida pourtant à l'Assemblée Générale du Clergé, qui ouvrit sa première séance le vingt-deux de mai. Il avoit pris toutes les précautions imaginables pour qu'elle fût tranquille: tous les Evêques qui étoient à Paris & qui n'étoient point députés de leur Province eurent ordre de se retirer dans leurs Diocèses; suivant ses intentions, les Assemblées particulières choisirent les plus modérés pour l'Assemblée générale. On avoit d'abord élu pour Présidents les Archevêques d'Aix, de Nar-

bonne & les Evêques de Châlons sur
Saône & de Chartres, mais l'Arche-
vêque d'Aix ayant fait la proposition
de prier le Cardinal de venir présider,
toute la Compagnie applaudit, & le
nomma par acclamation. Les Arche-
vêques de Narbonne & de Vienne, les
Evêques d'Evreux & de Nantes, fu-
rent chargés d'aller à Versailles faire
cette invitation: elle fut fort bien re-
çue, & son Eminence parut très sensi-
ble à l'honneur qu'on lui avoit fait. Au
jour marqué pour l'audience du Roi,
le Cardinal joignit la Compagnie & se
placa entre les Archevêques d'Aix &
de Narbonne: au sortir de l'audience
du Roi on alla à celle de Monsieur le
Duc d'Orléans. L'Archevêque d'Aix,
qui avoit eu l'honneur de porter la pa-
role au Roi, le fit à Son Altesse Roia-
le, son compliment fut court, mais il
avoit su saisir ce qu'il y avoit de plus
marqué dans le caractère & dans l'ad-
ministration de ce Prince:

„ Monseigneur, dit ce Prélat, nous
„ venons avec empressement porter à
„ Votre Altesse Royale les assurances
„ de nos profonds respects, & c'est a-
„ vec joie que nous nous acquitons en
„ Corps

„ Corps d'un devoir qu'exige votre
 „ naissance auguste & le rang que vous
 „ tenez, nous n'y sommes pas moins
 „ engagés, Monseigneur, par notre
 „ zèle pour le bien du Royaume, qui
 „ vous doit un repos peu connu dans
 „ le cours d'une longue Minorité, &c
 „ dont vous avez su le faire jouir par
 „ la profondeur de la sagesse de vos
 „ conseils avec un succès jusqu'ici sans
 „ exemple. Que ne vous doit-il pas
 „ encore pour tous les glorieux soins
 „ que vous prenez à lui former un Roi
 „ digne du Trône de ses Pères! instruit
 „ par Votre Altesse Royale dans le
 „ grand art de régner, nous le ver-
 „ rons redoutable à ses ennemis, ai-
 „ mable à ses Sujets, faire la gloire &
 „ le bonheur de la France.

„ Vous lui inspirerez sur-tout, Mon-
 „ seigneur, l'amour de la Paix, &
 „ vous lui apprendrez, ce que vous
 „ savez si parfaitement, à la mainte-
 „ nir dans ses Etats en faisant égale-
 „ ment respecter l'autorité Royale &
 „ celle de l'Eglise.

„ Nous prions sans-cesse le Sei-
 „ gneur qu'en prolongeant les jours de
 „ Votre Altesse Royale jusqu'aux tems

les plus reculés, il veuille combler de grâces & de bénédictions un Prince qui par sa bonté est l'objet de notre amour & celui de notre admiration par les grandes qualités dont il est rempli.

Il y avoit huit ans que le Clergé ne s'étoit assemblé : les troubles & les divisions au sujet de la Constitution avoient déterminé Son Altesse Royale à lui refuser constamment la permission qu'il lui avoit souvent demandée ; ce Prince nima mieux se passer du secours qu'il en pouvoit tirer que de donner occasion à quelque coup d'éclat contraire à ses intentions pacifiques. L'Accommodement, qui avoit calmé les esprits, lui fit changer de sentiment, & il regarda la Majorité du Roi comme une circonstance favorable pour engager le Clergé à augmenter le don gratuit jusqu'à huit millions : il obtint ce qu'il souhaitoit, avec d'autant plus de facilité que les dettes de ce Corps, par le moyen des opérations de la Banque, avoient été considérablement diminuées.

Le Cardinal du Bois pré-

La mauvaise santé & la multitude d'affaires ne permirent au Cardinal Ministre

PHILIPPE D'ORLÉANS. 247

être que de jeter une seule fois de l'hon- fide à
 neur de présider à ce premier Corps de l'Assem-
 l'Etat. Le Discours qu'il fit à cette blée du
 occasion fut fort goûté & méritoit de Clergé.
 l'éloge. Le voici : „ J'ai attendu avec
 „ impatience le jour où je pouvois
 „ marquer à cette auguste Assemblée
 „ la vive reconnaissance que je reçois
 „ de la grâce que vous m'avez faite :
 „ vous avez bien voulu m'associer au
 „ Clergé de France ; & je lui à com-
 „ bien de mérite & à quelle gloire
 „ vous m'associez, mais j'ose dire que
 „ ce qui est si glorieux pour moi l'est
 „ aussi pour vous. Vous auriez pu
 „ craindre un Ministre, qui, quoi qu'hô-
 „ more du Sacerdoce, eût pu être dis-
 „ posé dans quelques occasions à le
 „ sacrifier à l'Empire ; ce penchant
 „ à croire les intérêts de l'un plus pres-
 „ sans que ceux de l'autre n'est que
 „ trop grand : mais votre zèle pour
 „ l'Etat ne vous a pas permis une
 „ crainte qui pouvoit paroître légiti-
 „ me, & en m'admettant dans l'inté-
 „ rieur de vos délibérations, vous
 „ prouvez de la manière la plus au-
 „ thentique la droiture & la sincérité
 „ de vos intentions pour le service du

„ Roi. Je sens de mon côté à quoi
„ m'engage cette confiance : il faut
„ qu'un Ministre à qui le Clergé fait
„ l'honneur de ne le redouter pas,
„ s'en rende digne en redoublant ses
„ soins pour l'avantage du Clergé ;
„ tout ce que peut l'autorité du Mi-
„ nistre, je le dois à vos intérêts.
„ Ainsi, loin que les devoirs dont j'é-
„ tois chargé & ceux que vous m'im-
„ posez de nouveau, viennent jamais
„ à se combattre, la place que j'oc-
„ cupe dans l'Etat me fournira des
„ moyens de satisfaire à celle que vous
„ me donnez dans l'Eglise. Je suis
„ sûr, messieurs, & je vous outrage-
„ rois par le moindre doute, que vous
„ ne me donnerez à porter au Roi,
„ dans le cours de cette Assemblée,
„ que d'anciennes ou plutôt d'éter-
„ nelles preuves de l'attachement des
„ églises du royaume pour leur Pro-
„ tecteur, que des gages nouveaux &
„ certains du dévouement du Clergé
„ à la couronne & de sa tendresse
„ respectueuse pour la personne de Sa
„ Majesté, tandis que je ne vous por-
„ terai que les précieuses assurances de
„ l'attachement du Roi à la Religion,
„ que

que les maximes dont il est instruit
 & pénétré sur le respect dû au Sanc-
 tuaire, que ses sentimens en faveur
 de la plus illustre portion de l'Egli-
 se universelle, que des témoignages
 de la préférence qu'il lui donne, au-
 dessus de tous les autres Sujets, dans
 son affection. Je n'aurai rien ni de
 part ni d'autre à dissimuler, ni à
 affoiblir, ni à exagérer; je ne dois
 m'étudier qu'à être précis & à trans-
 mettre si fidèlement les sentimens du
 Roi & de son Clergé qu'il ne reste
 aucun doute sur ce que le Souverain
 doit attendre du zèle & de la fidé-
 lité de ses Sujets & sur ce que le
 Clergé peut espérer de la religion,
 de la prudence & de l'affection du
 Roi.

Ce n'est qu'à l'envie la plus dérai- Maligni-
 sonnable qu'il peut paroître étonnant té de
 qu'un homme qui devoit son élévation l'envie
 principalement à son esprit, pensât & contre ce
 s'exprimât de la sorte. On a de lui Cardinal,
 quantité de Lettres, qui sans être si
 châtiées que ce Discours, sont du mé-
 me caractère & du même goût; aussi,
 quand il prit place à l'Académie Fran-
 çoise, monsieur de Fontenelle, qui a-
 voit

voit été chargé de le recevoir, ne craignoit point de lui dire, en présence de presque toute la Cour qui se trouvoit à cette réception, Voilà, Monseigneur, et que pense l'Académie dans un des beaux jours qu'elle ait eu depuis plus de trente ans qu'elle m'a fait l'honneur de me recevoir. Le sort l'a voit assez bien servi pour ne me charger jamais de parler en son nom à aucun de ceux qu'elle a reçus après moi: il me reservoit à une occasion singulière où les sentimens de mon cœur pussent suffire pour une fonction si noble & si dangereuse. Vous vous souvenez que mes vœux vous appelaient ici; longtems avant que vous y pussiez apporter tant de titres: personne ne savoit mieux que moi que vous y auriez apporté ceux que nous préferons tousjours à tous les autres.

L'Assemblée du Clergé fut très paisible: ce n'est pas que la plupart de ceux qui la composoient n'eussent formé de grands dessein contre leurs adversaires; mais ils ne purent en exécuter aucun, à peine même y parla-t-on de ces matières. Les délibérations furent fixées aux affaires temporelles du Clergé, en vain par leur promptitude

à fuir les intentions de la Cour, ils
 espérèrent en obtenir au moins une
 partie de ce qu'ils souhaitoient, ils s'en
 regrettant que des complimens & des af-
 firmations générales de protection & de
 soutien, en leur fit même sentir qu'on
 en avoit assez fait, & qu'ils devoient
 être contents de la manière dont on
 avoit soutenu l'autorité du premier Or-
 dre dans les affaires de l'Eglise, ce
 valoit comptèrent-ils que la mort du
 Cardinal du Bois, que ses fréquentes
 infirmités leur faisoient regarder com-
 me prochain, leur procureroit quel-
 que liberté, le Duc d'Orléans eut la
 même fermeté & la même attention
 à les contenir : de sorte que cette As-
 semblée, sur laquelle les Jésuites & les au-
 tres ennemis des Appellans avoient tant
 compté, se termina sans aucun succès.

Elle marqua pourtant ses sentimens
 & ses intentions par des traits assez
 singuliers. Elle ôta au Père Alexan-
 dre, fameux Dominicain, une pen-
 sion de huit cents livres pour la donner
 à un certain Jésuite nommé Lengue-
 val, auteur d'une assez mauvaise His-
 toire de l'Eglise Gallicane : il dût ce
 bienfait honorable aux intrigues du
 Père

Père Lallemand, qui sans doute le partage avec lui.

Trait
singulier
de l'As-
semblée
du Cler-
gé.

Un autre trait plus singulier encore, ce fut une pension de cent écus accordée par cette Assemblée si respectable à un savetier de la Paroisse de saint Sulpice, qu'on disoit être un des plus zélés partisans de la Bulle & à qui on attribuoit quantité de conversions. Les Appellants s'en vengèrent par une estampe, où ce savetier, nommé Nutelet, étoit représenté recousant les morceaux de la Constitution déchirée; le Cardinal de Bissy & le Curé de saint Sulpice lui présentoient chacun une bourse pleine d'argent pour l'engager d'employer toute son habileté à cet ouvrage important.

Cette Assemblée avoit marqué ses sentimens d'une manière bien plus digne d'elle, en disant aux commissaires députés de la part du Roi pour faire la demande du don gratuit, „ V. 187
„ *semblée, Messieurs, va se mettre en*
„ *état de répondre à votre demande, et*
„ *le va pour cet effet tirer le rideau*
„ *sur ses propres misères pour s'envi-*
„ *sager que le seul bien qui nous vient*
„ *le plus à cœur & que nous voulons*

nous

PHILIPPE D'ORLEANS. 313

31 nous conserver, bien, que nous faisons
 32 confister dans les bonnes graces, les
 33 bontés & la protection de Sa Majesté :
 34 mais, Messieurs, tandis que nous si-
 35 rons le vider sur notre triste situa-
 36 tion, ouvrez-le, s'il vous plaît, au
 37 Roi, afin que Sa Majesté & son Con-
 38 seil connoisse le véritable état du Cler-
 39 gé, & combien un Corps qui se prête
 40 toujours avec tant de désintéressement
 41 mérite d'être ménagé, protégé, & dé-
 42 livré de ces tristes contraventions qui
 43 l'affligent & qu'une fausse jalousie de
 44 Jurisdiction n'enfante que trop sou-
 45 vent.

L'Archevêque d'Aix, qui parloit
 de la sorte, est aujourd'hui Archevê-
 que de Paris : il a éprouvé qu'il n'é-
 toit pas aisé de délivrer le Clergé de
 ces tristes contraventions que selon lui
 la jalousie de la Jurisdiction enfante ;
 à chaque pas qu'il a voulu faire pour
 détruire ce qu'avoit fait son prédéces-
 seur, il a trouvé le Parlement en son
 chemin toujours prêt à écouter les
 plaintes des Ecclesiastiques contre leurs
 Prélats.

Enfin la maladie du Cardinal du
 Bois augmenta à un point, qu'il fallut

Mort du
 Cardina
 du Bois.

en

en venir à une des opérations les plus cruelles & les plus fâcheuses de la Chirurgie: tout intrépide qu'étoit ce Prêlat il fut effrayé de l'appareil. & il fallut que Monsieur le Duc d'Orléans le déterminât à la souffrir. On la fit le neuvième d'août à Versailles, avec succès en apparence, mais il expira le lendemain matin, âgé d'environ soixante-sept ans. On a prétendu que la maladie étoit invétérée, qu'elle étoit le fruit de son incontinence & de ses débâches buurrées: ce qui est de certain, c'est que l'amputation qu'on fut obligé de lui faire rendoit ces discours au moins probables.

La veille ou la veille de sa mort, il se confessa à un Recollet: il ne reçut point le Viatique, à cause du cérémonial qu'il faut observer pour le donner à un Cardinal; la confession fut très abrégée, du moins fut-elle faite en très peu de temps, on moins d'un demi quart d'heure. Si on en croit la médifance, il ne se confessa que pour la forme & par déférence pour les exhortations patétiques de son Maître, qui, dit-on, en termes énergiques lui représenta qu'il étoit à tous deux de leur honneur qu'il

ce fit du moins semblant. Il mourut, comme il avoit toujours vécu, plein de l'attachement le plus vif pour la Maison d'Orléans. Quelque sujet qu'il eût de regretter la vie, il protesta qu'il feroit mort content, s'il avoit pu achever d'écraser, ce sont ses termes, les ennemis de son Altesse Royale.

Il mourut chargé de titres d'honneur, à qui la naissance ne lui avoit donné aucun droit de prétendre. Il étoit Cardinal, Archevêque Duc de Cambrai, Prince de l'Empire, Abbé de saint Just, de Nogent sous Coucy, de Rougvail, de Cercamp, de Borgue Saint-Vinoc, de saint Bertin, premier Ministre, Secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères, Grand Maître & sur-Intendant général des Couriers, Postes & Relais de France, un des quarante de l'Académie Française, honoraire de l'Académie Royale des Sciences & de celle des Inscriptions & Belles Lettres, Président de l'Assemblée générale de Clergé.

Son élévation commença avec la Régence. Il fut d'abord Conseiller d'Etat, en mille sept cent dix-sept il signa à la Haye en qualité d'Ambassadeur Plénipotentiaire

tentiaire le Traité de la triple Alliance, il fut fait ensuite Secrétaire de la Chambre & du Cabinet, en mille-sept-cent-dix-huit il signa à Londres le fameux Traité pour la pacification de l'Europe, à son retour il eut le département des affaires étrangères, il fut fait Archevêque de Cambrai en mille-sept-cent-vingt, le Pape Innocent treize le mit au nombre des Cardinaux l'année suivante à la prière de tous les Souverains, &, pour parler comme monsieur de Fontenelle, il parut être un Prélat de tous les Etats Catholiques & un Ministre de toutes les Cours.

Il voulut faire le Duc d'Orleans son légataire universel, mais ce Prince ne le voulut pas permettre, il accepta seulement la vaisselle d'or que ce Cardinal avoit fait faire pour les repas de cérémonie. On lui trouva onze-cent-mille-livres, outre cinq-cent-mille que monsieur de Bretueil lui devoit & un Brevet de cent-mille écus sur la Charge de Sur-Intendant des Postes. C'étoit peu que tout cela en comparaison de ce qu'il auroit pu amasser s'il avoit été avide, car on peut dire qu'il avoit été à même, & que le revenu de ses Char-

PHILIPPE D'ORLEANS. 377

Charges, de ses Bénéfices, devoit produire autant.

On lui fit de magnifiques funérailles, on frappa même une médaille à son honneur; d'un côté étoit son effigie, de l'autre un arbre renversé par la tempête, avec ces mots à l'entour, *Visa est dum sis minor*: on vouloit exprimer, qu'on n'avoit connu son mérite qu'après l'avoir perdu. L'obscurité de sa naissance & l'éclat dans lequel il est mort seront toujours, malgré l'envie, une preuve sensible d'une gené supérieure: ses succès dans les Négociations différentes dont il fut chargé ont été les degrés de son élévation; plus il fut éprouvé, plus il parut digne des premiers Emplois, & jamais peut-être personne n'a été distingué par un connoisseur aussi habile que l'étoit le Prince qui l'honora constamment de sa confiance & de sa faveur. Et je ne crois pas qu'on pût rien ajouter à son Eloge en fait de génie & de capacité, s'il est vrai, comme je le pense, que le Duc d'Orleans ne prit sa place que parcequ'il ne trouva personne sur les lumières duquel il pût également se reposer.

L'Evêque de Laon eut aussi part à la

la dépouille du Cardinal du Bouy, il fut transféré à l'Archevêché de Cambrai, le titre de Prince de l'Empire, & quarante ou cinquante mille livres de rente de plus, lui parurent préférable au titre de Duc & Pair qu'il perdoit en quittant son Evêché. L'abbé de la Fare, l'un de cet agréable debauché, Capitaine des Gardes du Duc d'Orléans, profita de ce changement. Il avoit négocié deux Abbayes qu'il avoit, avec monsieur de Ratibon autrefois Evêque d'Ypres, pour l'Evêché de Viviers dont ce Prélat avoit été pourvu après qu'il eut renoncé à l'Evêché d'Ypres.

Cet abbé étoit déjà parti de Paris lorsqu'un courier lui porta l'agréable nouvelle que son Altesse Royale lui avoit fait donner l'Evêché de Laon. On cria fort contre cette nomination, on avoit raison si on avoit égard à la science & à la doctrine, car il n'en avoit aucune, mais on avoit tort si on regardoit l'esprit, l'adresse, l'intrigue: & si le zèle contre les Appellants étoit un titre de récompense, personne n'y avoit plus droit que lui, depuis qu'il est en place, il s'est attiré beaucoup de fâcheuses affaires, je pourrois même dire qu'il a
poussé

pouffé le zèle jufqu'à l'indifcrétion. Ce n'eft pas à lui qu'il faut s'en prendre, c'eft aux Jéfuites qui le gouvernent, & à qui il laiffe fon Diocèfe à gouverner.

Le vuide que la mort du Cardinal du Bois avoit laiffé ne fe fit fentir qu'au Duc d'Orleans, qui le remplaça, par le redoublement de travail & d'application, l'Etat n'en souffrit point, c'étoit le même efprit & les mêmes principes de Gouvernement, on vit la même attention à confervcr la paix au dehors & au dedans, à prévenir tout ce qui étoit capable de l'altérer, à rétablir les finances, à rendre le Commerce floriffant.

L'Assemblée du Clergé, qui ne termina fes féances que le vingt-feptième d'août, dans leur audience de congé, ils préfentèrent au Roi un grand mémoire contre les Appellans & contre les Parlemens. Ils demandoient, par rapport aux premiers, qu'il leur fût permis de leur faire leurs procès, & de les dépouiller de leurs Bénéfices en cas de refus de fe retracter, c'étoit fur tout à l'Evêque de Boulogne qu'ils en vouloient, par rapport aux Parlemens, ils

Le Regent lui succède.

se plaignoient que ces Compagnies leur lioient les mains, & que par les Appels comme d'abus, qu'elles recevoient & favorisoient toujours, leurs Ecoléstiastiques les plus indociles échappoient à leur Jugemens & à la juste punition qu'ils avoient méritée. On leur répondit, qu'il falloit s'en tenir à la dernière Déclaration du Roi, qui défendoit d'inquiéter pour les Appels qui l'avoient précédés, & qu'il falloit que la Justice eût un libre cours, qu'ils devoient si bien prendre leurs mesures, & s'attacher tellement aux règles établies, que les Parlemens ne trouvassent rien à reprendre dans leurs procédures : & pour se délivrer de ces sollicitations, on fit prier les Prélats de se retirer dans leurs Diocèses, où leur présence devoit être plus utile qu'à Paris. Ces refus ne venoient point de l'attachement qu'on eût pour le Parti opposé, on étoit fort attentif sur leurs démarches & on s'opposoit à tout ce qu'elles paroissent avoir d'irregulier.

Le Parlement, malgré l'Arrêt du Conseil qui avoit déclaré que l'Instruction du Cardinal de Bissy n'étoit point reprehensible du côté des maximes & de

de la police du Royaume, vouloit encore intervenir dans cette affaire décidée, c'étoit attaquer l'autorité Royale & la soumettre à la révision: il reçut des défenses expressees d'agiter cette affaire & d'en délibérer. Quinze Chartreux ayant refusé de se soumettre au Decret de leur Chapitre général qui ordonnoit d'accepter la Constitution & la signature du Formulaire, vouloient par une Requête s'attirer la protection du Parlement, qui dans la disposition où il étoit n'auroit pas manqué de prendre leur défense: on prévint cette démarche, en évoquant au Conseil la connoissance de ce démêlé.

La Congrégation de l'Oratoire tint son Assemblée générale le quinze de septembre: ce Corps, distingué par les grands hommes qu'il a produits en tout genre d'érudition, méritoit une attention singulière. Le Duc d'Orléans ayant su que plusieurs maisons avoient élu pour députés des Réappel-lans, leur donna l'exclusion: il chargea le Lieutenant de Police de se trouver à cette Assemblée en qualité de commissaire du Roi, ses ordres portoient qu'on signeroit le Formulaire

Il gouverne dans les mêmes principes & a les mêmes attentions.

& qu'on excludroit des Charges les Réappelans publics.

Cette Assemblée n'étoit composée que de vingt-neuf députés, vingt-trois en ayant été exclus ou s'en étant volontairement absentés. Le Pere de la Tour, Général, fit un long Discours sur la signature du Formulaire ; suivant son caractère oblique, il parla d'une manière qui satisfit aux scrupules & parut contenter ceux qui étoient de sentimens différens ; le Formulaire fut signé & les Réappelans furent exclus des Charges. On fut étonné de la docilité de ces messieurs, qu'on savoit être extrêmement attachés à la doctrine du Pere Quénel leur confrère, soit conviction soit émulation contre les Jesuites, car ils ont les mêmes fonctions, ils en étoient & en sont encore aujourd'hui les principaux défenseurs.

L'estime qu'on a justement pour eux, la facilité que leur Institut commande leur donne de se répandre dans les compagnies, & d'entrer dans les Bénéfices, sont la source de leurs succès. Mais sans décider sur la vérité ou la fausseté de leurs sentimens, le sagesse ne peruettoit pas que dans la

circumstances dont je parle, ils tinrent une autre conduite: cette Congrégation, n'est point un Corps religieux, elle n'en a point la solidité, ce n'est qu'une Assemblée d'Ecclesiastiques, qu'aucun vœu ne lie, & dont les Particuliers se séparent quand ils le jugent à propos ou lorsqu'un Bénéfice les met en état de se passer des secours qu'ils y trouvent; d'ailleurs ils restent toujours sous la Jurisdiction de leur Evêque diocésain pour ce qui regarde leur promotion aux Ordres. Une Assemblée de cette espèce n'est pas difficile à détruire, le seul concert des Evêques Acceptans à leur refuser de les admettre aux Ordres, auroit suffi pour la dissiper, du moins il l'auroit extrêmement affoiblie.

De pareilles considérations ne demandoient-elles pas qu'on mollît un peu? Les Députés exclus présentèrent un long mémoire à l'Assemblée, qui se tenoit sans eux: ils prétendoient que tout ce qui s'y feroit seroit nul, & qu'elle n'avoit aucun droit de faire des loix & de leur donner des Supérieurs. Ce qui étoit arrivé aux Feuillans au commencement de la Régence étoit leur argument le plus fort: Louis quatorze

DISCOURS

Q 2

peu

peu de tems avant que de mourir avoit exclu du Chapitre général de ces Religieux trois ou quatre Députés, à l'avènement de Louis quinze au trône, ils obtinrent la permission de s'assembler extraordinairement pour décider à la pluralité des suffrages si ce que ce Chapitre avoit fait devoit être regardé comme légitime, & ils décidèrent qu'il ne le devoit pas. *Nous ne pouvons nous lasser, disoient les Pères de l'Oratoire à l'occasion de ce qui étoit arrivé aux Feuillans, d'adorer la Providence Divine, de nous avoir préparés dans cet événement un témoignage authentique des justes idées qu'on donnoit à notre Monarque dès sa plus tendre jeunesse de la canonicité des Assemblées ecclésiastiques. C'est même par une espèce de miracle que ces Actes ont passés entre nos mains, ils nous sont venus comme du Ciel, nous n'en avons eu aucune communication de la part des reverends Pères Feuillans: & il semble que Dieu dans cette occasion ait voulu nous donner des marques sensibles de sa protection, & sur vous, en vous donnant lieu de ne rien faire avec précipitation, & sur nous, en nous fournissant un juste sujet de vous y exhorter.*

L'exemple des Feuillans & l'espèce de miracle

miracle qui avoit fait passer entre les mains les Actes qu'on citoit, n'empêchèrent point le Père de la Tour de croire & de persuader à ses confidés qu'il falloit obéir au Roi & ne pas s'attirer son indignation & celle du grand nombre des Evêques du Royaume. J'ignore absolument quelles sont les règles des Chapitres de Religieux, mais j'ai peine à comprendre que le Souverain n'ait pas droit d'exclure quelques-uns des membres de ces sortes d'Assemblées & qu'elles cessent d'être légitimes dès là qu'il s'est servi de son droit.

J'ai déjà rapporté un trait de la fermeté du Duc d'Orleans par rapport à sa propre fille l'abbesse de Chelles, en voici un autre qui ne lui est point inférieur: elle avoit reçu chez elle deux Benedictins qui avoient été exclus de toutes Charges par Lettre de cachet; il lui fit donner ordre par monsieur de la Vrilliere de les renvoyer sur le champ. Cette conduite sévère me porte à croire qu'une Lettre qu'on publia dans ce temps là sous le nom de cette Princesse, lui étoit faussement attribuée; elle étoit très vive & n'auroit pas manqué de déplaire extrêmement à Son Altesse.

Sa fermeté par rapport aux affaires de la Religion.

Royale. On supposoit que cette Lettre avoit été écrite à l'Archevêque de Tours, commissaire du Roi au Chapitre général des Benedictins.

Lettre
suspecte
de sup-
position.

J'ai reçu votre Lettre, faisoit-on apparemment dire à cette illustre abbesse, qui m'a doublement surprise. Nous avons été si long-temps à me faire réponse que je n'en attendois plus; mais je l'ai été davantage de la manière dont vous m'écrivez. Croyez-vous me tromper? J'ai su les intentions du Roi & celles de Monsieur le Duc d'Orléans. Et c'est parceque je les ai suës que j'ai été surprise que vous les ayez si peu suivies. Mais ce que je ne puis souffrir, c'est que vous vous vantiez d'avoir fait attention à la Lettre que je vous ai écrite: vous l'aurez dû faire, puisque je vous mandois les propres termes de Monsieur le Duc d'Orléans & même ceux de Monsieur de Fréjus. Vous avez agi si différemment, que j'en suis surprise. Si je n'avois pas su vos vûës & votre ambition. Il n'a pas tenu à vous que notre Congrégation n'ait été perdue. Le sacrifice auroit peut-être plu à quelques personnes. Et vous auriez avancé, vous en auriez ravi avec plaisir: mais Dieu, qui garde les siens, les a toujours contre

contre les brigues, c'est indubitablement
qui les a poussés à refuser constamment
l'acceptation de la Constitution. Je suis
dans leur sentiment, n'ayant comme eux
rien à désirer que le Ciel, nous ouvre
le des à la porte qui mène aux grandes
ecclésiastiques : & si des Evêques de
France acceptant la Bulle en retran-
choit ceux qui ont des vœux telles que les
vôtres, tant ceux qui ont été récompen-
sés que ceux qui ont espéré de l'être, le
nombre en seroit bien petit : mais nous
ne voyons que ce qui s'est toujours vu dans
tous les siècles de l'Eglise. N'attendez pas
que je presse nos Pères d'accepter la Bul-
le, je ne les reconnoitrois plus pour mes
Frères s'ils la recevoient. Si je pen-
sois en Mécontent je vous injurerois, ou
au moins menacerois je de mauvais servi-
ces : mais tout ce que je désire, pour vous
prouver la pureté de ma Foi, c'est de
trouver l'occasion de vous rendre service
& de vous faire plaisir, je la cherche-
rois même pour vous marquer ce que je
dois à votre caractère & les sentiments
que le Christianisme m'inspire pour vous.

Un Evêque qui tarde si long-temps à
faire réponse à la Lettre dont une Prin-
cesse l'a honoré, ces reproches ouverts

d'ambition & de mauvaise foi, cette manière basse & triviale d'exprimer le Cardinalat, une abbesse de Chelles qui parle des Benedictins comme l'abbesse de Fontevraux parleroit de ses Religieux, ces traits ne sont gueres probables; après tout ma conjecture peut être fautive, car il n'est pas impossible qu'une Religieuse, quelque Princesse, fasse quelque indiscretion.

La multitude des Billets de Banque avoit été si immense, que malgré tous les débouchés ouverts il en restoit encore une très grosse quantité entre les mains du Public. Son Altesse Royale donna ses soins à les exterminer absolument. Pour y réussir, on fit une reforme générale de la monnoie, & il fut ordonné qu'on recevroit pour argent aux Hôtels de monnoyes & aux Changes un huitième en Billets & certificats de liquidation avec sept huitièmes en or & en argent, & que la valeur seroit payée en total, on créa pour quatre millions de nouvelles Rentes viagères au Capital de cent millions. L'Edit portoit, que „ quoi-que les divers „ emplois ci-devant indiqués fussent „ plus que suffisans pour absorber la „ tota-

totalité des Billets répandus dans le Public, la vivacité avec laquelle nos Sujets se sont portés à acquiescer des rentes viagères, & les demandes répétées qui nous ont été faites depuis qu'elles sont remplies, nous ont déterminé à satisfaire l'empressement du Public par la création de quatre millions de rentes viagères assignées sur les deniers de nos Tailles & autres Impositions, au capital de cent millions payables en Billets que nous sommes chargés d'acquiescer, & cette création nous a paru d'autant plus convenable, qu'en procurant aux porteurs des Effets Royaux un Revenu plus considérable, elle assure en même tems l'extinction d'un Capital de cent-millions. Enfin, pour la dernière fois, on fixa un tems pour parvenir à l'extinction entière des Billets. Sa Majesté ordonna, que dans le premier jour du mois de novembre suivant pour toute préfixion & délai, tous les porteurs de certificats de liquidation seroient tenus de les porter à un des différents débouchés indiqués, & que faute de les y avoir placés à tems ces papiers demeureroient nuls & de

Qr

nulle

nette valeur, sans que cette peine pût être réputée comminatoire.

Dans le nombre des certificats de liquidation, il s'en trouvoit plusieurs provenans tant des Billets de Banque, que de comptes en Banque, destinés pour acquiescer les Billets à ordre & Lettres de Change échus dans les tems où les Billets de Banque & comptes en Banque avoient cours, lesquels certificats de liquidation n'avoient point été placés en Rentes par les débiteurs sous prétexte qu'ils ignoroient les noms des propriétaires des Billets à ordre & Lettres de Change, lesquels ont affecté de ne se point présenter. Il falloit pourvoir à ces inconvéniens: on le fit par une Déclaration, qui ordonnoit que tous les Notaires & autres dépositaires soit par Justice ou autrement, que les débiteurs des Billets à ordre & Lettres de Change seroient tenus, sous les peines portées, de faire, dans le premier novembre suivant, l'emploi en rentes sur les Tailles des certificats de liquidation qu'ils avoient entre leurs mains, de quelque somme qu'ils fussent, même au-dessous de celle de mille livres, provenans des Billets de Banque & cer-

tifi-

titulats de comptes en Banque, destinés pour acquies les Lettres de Change & Billets à ordre au profit des Intéressés & ces certificats de liquidation. A ces arrangements on joignit les précautions nécessaires pour que les Nommes & dépositaires qui convertiroient ces Papiers en Rentes en fussent valablement déchargés sans pouvoir être inquiétés ni recherchés par les Parties intéressées. Ces mesures furent efficaces, & après quelques délais, encore accordés, le papier fut entièrement supprimé.

On parla pourtant en ces tems-là d'un nouveau Projet, c'étoit de mettre dans le Public cent-millions de Billets de crédit pour rembourser en nouvelles Actions les Rentes sur l'Hôtel-de-ville de Paris : on ajoutoit qu'on devoit se hausser considérablement les espèces, & qu'on rembourseroit moitié en argent & moitié en Billets de crédit ceux qui ne voudroient pas convertir leurs Rentes en nouvelles Actions : & qu'ensuite on indiqueroit de mois en mois une diminution, qui seroit d'abord égale à l'égard de l'espèce & de papier, mais après moindres fut le papier, pour

le maintenir en crédit. Il est incroyable qu'après la funeste expérience qu'on avoit fait du Système on pût penser à le renouveler, & je serois fort tenté d'assurer que ce bruit fut répandu par les ennemis du Duc d'Orleans, d'autant plus que ce ne fut qu'après sa mort qu'on en parla affirmativement.

Regle-
ment
pour la
Compagnie des
Indes.

La Compagnie des Indes devenoit de jour en jour plus intéressante. On avoit cru avoir fixé son gouvernement par l'Edit dont j'ai rapporté la substance, mais l'expérience fit bientôt voir que cet arrangement, tout sage qu'il avoit paru, étoit sujet à de grands inconvéniens. Son Altesse Royale n'étoit point de ces esprits altiers qui ne veulent jamais avoir failli, ce Prince reconnut qu'il s'étoit trompé, il l'avoia & corrigea lui seul l'espèce de faute qu'il avoit faite conjointement avec le défunt Cardinal du Bois. „ On „ a reconnu, disoit le nouvel Arrêt „ du trentième août, que, quoique l'E- „ tablissement du vingt-quatrième mars „ ait produit tout l'avantage qu'on en „ avoit espéré, cependant la plupart „ des Actionnaires sentent de l'inquié- „ tude de voir administrer leurs affaires „ par

„ par des personnes dont aucune n'a
 „ été du choix de la Compagnie, &
 „ sans qu'il paroisse qu'en aucun cas
 „ elle puisse avoir connoissance, soit
 „ par elle-même soit par gens prépo-
 „ sés de sa part, des détails de l'ad-
 „ ministration & de la situation de son
 „ Commerce. Il a paru indispensable
 „ d'y établir une nouvelle forme d'ad-
 „ ministration & de confier la direc-
 „ tion & la régie entière du Commer-
 „ ce à douze Directeurs, que la Com-
 „ pagnie aura la faculté de changer
 „ quand elle ne sera pas contente de
 „ leur conduite, d'y joindre huit Syn-
 „ dics, qui seront élus chaque année
 „ en l'Assemblée de la Compagnie,
 „ pour suivre auprès des Directeurs le
 „ détail de l'administration du Com-
 „ merce & en rendre compte tous les
 „ ans à l'Assemblée générale. Et com-
 „ me le Roi a un intérêt sensible de
 „ maintenir le bon ordre dans l'admi-
 „ nistration d'une Compagnie dont le
 „ Commerce peut procurer de grandes
 „ richesses à l'Etat & intéresse en mé-
 „ me temps la fortune d'un grand nom-
 „ bre de Particuliers, Sa Majesté com-
 „ mettra quatre officiers du Corps de

son Conseil, pour, sous les ordres
du sieur Contrôleur-général des Fi-
nances, veiller à la suite de cette
administration dans les différens
parties qui composent les départe-
mens, y maintenir l'ordre, la fidé-
lité & l'exactitude dans le travail &
l'exécution des Reglemens.

Ceux que faisoit le nouvel Edit étoient
si sages qu'ils méritoient bien qu'on pût
les mesurer les plus justes pour en assurer
l'observation.

La Compagnie des Indes, sera régie
par douze Directeurs, tous Actionnaires
de ladite Compagnie; chacun desquels se-
ra tenu d'avoir cinquante Actions dépo-
sées en compte à la Compagnie, sans
qu'ils puissent les retirer pendant tout le
temps qu'ils seront Directeurs.

Il sera fait douze départemens; à la té-
te de chacun desquels il sera établi l'un
desdits Directeurs, qui sera chargé de la
suite & de l'exécution des affaires qui
concerneront ledit département, de l'ad-
ministration duquel il répondra, comme
lui étant plus particulièrement confié.

Chacun des Directeurs sera proposé en
second dans un autre département & en
troisième aussi dans un troisième dépar-
tement, afin que tous les Directeurs pussent
se suppléer les uns aux autres réci-
proquement en cas d'absence ou autre-
em.

empêchement, & s'assurer dans les différentes parties du Commerce de la Compagnie.

Les affaires considérables ou qui auront rapport à d'autres départemens seront portées à l'Assemblée des Directeurs, qui se tiendra au moins deux fois la semaine & plus souvent s'il est nécessaire.

Il sera élu par l'Assemblée générale de la Compagnie des Indes huit Syndics, qui seront choisis parmi les notables bourgeois, bons négociants, & autres gens expérimentés au fait du Commerce, de la Banque & des comptes: ces Syndics seront tous Actionnaires & auront chacun cinquante Actions, déposées en compte à la Compagnie sans pouvoir les retirer pendant l'année de leur Syndicat.

Ces Syndics visiteront, comme gens préposés par la Compagnie, à la suite de l'administration dans les départemens dont l'examen leur sera confié, ils assisteront & auront voix délibérative tant dans les Assemblées particulières de leurs départemens que dans l'Assemblée générale.

La Farme du Tabac sera régie par huit Régisseurs, qui seront tenus de déposer chacun cinquante Actions à la Compagnie qu'ils ne pourront retirer pendant leur régie.

Ces Régisseurs feront un Corps séparé qui ne sera chargé que de la régie du Tabac & des affaires qui y seront jointes;

tes; ils s'assembleront néanmoins tous les quinze jours avec les douze Directeurs & les Syndics dans l'hôtel de la Compagnie des Indes, pour y concerter & décider les affaires de ladite régie qui peuvent avoir rapport avec le Commerce de la Compagnie.

Le Roi nommera quatre officiers tirés du Corps de son Conseil, qu'Elle choisira dans le nombre de ceux qui sont intéressés dans la Compagnie des Indes & qui auront au moins chacun cinquante Actions de ladite Compagnie: ils se feront rendre compte, chacun dans les départemens qui leur seront confiés, de la suite & du progrès du travail des Directeurs & Commis, tiendront la main à l'exécution des Réglemens, & à ce que chacun s'acquiesce avec exactitude de l'Emploi dont il est chargé, & rendront compte de tout au sieur Contrôleur-général des Finances.

Il sera tenu tous les quinze jours une Assemblée, composée du sieur Contrôleur-général, des quatre Inspecteurs, des huit Syndics, des douze Directeurs; dans laquelle il sera rendu compte des fonds & de la situation générale de la Compagnie. Chacun des Directeurs y rendra un compte sommaire du travail fait dans son département pendant la dernière quinzaine. Le Syndic du département sera entendu sur l'administration d'icelui, & pourra dans cette Assemblée proposer

& réquerir ce qu'il estimera être convenable pour la bonne régie & avan-
geux au Commerce. Ensuite de quoi l'In-
specteur du département fera les observa-
tions sur la forme & sur le travail actuel
de la régie du département; & il sera sta-
tué sur le tout à la pluralité des voix.

Il sera tenu chaque année une Assem-
blée générale de la Compagnie, dans la-
quelle on rendra le compte de l'année
précédente de la situation du Commer-
ce & des autres affaires de la Compagnie;
en laquelle Assemblée sera procédé à l'é-
lection de huit Syndics pour l'année sui-
vante & pareillement à la nomination de
nouveaux Directeurs à la place de ceux
qui seroient décedés, ou se seroient réti-
rés pour infirmités & autres causes, ou de
ceux contre lesquels la Compagnie pour-
roit avoir de justes sujets de plainte ou de
suspicion.

L'Assemblée générale sera tenue tous
les ans au quinze mars. Nul ne pourra
avoir voix délibérative dans ladite Assem-
blée, s'il n'a déposé sous son nom avant
le premier février de la même année cin-
quante Actions à la Compagnie, lesquelles
il ne pourra retirer avant le premier avril,
du dépôt desquels il lui sera délivré un
certificat en son nom par le caissier. Sur
la représentation duquel certificat il sera
admis à l'Assemblée, sans que personne
puisse y avoir entrée sur la représentation
d'un certificat qui ne seroit pas expédié
en son nom.

Je

Je le ſçai, ces détails ne ſont pas du goût de biens des gens; c'eſt pourtant par eux qu'on connoît l'étendue de l'eſprit de ceux qui gouvernent: le plan d'une bataille bien dreſſé, doit faire autant d'honneur à un Général que la victoire même. Je ne crois pas qu'on peiſſe imaginer un plus bel arrangement d'une Compagnie de Commerce, où l'émulation ſoit plus piquée, où l'on pût prendre des meſures plus juſtes contre les fraudes & les malverſations, & rien ne prouve mieux que Monſieur le Duc d'Orleans avoit un eſprit ouvert à tout, & qu'il s'étoit rendu juſtice à lui-même en demandant l'Emploi de principal Miniſtre, qui étoit preſque autant au-deſſous de ſes lumières qu'il étoit au-deſſous de ſa naiſſance: & certes, je ne puis m'empêcher de le dire, un Prince du ſang eſt toujours au-deſſus d'un premier Miniſtre, ce titre ne ſauroit augmenter ni ſa dignité ni le reſpect que la nation lui doit; & je ſuis perſuadé que le Duc d'Orleans n'auroit point penſé à remplacer le Cardinal du Bois, ſ'il n'avoit pas cru qu'il étoit de l'intérêt de ſes droits & de ſes prétentions qu'il fût à la tête des affaires.

Outre

Comme ce Privilège exclusif de la vente du tabac, accordé à la Compagnie par un contrat en forme d'affermation en la faveur des droits que la Couronne avoit coutume de percevoir sur cette espèce de marchandise, on lui donna encore le Privilège exclusif de la vente du café: toutefois ce commerce étant une des parties considérables de celui de Marseille, il fut réglé que les Négociants de cette ville qui feroient venir du café des Indes du Levant, pourroient, à leur choix, ou le vendre à la Compagnie des Indes, à condition par la dite Compagnie de le payer au même prix qu'il auroit valu en Hollande le jour que le Vaisseau qui auroit apporté le dit café seroit arrivé au Port de Marseille, ou le transporter librement à l'Etranger, en prenant néanmoins les précautions nécessaires pour empêcher que les cafés ne pussent être introduits en fraude dans le Royaume. Ces cessions assuroient aux Actionnaires un Revenu fixe de cent cinquante livres par Action indépendamment du bénéfice des autres commerces.

L'Assemblée générale pour établir la

la nouvelle forme de gouvernement, se tint le dix-sept de septembre. Le Duc d'Orleans, en qualité de Gouverneur de la Compagnie, confirma les Privilèges accordés, & en promit d'autres de la part du Roi, dès que les comptes de la Compagnie auroient été recus & enregistrés par la Chambre des Comptes. On régla les départemens, on choisit les Syndics à la pluralité des voix, on convint de tenir l'Assemblée trois jours de la semaine le matin & les trois autres jours l'après-midi; on établit un Bureau où l'on déposeroit & d'où l'on retireroit ses Actions, à sa volonté.

Au nombre des Actionnaires se trouvèrent les ducs de la Force & de Chaulnes, le Maréchal d'Etrées, les marquis de Bulli & de Lassay; ce droit de se trouver comme intéressés dans une Compagnie de Commerce ne fit point d'honneur à ces messieurs: on aura beau faire, il faudra des siècles pour que les idées de Noblesse & de Commerce subsistent ensemble dans l'esprit des François, qui se sont fausement persuadés que le Commerce dégrade & avilit & qu'il est incompatible

tible avec le désintéressement & la générosité sans quoi la Noblesse n'est qu'un vain titre. Le compte que la Compagnie devoit rendre, fut arrêté le vingtième novembre; il montoit à deux milliards sept-cent-millions: & cette Compagnie se trouva entièrement quitte envers le Roi.

Son Altesse Royale fit presque au même tems l'ajudication des Fermes sur le pied de cinquante-cinq-millions, avec cette clause, que le Roi donneroit aux Fermiers généraux les deux sols pour livres de ce qu'elles rapporteroient au-dessus de cette somme, & que les Fermiers payeroient au Roi les deux sols pour livres de ce qu'elles rapporteroient au dessous. On mit aussi en Ferme ce que devoit produire la Taxe pour le payement du droit de confirmation à cause de l'avènement de Sa Majesté à la Couronne: les Entrepreneurs ou Fermiers devoient avoir les trois sols pour livres de ce qu'ils feroient entrer dans les coffres du Roi au-delà de quinze millions.

La nomination aux Bénéfices demandoit aussi de grandes attentions. Rien n'étoit plus important pour la

Travail
excessif
du Duc
d'Or-
léans.

paix

paix de l'Eglise, & pour détruire pieu
à peu le Parti contre lequel la Cour
s'étoit déclarée, que le choix des E-
vêques. Il parut que le Duc d'Or-
leans en avoit fait son capital; tous
ceux qui y eurent part étoient Contri-
buans ou n'avoient aucun engagement
avec les Appellans; de manière que
les Jésuites même en furent presque
tout-à-fait contents.

Rien n'échappoit à la vigilance de
ce Prince. Châteaudun, petite ville
du Berri, fut entièrement consummée
par un incendie. Pour réparer cette
perte & empêcher que les habitans ne
se dissipassent, on les déchargea de tout
ce qu'ils pouvoient devoir au Roi pour
reste des Tailles & autres Impositions;
il fut déclaré que pendant dix années
consécutives ils ne payeroient que
cinq sols chacun pour toute sorte
d'Impositions, à condition par con-
de continuer leur résidence dans la
dite ville & de faire rebâtir chacun
leurs maisons: & pour leur procurer
de plus prompts secours pour leur
retablissement, il leur fut permis de
faire dans l'étendue du Royaume une
quête générale, dont les fonds seroient

remis entre les mains des Administrateurs choisis par l'Assemblée des habitants de la dite ville, & par eux distribués à ceux qu'ils jugeroient en avoir besoin.

A tous ces embarras se joignoit une affaire des plus importantes. L'Empereur, sans avoir égard aux Traités que les Rois d'Espagne, autrefois Souverains des Pays-Bas, avoient faits avec les Etats Généraux & avec l'Angleterre par rapport au Commerce des Indes, établit à Ostende une Compagnie pour commercer en ces Pays. Ce Prince, qui prétendoit n'être point tenu aux engagements contractés par ses prédécesseurs, Souverains des Pays-Bas, parloit en maître dans le Placard qui établissoit cette Compagnie & lui attribuoit des droits qui ne pouvoient manquer d'être contestés par toutes les Nations de l'Europe.

Egalement attentif, disoit Sa Majesté Impériale, à procurer ce qui peut être à l'avantage de nos Peuples & à contribuer à la conservation de tous nos Etats, notamment de ceux de nos Pays-Bas. Et considérant qu'il seroit bien difficile de parvenir à ces deux

Compagnie
d'Ostende.

deux buts si importants, sans le rétablissement du Commerce & de la Navigation. Nous avons jugé nécessaire d'établir & de former une Compagnie générale de Commerce dans nos Pais-Bas ; comme en effet, par le Droit de Souveraineté, par celui de la Nature & des Gens, Nous l'établisons & formons par ces présentes irrévocables, sous les Articles, Libertés & conditions suivantes.

Cette Compagnie aura la liberté de naviger & négocier aux Indes Orientales & Occidentales & aux côtes d'Afrique, tant en deçà qu'au delà du Cap de Bonne-Esperance, dans tous Ports, Havres, Lieux & Rivières où les autres Nations trafiquent librement, en observant les maximes & coutumes reçues & approuvées par le Droit des Gens.

Il sera permis à la Compagnie d'embarquer de l'artillerie & autre attirail de guerre dont elle aura besoin pour sa navigation & la sûreté de son Commerce ; elle pourra acquérir aux Indes, par achat ou autre Contrat & Traité, des Terres, Ports & Havres ; Nous lui permettons d'y établir des Colonies,

comme aussi d'y faire construire tels Forts & châteaux qu'elle jugera nécessaires pour la facilité de son Commerce & pour la défense du pays qu'elle aura acquis.

Il sera permis à la Compagnie de traiter, même en notre nom, avec les Princes, Souverains & Etats des Indes, & autres qui ne seront pas nos ennemis, & de conclure avec eux telle convention qu'elle jugera convenable, elle pourra bâtir & armer autant de vaisseaux qu'elle jugera nécessaires.

Nous promettons à la Compagnie de la protéger, ou défendre envers & contre tous qui l'attaqueront injustement, & même d'employer en cas de besoin la force de nos armes pour la soutenir & maintenir dans la liberté entière de son Commerce & navigation, & de lui faire faire raison de toutes les injustices, injures & mauvais traitemens, en cas qu'aucune Nation entreprit de la troubler dans son Commerce & navigation; & Nous aurons soin de lui procurer tous les avantages & facilités possibles par les Trairés de Paix, d'Alliance & de Commerce que Nous ferons.

Ce ton d'autorité, dérogame, si je puis m'exprimer de la sorte, aux anciens & aux nouveaux Traités, choqua pour le moins autant que le préjudice, que ce nouvel établissement ne pouvoit manquer de causer, donnoit d'inquiétude. La Compagnie des Indes d'Amsterdam en fut vivement alarmée: elle publia un espèce de Manifeste, qui démontroit & rendoit sensible l'injustice de l'entreprise de l'Empereur; elle déclara même en termes formels qu'elle se serviroit des moyens que Dieu, sous la protection & l'autorité de Leurs Hautes Puissances, lui avoit mis entre les mains pour s'y opposer, c'est-à-dire qu'elle auroit enlevé les vaisseaux de la Compagnie d'Ostende, malgré leur pavillon Impérial & Royal, qu'elle auroit surpris dans son district des Indes. Menaces au reste qui n'auroient pas été vaines, si l'on n'avoit pas jugé à propos de préférer la négociation aux voies de fait: car cette Compagnie est plus puissante que certains Potentats, & auroit seule suffi pour déconcerter les magnifiques projets que l'Empereur avoit formés pour rétablir ses finances aux dé-

dépens des Peuples qui s'étoient épuisés pour lui procurer quelque part dans la succession d'Espagne.

Le Duc d'Orleans étoit trop habile pour ne pas prévoir les suites de cette innovation. Il épousa fortement les intérêts de la Hollande, & fit publier une Déclaration, par laquelle il étoit défendu à tous les Sujets du Roi, sous des peines très grièves, de s'intéresser à la nouvelle Compagnie d'Ostende & de s'engager à son service, de quelque manière & sous quelque prétexte que ce pût être. Outre qu'il s'intéressoit sincèrement aux intérêts des Provinces-Unies, dont il estimoit sincèrement l'Alliance, la regardant comme la plus utile & la plus solide de celles qu'il avoit faites, il étoit extrêmement choqué des difficultés intarissables de la Cour de Vienne à exécuter le Traité de Londres, & il n'étoit pas à se repentir d'avoir contribué à mettre l'Empereur en possession de la Sicile. Dans ces vues il s'unit à l'Angleterre & à la Hollande pour faire supprimer cette Compagnie, qui n'auroit jamais dû être établie, parcequ'il étoit impossible qu'elle ne fût pas con-

credite & qu'elle subsistât malgré les intéressés. Aussi l'Empereur, après quelques négociations pour mettre son honneur à couvert, convaincu qu'on l'avoit engagé dans une Entreprise au dessus de ses forces quelques formidables qu'elles puissent être, abandonna ce dessein & sacrifia ses esperances à l'amour de la paix ou à la crainte de la Guerre.

Tant d'occupations si diverses, si continuelles, si importantes, demandoient pour les soutenir la santé la plus ferme & la plus robuste, le Duc d'Orleans l'avoit eu jusqu'alors, mais il étoit naturellement impossible qu'il pût la conserver long-tems. Il auroit eu besoin de secours, & il ne trouvoit personne sur qui il pût se reposer avec un certain degré de confiance qui lui donnât la liberté de moderer ses soins & son application, tous ceux qui travailloient sous ses ordres n'étoient que des genies subalternes, qui avoient sans cesse besoin d'être éclairés & dirigés : le Garde des Sceaux avec la meilleure volonté du monde étoit à peine capable de son Emploi, le comte de Morville, à qui on avoit donné
le

le département des affaires étrangères, avec beaucoup plus d'esprit n'en avoit point encore assez pour que le principal Ministre fût dispensé d'entrer dans le détail des Négociations & de suggerer les biais qu'il falloit prendre pour les terminer avec avantage; le Contrôleur-général, quoique tiré du Parlement, entendoit à peine les Finances; pour monsieur de Bretueil, Secrétaire de la Guerre, il étoit visible qu'on ne lui avoit confié cet Emploi que parce qu'on avoit la paix.

Le seul qui fût à portée d'être connu de ce Prince, sur l'attachement sincère duquel il pût compter & qui d'ailleurs auroit pû le soulager, étoit le second fils du défunt Garde des Sceaux. Son Altesse Royale, qui se connoissoit si bien en mérite, lui en avoit trouvé beaucoup: & en effet il ne lui manquoit que de l'expérience pour en avoir autant que son père; quoi que fort jeune il remplissoit avec dignité la Charge de Lieutenant de Police. Peu de tems après la mort du Cardinal du Bois, le Duc d'Orleans nomma ce jeune Magistrat pour son Chancelier & Garde des Sceaux, chef

de son Conseil & Sur-Intendant de ses maisons & finances: en déclarant son choix, ce Prince dît publiquement, qu'on ne diroit pas que son Chancelier fût sans esprit & sans naissance. Ce choix & cet éloge annonçoient une plus grande élévation; il lui destinoit en effet la Charge de Contrôleur général: déjà il l'avoit averti de cette destination, mais elle ne fut point remplie.

Mort du
Duc
d'Or-
leans,
causée
par sa
trop
grande
applica-
tion.

Ce Prince mourut à Versailles le second jour de décembre entre six & sept heures du soir d'une attaque d'apoplexie, qui l'étouffa en un instant. Il avoit travaillé avec le Roi jusqu'à quatre heures & demie: il s'étoit retiré dans son appartement un peu fatigué & la tête fort pesante, il dormit quelque tems, on le reveilla, il donna même quelques audiences. Il s'entretenoit avec madame Phalaris, on vint l'avertir de retourner chez le Roi: il voulut se lever, mais il retomba sur son fauteuil sans mouvement & sans connaissance. Cette Dame, effrayée, appella du secours: il ne se trouva au château ni medecin ni chirurgien, un valet de chambre du duc de Rohan le saigna inutilement. Madame la duchesse

chesse d'Orleans, qu'on avoit d'abord avertie, le trouva expiré lorsqu'elle arriva. Sa mort fut l'effet du redoublement de travail & d'application, à quoi l'engagea l'Emploi de premier Ministre dont il avoit cru devoir se charger. Chirac son premier medecin l'avoit averti plus d'une fois de se modérer, de prendre du moins quelques précautions, il lui avoit toujours répondu qu'il n'en avoit pas le tems.

Ainsi mourut Philippe second Duc d'Orleans Petit-Fils de France, âgé de quarante-neuf ans quatre mois moins deux jours. Il eut dans un degré supérieur tous les talens & presque toutes les qualités dont l'assemblage forme les grands hommes & les grands Princes: les vices mêmes, si j'ose le dire, furent accompagnés de vertus, jamais l'amour & les excès de table ne lui ont arraché un secret, jamais la colère ne lui a fait faire de démarche que la raison n'eût approuvée & réglée. Sa famille, sa Maison, trouvèrent dans lui toute la tendresse, toute la bonté, toute la protection qu'ils pouvoient desirer. Sa clemence alloit jusqu'à une espèce d'insensibilité, il a même

Réflexion sur sa conduite & les principaux événemens de sa Régence.

paru dans toute sa conduite que la haine n'avoit jamais eu d'empire sur lui. Jamais Prince pourtant n'eut plus d'ennemis & de plus attachés à le décrier. Madame des Ursins, qui l'avoit persécuté en Espagne, revint librement en France du tems de son Administration. Il se contenta d'avoir mis le Cardinal Alberoni hors d'état de lui nuire & de déranger ses projets pacifiques ; & il ne fut point du nombre de ses persécuteurs. Quoique fort maltraité dans les Manifestes du Roi d'Espagne, qui l'attaquoient dans ce qu'il avoit de plus cher, savoir ses Droits à la Couronne & son honneur, il ne lui fit la Guerre que pour le déterminer à la Paix : il se réconcilia sincèrement avec lui, & resserra par des Alliances les nœuds d'une amitié plutôt suspendue que violée ; en mille-sept-cent-vingt-&-un il s'étoit réuni par un Traité particulier avec l'Espagne, dans lequel il avoit engagé l'Angleterre afin de déterminer l'Empereur à exécuter de bonne foi le Traité de Londres.

La même supériorité de raison régla sa conduite dans l'intérieur du Royaume. Il n'abbaissa le duc du Maine que parce qu'on

qu'on l'avoit élevé trop haut. La revocation de l'Edit qui donnoit aux Princes légitimés tous les droits des vrais Princes du sang, étoit souhaitée & fut approuvée de toute la nation : j'ose même dire qu'elle étoit juste, & qu'on doit savoir gré à ce Prince d'avoir profité de la Minorité pour abroger une loi que les sollicitations auroient peut-être engagé le Roi, majeur, à maintenir. Pour ce qui regarde l'arrêt du duc & de la duchesse du Maine, la Conjuración d'Espagne le rendoit nécessaire ; nul autre seigneur ne paroïssoit devoir en être le Chef, le grand intérêt qu'il y avoit étoit une raison suffisante de croire qu'il l'étoit : mais ce seigneur, & tous les autres qu'il crut devoir éloigner & disgracier, éprouvèrent sa clémence. Le seul Maréchal de Villeroi ne l'éprouva pas ; mais aussi son procédé, qui paroïssoit appuyer les bruits populaires, avoit été extrêmement picquant : preuve que la haine n'y avoit point de part, c'est que la famille de ce Maréchal n'eut aucune part à sa disgrâce ; le prompt rappel de son fils & de son petit-fils montra que l'ordre qu'ils avoient eu de le suivre a-

voit été une permission de l'accompagner & de le consoler.

Le seul article sur lequel il fût intraitable, si je puis ainsi m'exprimer, ce fut l'autorité Royale. Quelque intérêt qu'il eût par rapport à ses vûes d'avoir les Parlements de son côté, il cessa de les ménager dès qu'il crut voir qu'ils vouloient l'affoiblir & qu'ils distinguoient cette autorité, déposée entre les mains d'un Régent, de cette autorité exercée par le Souverain même: le fameux Lit de Justice de mille-sept-cent-dix-huit, la translation du Parlement de Paris à Pontoise, durent convaincre que l'envie même de regner n'étoit pas capable de déterminer le Régent à souffrir que la puissance Royale reçût quelque atteinte entre ses mains; aussi l'a-t-il renduë pour le moins aussi absolue qu'elle l'étoit lorsqu'il la reçut.

Quoique ses prétentions lui aient fait faire bien des choses qu'il n'eut point apparemment faites s'il n'avoit point eu de concurrents à redouter, sa Politique pourtant n'eut rien de contraire au vrai bien de l'Etat. A la mort de Louis quatorze le Royaume n'avoit point d'Ennemis déclarés, mais il n'avoit

voit

voit point d'Alliés : les mêmes sentimens de haine, de jalousie, de crainte, qui avoient liguée toute l'Europe contre le feu Roi, duroient encore, on poursuivoit à outrance en Angleterre les auteurs de la dernière Paix qui avoit été le salut de la France, il y avoit tout à craindre que ces Ennemis mal réconciliés, pleins encore d'indignation de l'avoir été malgré eux, ne se servissent de la circonstance fâcheuse d'une Minorité pour reprendre les armes que l'intrigue leur avoit arrachés des mains, & pour se délivrer par la ruine ou l'abbaissement de la France de l'inquiétude que sa puissance leur causoit. Le moyen unique de conjurer la tempête, qui paroissoit devoir se former, étoit de s'attacher les deux Puissances sans lesquelles les autres Ennemis ne pouvoient rien entreprendre avec succès. Le Duc d'Orleans l'entreprit & en vint à bout, & on peut dire que ces Alliances avec l'Angleterre & la Hollande assurèrent autant le Royaume contre les divisions intestines que contre les Guerres étrangères. L'essentiel pour rendre ces Alliances durables étoit, de convaincre que l'union

de la France & de l'Espagne n'étoit pas intime jusqu'à favoriser les prétentions de cette dernière Couronne capables de rallumer la Guerre, on le fit, en prenant les intérêts de l'Empereur contre Philippe cinq: je sçai que cette démarche fut blâmée aussi-bien que le renvoi du Prétendant, mais ceux qui les blâmèrent ne faisoient pas attention que la vraie générosité de celui qui gouverne est de préférer à toute autre considération la sûreté & la tranquillité des peuples qui lui sont soumis.

Pour ce qui est du Système & du renversement qu'il a causé, l'esprit supérieur & pénétrant du Duc d'Orleans me paroît un obstacle invincible à sa justification, & je ne puis me figurer qu'il l'ait adopté sans en prévoir les suites. L'évasion de Law avant qu'il eût rendu ses comptes, évasion sans doute commandée & autorisée, prouve qu'on craignoit qu'il ne revelât bien des mystères. On pourroit pourtant dire que la situation désolante des finances, que l'immensité des dettes, qui montoient à plusieurs milliards, demandoient des procédés extraordinaires, que le Système avoit quelque chose d'impofant, & qu'il

qu'il étoit naturel que la nécessité & l'espérance le fissent recevoir : mais ces raisons sont foibles par rapport à un génie aussi élevé que le Duc d'Orléans, l'unique raison valable, c'est qu'il étoit impossible que le Roi payât ses dettes, qu'il étoit absolument nécessaire que ses créanciers perdissent une grande partie de leur créance, que le grand secret étoit de leur faire porter cette perte de manière qu'ils dussent se l'attribuer plutôt à eux-mêmes qu'au Souverain ; que le Système contenoit ce secret, que les différentes opérations dont il étoit composé l'avoient enveloppé jusqu'à ce que la confusion qu'il devoit produire parût irréparable, même aux intéressés, & qu'ils pussent l'attribuer plutôt à l'avidité & à l'infidélité des Regisseurs qu'à un dessein prémédité, de manière que le Roi en remboursant ses dettes en papier leur parût avoir suivi l'exemple qu'ils lui avoient eux-mêmes donné. Qu'on dise ce qu'on voudra, ce Système étoit trop lié avec les effets qu'il a produits pour qu'on puisse les attribuer au hasard. Par rapport aux renversements, qui firent que chacun ne s'occupât que de son gain & de sa perte & des

des moyens de l'assurer ou de la reparer, on peut dire (sauf toutefois la justice qui est due aux Particuliers & de laquelle il n'est jamais permis de s'écarter que dans l'extrême nécessité) qu'il importe peu au bien de l'Etat en général que les fortunes soient en certaines mains plutôt qu'en d'autres. Quoiqu'il en puisse être, le Duc d'Orleans à sa mort laissa l'Etat avec des Revenus suffisans pour en acquiter les charges.

La conduite de ce Prince dans les affaires de la Religion parut équivoque, on peut dire même qu'elle varia selon les circonstances. D'abord il parut se déclarer pour les Opposans; le Cardinal de Noailles, le Procureur général, aujourd'hui Chancelier, l'abbé Pucelles, devenu depuis si fameux par la grande part qu'il a eue dans les derniers démêlés avec la Cour, furent fort écoutés & parurent avoir sa confiance; le Père le Tellier, ennemi personnel du Cardinal de Noailles & de tout son Parti, fut renvoyé de la Cour & de Paris; la Sorbonne eut une liberté entière, aussi-bien que les Benedictins de Saint Maur, les Pères de l'Oratoire,
les

les Feuillans, & plusieurs autres Communautés, les Appels furent autorisés, les Procureurs-généraux des Parlements de Rennes, de Rouën, d'Aix, déclamèrent tant qu'ils vouloient contre les Jesuites, les Mandemens de leurs Evêques & les Brefs du Pape. L'unique cause de ce triomphe étoit le besoin que le Duc d'Orleans avoit cru avoir du grand crédit de ce Parti au Parlement, pour obtenir la Régence: ce Prince ne fut jamais de la Morale sévère, d'ailleurs il étoit trop éclairé pour ne pas voir que le Parti opposé étoit sans comparaison plus nombreux, & qu'en cas d'accident il ne manqueroit pas de soutenir les prétentions du Roi d'Espagne son compétiteur. Aussi, les Appellans déchurent de leur Faveur à mesure que son autorité s'affermît, & dès qu'il fut assuré que l'Espagne ne s'opposeroit point, ou s'opposeroit inutilement à ses Droits, il ne les ménagea plus, il les abandonna à l'abbé du Bois son Favori, qui à leurs dépens mérita, ou si l'on veut, acheta le chapeau de Cardinal; la Sorbonne re-tomba donc dans son premier esclavage, c'est ainsi qu'elle s'exprimoit, les

Ap-

Appels furent défendus, le Cardinal de Noailles, le Parlement, furent obligés de se soumettre, aussi bien que la plupart des Communautés; & pour comble de disgrâce, on remit un Je-suite auprès du Roi: de manière qu'à la Majorité les choses à cet égard se trouvèrent à peu près sur le même pied où les avoit laissées Louis quatorze, & que dans la suite ceux qui ont pris la place du Duc d'Orleans n'ont eu qu'à suivre le chemin qu'il leur avoit tracé pour ramener peu à peu les esprits & retablir l'uniformité de Doctrine, sans laquelle il est impossible que la France, du caractère dont sont les peuples qui l'habitent, jouisse d'une tranquillité durable.

Calom-
nie é-
trange.

Quelque naturelle que fût la mort de ce Prince, quoique son médecin l'eût prévue & l'en eût averti & qu'on dût l'attribuer à l'excès de travail & aux débauches dont on l'accusoit, on en fit pourtant un mystère d'iniquité. On repandit, que prenant le café avec le Roi il avoit mis quelque poudre dans la tasse que Sa Majesté devoit prendre, que celui qui versoit le café s'en étoit apperçu, qu'il avoit changé les tasses de place,

place, de manière que celle qui devoit être pour le Roi tombât au Duc d'Orleans, qui ne s'étant point apperçu de ce changement s'empoisonna lui-même. Je me donneroie bien de garde de rapporter ces horreurs, si elles ne se détruisoient pas d'elles-mêmes. Quel est celui qui s'aperçut de ce prétendu crime? l'a-t-on jamais nommé? ne pouvoit-il pas, ne devoit-il pas déclarer ce qu'il avoit vû? craignoit-il de manquer de témoins ou de secours, l'antichambre du Roi est-il jamais vuide, n'y a-t-il pas toujours au moins des gardes, quelques pages, quelques valets-de-chambre? qu'auroit-il donc fait s'il n'avoit pû changer les tasses de place sans que le Duc d'Orleans s'en fût apperçu? n'ayant point parlé sur le champ, lorsque la preuve pouvoit se faire, a-t-il pû être assez insensé pour le faire quand elle n'avoit plus lieu? à quoi ne se seroit-il pas exposé? C'est ainsi que l'aveugle Envie s'est constamment attachée à décrier un Prince, que ses grandes qualités distinguoient autant du reste des hommes que sa naissance.

Qu'on examine son Administration, qu'on pèse les difficultés qu'il eut à surmonter

monter pour la rendre aussi tranquille qu'elle l'a été, qu'on suive ses démarches, qu'on fasse attention à l'autorité qu'il s'acquît tant au-dedans qu'au-dehors du Royaume, à l'usage éclatant qu'il en fit quelques-fois pour contenir dans de justes bornes ceux qui vouloient la partager & l'affoiblir, qu'on examine même les mesures qu'il avoit prises pour assurer ses Droits & ses prétentions, on y reconnoîtra une étendue prodigieuse de lumières, une prudence consommée, une politique juste, une fermeté inébranlable, une intrépidité héroïque, une bonté, une clémence vraiment Royale, & l'on sera forcé d'avoüer que l'Histoire nous fournit peu de modèles aussi accomplis en fait de Gouvernement, & que si la piété & la religion avoient réglé sa conduite particulière & sanctifié ses sublimes talents, on n'y en trouveroit point de plus parfait en tout genre.



AVIS

AVIS AU RELIEUR

pour placer les Figures.

TOME I.

N ^o . I.	-	-	-	Pag. 13
II.	-	-	-	125
III.	-	-	-	130
IV.	-	-	-	153
V.	-	-	-	248
VI.	-	-	-	253
VII.	-	-	-	308

TOME II.

VIII.	-	-	-	Pag. 1
IX.	-	-	-	39
X.	-	-	-	142
XI.	-	-	-	251
XII.	-	-	-	268
XIII.	-	-	-	290
XIV.	-	-	-	291
XV.	-	-	-	299
XVI.	-	-	-	340

AVIS AU RELIEUR

pour placer les Figures.

TOME I.

1	N ^o I.
127	II.
130	III.
173	IV.
248	V.
278	VI.
303	VII.

TOME II.

1	VIII.
39	IX.
137	X.
173	XI.
178	XII.
203	XIII.
203	XIV.
203	XV.
203	XVI.



